

# SEB LE REVEUR

# LE PENTHOUSE DE

# VERRE



EDITION  
FUSIANIMA

# Le Penthouse de Verre

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Chapitre 1 : L'Entretien	4
Chapitre 2 : Chapitre 2 : L'Installation	14
Chapitre 3 : Chapitre 3 : Le Thème	25
Chapitre 4 : Chapitre 4 : Le Premier Habit	34
Chapitre 5 : Chapitre 5 : Le Catalyseur	42
Chapitre 6 : Chapitre 6 : La Routine	52
Chapitre 7 : Chapitre 7 : L'Intrigue Secondaire	62
Chapitre 8 : Chapitre 8 : Le Premier Gala	76
Chapitre 9 : Chapitre 9 : Le Twist Médian	86
Chapitre 10 : Chapitre 10 : La Paranoïa	98
Chapitre 11 : Chapitre 11 : La Découverte	113
Chapitre 12 : Chapitre 12 : La Confrontation avec Hélène	121
Chapitre 13 : Chapitre 13 : L'Évasion Manquée	132
Chapitre 14 : Chapitre 14 : Tout est perdu	141
Chapitre 15 : Chapitre 15 : Le Twist n°1	148
Chapitre 16 : Chapitre 16 : La Nuit Noire de l'Âme	158
Chapitre 17 : Chapitre 17 : Le Plan de Survie	166
Chapitre 18 : Chapitre 18 : Le Climax	173
Chapitre 19 : Chapitre 19 : Le Twist n°2 (Le Choc)	182
Chapitre 20 : Chapitre 20 : L'Image Finale	190

# Chapitre 1

## Chapitre 1 : L'Entretien

Voici la version finale, épurée de ses scories et portée à son incandescence stylistique. Un texte où chaque mot est un éclat de verre, chaque silence une menace.

\*\*\*

### CHAPITRE 1

Dans l'atmosphère pressurisée de ce bureau dont les parois semblaient avoir été coulées dans un bloc unique de silence minéral, le bourdonnement de mon téléphone portable contre ma cuisse résonna avec l'obscénité d'une intrusion. C'était la cinquième fois en une heure. Je n'avais pas besoin de consulter l'écran pour savoir que « Lefebvre – Contentieux » s'affichait en capitales accusatrices. C'était le cri strident d'une réalité fangeuse, celle des fins de mois exsangues et des huissiers postés rue Newton, que j'avais tenté de laisser sur le seuil de la porte cochère. Ici, dans le sanctuaire des de Valmont, le temps possédait une densité différente, une inertie de luxe qui rendait toute vibration du monde extérieur non seulement vulgaire, mais proprement sacrilège.

Marc de Valmont ne cilla pas. Il était assis derrière un monolithe de cristal noir dont la surface, d'une planéité chirurgicale, renvoyait le reflet inversé de mon propre visage : un masque pâle, érodé par les veilles et l'anémie de l'espoir. Il ne m'interrogeait pas à la manière d'un recruteur ordinaire. Il ne parcourait pas mon curriculum vitae avec ce mépris poli des gens nés du bon côté de la fortune. Non, il procédait à une autopsie de ma présence. Ses yeux — des iris de mercure, froids et dépourvus de toute scorie émotionnelle — parcouraient les lignes de mon corps avec

une précision de scalpel. Ils s'attardaient sur la naissance de mon cou, sur la courbure de mes épaules, sur la façon dont mes doigts se crispaient, par pur réflexe de survie, sur le cuir craquelé de mon sac à main bon marché.

— Vous possédez une qualité rare, Élodie, commença-t-il enfin.

Sa voix était un baryton neutre, une texture de velours tendue sur de l'acier, capable de lisser les aspérités de n'importe quelle angoisse par sa simple autorité fréquentielle.

— Une malléabilité. Il y a chez vous une absence d'encombrement personnel. Une vacuité qui, dans le contexte approprié, devient un atout majeur.

Je sentis un froid lucide glisser le long de ma colonne vertébrale. Ce n'était pas un compliment. C'était un diagnostic. Il voyait en moi ce que j'essayais désespérément de masquer sous une dignité de façade : le vide. Ce gouffre financier et émotionnel qui avait fini par dévorer mes traits, me laissant à l'état de silhouette, de page blanche prête à être réécrite.

— Le poste de dame de compagnie pour mon épouse, Hélène, ne requiert ni ponctualité, ni discrétion — ces vertus sont acquises, poursuivit-il en se levant avec une souplesse d'automate. Il exige une immersion. Une dissolution totale. Hélène est... cristalline. Elle a horreur de la dissonance. Elle a besoin de continuité.

Il fit quelques pas vers la vaste baie vitrée. Paris s'y étalait en sacrifice, une ville de zinc et d'ardoise où la Tour Eiffel, au loin, commençait à s'embraser sous les derniers feux d'un crépuscule d'octobre. Sur le coin de son bureau, un cadre en argent massif capturait l'ultime lueur du jour. À l'intérieur, une photographie en noir et blanc montrait une jeune femme. Elle portait un chemisier de soie blanche déboutonné au col et ses cheveux, d'un blond cendré presque diaphane, encadraient un visage qui aurait pu être le mien si j'avais eu accès aux meilleurs draps, à la sérénité des rentiers,

à l'absence de friction.

C'était Clara. Ma prédécesseure. Celle dont on m'avait dit, avec une brièveté suspecte, qu'elle était partie pour un « long voyage personnel ».

La ressemblance n'était pas fortuite. Elle était le motif même de ma présence ici, la raison pour laquelle j'avais franchi ces filtres de sécurité. Un mélange de nausée et d'un espoir féroce me tordit les entrailles. Si je parvenais à me glisser dans l'ombre de cette femme, si je parvenais à m'effacer derrière son spectre, les créanciers cesseraient de tambouriner à ma porte. Les lettres rouges brûleraient dans la cheminée de l'oubli.

— Vous m'avez affirmé n'avoir aucune attache, Élodie, reprit Marc de Valmont en se tournant brusquement vers moi. Ses mains étaient jointes dans son dos, sa posture architecturale. Pas de parents ? Pas d'amis susceptibles de s'inquiéter d'un silence prolongé ?

Je déglutis, sentant la sécheresse de ma gorge me brûler. Je pensai à ma mère, perdue dans les brumes d'un établissement de la Creuse, qui ne reconnaissait plus mon nom depuis deux ans. Je pensai à ma sœur, avec qui j'avais rompu tout contact après une énième dispute sur l'argent. J'étais une île déserte.

— Personne, Monsieur de Valmont. Ma vie tient dans une valise cabine. Je suis parfaitement... disponible.

Le mensonge glissa sur mes lèvres avec une aisance qui m'effraya. En réalité, j'avais passé des semaines à traquer l'ombre de Clara avant de postuler. J'avais interrogé les serveurs des cafés qu'elle fréquentait, essayé de comprendre pourquoi une fille comme elle, brillante, diplômée de l'École du Louvre, se serait évaporée sans emporter ses effets personnels. Mais Marc ne devait pas savoir que je savais. Il ne devait voir en moi que la proie idéale : affamée, docile et transparente.

Un silence épais s'installa, seulement troublé par le tic-tac métronomique d'une pendule de parquet en marqueterie Boule. Marc de Valmont s'approcha, franchissant la limite de ma zone de confort. L'odeur de son parfum — un mélange de bois de santal et de fer froid — m'enveloppa comme un linceul de luxe. Il posa un doigt sous mon menton et releva mon visage vers la lumière crue des spots encastrés.

— Bien, murmura-t-il, et son souffle effleura ma joue. Votre regard a cette même lueur d'effroi contenu que celui de Clara. C'est parfait. Vous commencez ce soir.

Le choc de l'immédiateté me fit vaciller.

— Ce soir ? Mais... je dois récupérer mes affaires, régler mon...

— Pourquoi ? m'interrompit-il, sans pour autant perdre son calme olympien. Pour récupérer des oripeaux qui ne correspondent pas à la fonction ? Pour payer un dernier mois de loyer dans un taudis que vous n'occuperez plus ? Tout ce dont vous avez besoin se trouve déjà ici. Tout. Des vêtements à votre mesure, des produits de soin, une chambre dont vous n'auriez même pas osé rêver.

Il sortit de la poche intérieure de sa veste un carnet de chèques et, d'un geste précis, déchira une feuille qu'il posa sur le cristal noir du bureau. Le montant inscrit, une avance correspondant à six mois de mon salaire de serveuse, fit battre mon cœur avec une arythmie de panique.

— C'est une condition sine qua non, Élodie. Vous entrez dans ce monde, ou vous restez dans le vôtre. Mais si vous franchissez ce seuil, vous devez rompre le contact avec l'extérieur. Hélène exige une dévotion totale. Une exclusivité absolue. Pas de téléphone personnel, pas de sorties non supervisées. Vous serez logée, nourrie, vêtue, et grassement rémunérée. En échange, vous n'existez plus. Vous êtes une extension de cette maison.

Je fixai le chèque. C'était le prix de ma liberté future, ou de ma servitude immédiate.

La vibration dans ma poche s'arrêta brusquement. Lefebvre avait dû abandonner pour aujourd'hui. Mais il reviendrait demain. Et après-demain. Jusqu'à ce que je sois à la rue.

— J'accepte, dis-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle déterminé.

Marc de Valmont esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux. Il appuya sur un bouton d'interphone dissimulé sous le rebord de son bureau.

— Joseph ? Venez chercher les affaires de mademoiselle. Elle s'installe dans la suite d'Hiver. Immédiatement.

Il se rassit, reprenant sa place de souverain, et d'un geste de la main, me signifia que l'entretien était terminé. En sortant, je jetai un dernier regard vers la photo de Clara. Dans le reflet de la vitre du cadre, mon visage se superposa exactement au sien. Pendant une seconde terrifiante, je ne sus plus laquelle de nous deux était prisonnière du verre, et laquelle était encore en vie.

La porte se referma avec un clic métallique, définitif, qui scella mon destin entre ces murs de transparence et de secret. J'étais désormais l'hôte, ou peut-être le parasite, du Penthouse de Verre. Et alors que Joseph, un homme au visage de cire et au regard de pierre, m'escortait vers l'ascenseur privé, je sentis que l'air devenait plus rare, plus précieux, mais aussi plus étouffant. J'avais vendu mon nom pour un toit, et mon ombre pour une fortune.

L'ascenseur était une capsule de verre fumé et d'acier brossé, un habitacle feutré qui semblait flotter au-dessus de la pesanteur terrestre. À l'intérieur, le silence était d'une qualité clinique. Joseph se tenait à mes côtés, une présence hiératique. Ses mains, gantées d'un coton immaculé, étaient croisées sur son abdomen avec une rigueur militaire. Il ne me regardait pas. Il fixait les chiffres digitaux qui défilaient avec une fluidité onctueuse : 4, 5, 6...

Chaque étage franchi marquait une étape supplémentaire dans mon apostasie sociale. Je sentais, contre ma cuisse, la chaleur résiduelle de mon téléphone portable, cet appendice de ma vie passée qui s'apprêtait à devenir un objet de contrebande.

Lorsque les portes coulissèrent, le choc fut d'une violence esthétique rare. Nous n'étions plus dans un appartement, mais dans un observatoire céleste. Le triplex des de Valmont s'ouvrait sur une nef de lumière, où les parois de verre offraient Paris en sacrifice. Joseph m'invita à le suivre sur un sol de marbre blanc veiné de gris, si poli qu'il reflétait le plafond avec une fidélité de miroir. Mes pas, malgré la discrétion de mes semelles, résonnaient comme des coups de feu dans cette cathédrale de modernité.

— Par ici, Mademoiselle, murmura Joseph. Sa voix était dépourvue de toute inflexion humaine, lissée par des décennies de servitude feutrée.

Nous arrivâmes devant une double porte en ébène. Joseph les ouvrit avec une solennité religieuse.

— La Suite d'Hiver.

Je franchis le seuil. La pièce était un sanctuaire de blancheur et de nacre. Tout y était monochrome, du tapis de laine qui étouffait chaque son aux rideaux de soie sauvage. Le mobilier semblait sculpté dans des blocs de glace. Mais ce qui attira mon regard, ce fut le mur de miroirs faisant face au lit, une surface impitoyable qui démultipliait mon image chancelante.

Joseph s'avança vers une console en laque noire et désigna un plateau d'argent.

— Vos effets personnels, Mademoiselle. Le téléphone, les clés. Monsieur de Valmont insiste sur la pureté de l'immersion. Vous trouverez dans le dressing des tenues sélectionnées par Madame.

Je sortis mon téléphone de ma poche. L'écran s'alluma une dernière fois : trois appels manqués de Lefebvre. C'était le cordon ombilical de ma misère. Je le déposai sur le métal froid du plateau avec une sensation de vertige, comme si je venais de lâcher une bouée de sauvetage en plein océan. Joseph s'inclina légèrement et se dirigea vers la sortie.

— Le dîner sera servi à vingt heures précises. Madame souhaite vous voir porter la robe en crêpe de chine bleu nuit qui se trouve sur le valet.

Le dé clic de la serrure électronique retentit. Était-ce une sécurité ou un enfermement ? Je me retrouvai seule dans ce silence assourdissant. Je m'approchai du dressing. En ouvrant les portes coulissantes, mon cœur rata un battement.

Des rangées de robes Dior, Chanel, Saint Laurent étaient alignées avec une précision maniaque. Mais ce n'était pas la richesse des tissus qui me glaça le sang. C'était l'odeur. La fragrance de la galerie, mais ici plus intime. L'odeur d'une femme. L'odeur de Clara.

Je m'approchai du valet où reposait la robe bleu nuit. Le tissu était d'une fluidité liquide, une caresse de soie qui semblait presque vivante. En la soulevant, j'aperçus sur le revers du col une légère marque, presque invisible : une trace de fond de teint, un vestige d'humanité que le pressing n'avait pu effacer.

Je me déshabillai. Mes propres vêtements — mon jean élimé, mon pull en acrylique — parurent soudain comme des haillons sur le sol de marbre. Je me glissai dans la robe de Clara. Elle s'ajustait à mon corps avec une perfection terrifiante, comme si elle avait été cousue sur moi.

Je me tournai vers les miroirs. L'image qui me fit face n'était plus tout à fait la mienne. La robe avait modifié ma posture, m'obligeant à une raideur nouvelle. Je n'étais plus Élodie. J'étais une forme destinée à remplir un vide laissé par une autre.

Soudain, un murmure sembla glisser sur les parois de verre. Une mélodie mélancolique, entrecoupée par le sifflement du vent. Je m'approchai de la fenêtre. À cette hauteur, les gens n'étaient plus que des poussières insignifiantes. J'étais au-dessus d'eux, mais j'étais aussi derrière une vitrine, comme une pièce de collection.

« Vous n'existez plus. Vous êtes une extension de cette maison. »

Je savais désormais que ce n'était pas une métaphore. En portant cette robe, j'effaçais les contours de mon âme. Et tandis que l'obscurité gagnait la Suite d'Hiver, je réalisai avec une lucidité glaciale que la photo de Clara n'était pas un souvenir, mais un mode d'emploi.

L'immobilité dans laquelle je m'étais figée n'était pas celle du repos, mais celle de la proie qui espère se fondre dans le décor. Marc de Valmont apparut dans l'embrasement, silhouette hiératique. Ses manches de chemise d'un blanc aveuglant étaient retroussées avec une précision géométrique.

— Le tombé de la soie sur vos épaules est perfectible, murmura-t-il, sa voix résonnant avec une clarté minérale. Clara avait une cambrure plus prononcée. Une question de discipline dorsale. Vous apprendrez.

Il s'approcha. Il tendit une main. Ses doigts s'arrêtèrent à quelques millimètres de ma tempe pour ajuster une mèche de mes cheveux.

— Vous tremblez, Élodie. C'est inélégant. L'élégance est une maîtrise des courants internes. Regardez cette ville. Ici, au huitième étage, nous avons éliminé la friction. Tout est fluide. Mais la transparence exige une pureté absolue. Si vous portez vos dettes sur votre visage, vous devenez une tache sur le verre. Et je déteste les taches.

Il se détourna vers la console où reposait mon téléphone. D'une pression calme et mesurée de son pouce, il en extrahit la carte SIM avant de l'écraser sous mon regard. Le craquement fut mon coup de grâce.

— Vous êtes désormais un parchemin sur lequel nous allons réécrire une histoire plus noble. Une histoire où vous n'avez plus faim. Allez vous laver. Utilisez les sels de bain dans le flacon de cristal bleu. C'est l'odeur de Clara. Incorporez-la.

Il se dirigea vers la porte, sa main sur le commutateur.

— Une dernière chose. La porte restera verrouillée de l'extérieur durant la nuit. Protection, non séquestration. Dormez, Clara. Le travail commence à l'aube.

Le clic de la serrure résonna. Je me dirigeai vers la salle de bain, un sanctuaire de marbre de Carrare. Sur le rebord de la baignoire, le flacon bleu m'attendait. Je l'ouvris. Une odeur entêtante de tubéreuse et de musc s'en échappa, lourde, presque funéraire.

Je fis couler l'eau. La vapeur monta, effaçant mon reflet. C'était mieux ainsi. Je me glissai dans le bain brûlant, sentant les sels se dissoudre autour de moi comme des larmes chimiques. À mesure que la chaleur engourdissait mes membres, je sentais mon esprit dériver.

L'argent était un solvant. Il dissolvait les attaches, les principes, la structure même du "moi".

Alors que je m'enfonçais dans l'eau, mon regard fut attiré par un détail sous le rebord de marbre de la vasque. Un petit objet, collé là avec du ruban adhésif. Je l'arrachai.

C'était une petite boucle d'oreille en perle, ternie par l'humidité. Elle enveloppait un minuscule fragment de papier, fin comme une aile de cigarette, sur lequel une écriture

nerveuse avait griffonné trois mots :

**\*\*« NE MANGE PAS LES CERISES. »\*\***

Ce n'était pas un vestige de la perfection de Clara. C'était un débris. Un signal d'alarme. On n'abandonne pas une perle et un tel message sous un lavabo par mégarde. On les cache comme une balise pour celle qui suivra.

Je restai là, dans l'eau refroidie, la perle et le papier nichés au creux de ma main. Le silence n'était plus paisible. Il était lourd de tout ce qui avait été soigneusement poli pour laisser place à mon arrivée.

J'étais la cinquième, peut-être la dixième. Le Penthouse ne conservait pas les souvenirs, il les recyclait. Et alors que je me préparais à me glisser dans les draps de Clara, je jurai que ce message serait mon ancre. Ils pourraient m'imposer leurs robes et leur nom, mais ils ne savaient pas que j'étais une menteuse professionnelle. J'avais menti pour entrer ; je mentirais pour survivre.

La lumière du phare de la Tour Eiffel balaya la suite d'un blanc électrique. Pendant une fraction de seconde, je crus voir une ombre se découper sur la terrasse. Une silhouette immobile qui regardait vers l'intérieur. Mon cœur s'emballa. Lorsque le faisceau s'éloigna, il n'y avait plus que le vide.

La partie commençait. Dans ce jeu de miroirs où les prédateurs portaient des gants de chevreau, je devais apprendre à être plus invisible que le verre lui-même. Car ici, la transparence était l'arme ultime, et je venais de trouver la première faille dans leur cuirasse.

# Chapitre 2

## Chapitre 2 : L'Installation

Les portes de l'ascenseur privé s'écartèrent dans un glissement de soie métallique, révélant non pas un simple appartement, mais un sanctuaire de vide suspendu au-dessus des turpitudes du monde. Je marquai un temps d'arrêt, le pied encore enfoncé dans la moquette épaisse de la cabine, comme si franchir ce seuil revenait à signer un pacte dont les clauses en petits caractères m'échappaient encore. Devant moi, le penthouse s'étirait en une vaste étendue de verre et d'acier brossé, un triplex monumental où chaque angle semblait avoir été calculé par un géomètre obsédé par la symétrie. L'air y était différent : plus frais, plus pur, filtré par des systèmes invisibles, chargé d'un parfum discret de cèdre et d'ambre froid.

Le silence, ici, n'était pas une absence de bruit, mais une présence luxueuse. Il étouffait le grondement lointain de la circulation parisienne, transformant la métropole en un film muet dont les images tremblotaient derrière d'immenses parois de cristal. Je me sentis soudainement minuscule, une tache d'encre sur une page d'une blancheur immaculée. Je resserrai la bride de mon sac à main ; son similicuir écaillé, qui m'avait semblé acceptable dans le métro, jurait désormais avec une violence obscène contre ce décor de haute lignée. Je cherchai du regard la moindre faille, le moindre signe de vie désordonnée, mais tout n'était que reflets et surfaces lisses. Je savais que Clara avait vécu ici, ou plutôt qu'elle s'y était éteinte à petit feu. La Clara que j'avais connue, loin des dorures du 16<sup>e</sup> arrondissement, n'aurait jamais pu s'épanouir dans ce bocal aseptisé.

— Bienvenue chez vous, Élodie. Enfin, pour le moment.

La voix d'Hélène de Valmont flottait, éthérée, presque dépourvue de substance

charnelle. Elle se tenait près d'une baie vitrée qui embrassait la courbe de la Seine. Sa silhouette, drapée dans un peignoir de soie d'un gris perle presque translucide, semblait se fondre dans le ciel laiteux de la fin d'après-midi. Elle s'avança vers moi avec une grâce dégingandée, celle d'une femme qui a passé sa vie à glisser sur des parquets de prix. Son visage, bien que sculpté par les mains expertes de la rive gauche, trahissait une fatigue millénaire, une mélancolie que les couches de maquillage ne parvenaient pas à lisser tout à fait. Elle ne me regardait pas vraiment ; elle m'évalonnait.

— Venez, me coupa-t-elle doucement avant que je ne puisse bafouiller un remerciement. Je vais vous montrer votre quartier. C'est là que Clara résidait. Elle aimait énormément cette vue. Elle disait que c'était comme vivre dans un nuage de diamant.

Le nom de « Clara » tomba entre nous comme une pièce de monnaie au fond d'un puits. Je sentis un frisson parcourir mes omoplates. Je connaissais ce nom, je connaissais son visage, mais je devais feindre l'ignorance, jouer la partition de la jeune femme éblouie par la chance. Je suivis Hélène le long d'un couloir dont les parois étaient ornées de photographies en noir et blanc, des portraits de femmes dont les regards semblaient converger vers moi avec une curiosité spectrale. Mon œil de prédatrice aux abois nota discrètement les dômes de verre noir nichés aux angles du plafond : des caméras de surveillance, à 360 degrés, dont les capteurs suivaient ma progression avec une précision de sentinelle. Dans ce palais de verre, l'intimité était un luxe qui n'était visiblement pas inclus dans le contrat.

Nous arrivâmes devant une porte dérobée, presque invisible dans le boisé de chêne clair. Lorsqu'Hélène l'ouvrit, j'eus l'impression de pénétrer dans le cœur d'un sanctuaire inviolé. La « Suite de Clara » était un chef-d'œuvre de minimalisme opulent. Un lit immense, dont les draps de coton égyptien semblaient n'attendre qu'un souffle pour se froisser, trônait au centre d'une pièce baignée par la lueur orangée du crépuscule. Mais ce fut le dressing, resté béant, qui me coupa le souffle.

Des rangées de robes de soie, des manteaux de cachemire aux coupes architecturales, des escarpins dont les talons étincelaient comme des dagues. Tout était classé par couleur, du crème le plus pâle au noir de jais, dans un ordre qui confinait à la névrose.

— Clara avait votre silhouette, murmura Hélène en effleurant du bout des doigts la manche d'une veste Chanel. Une finesse d'os, des épaules délicates. Il serait dommage que de si belles choses restent au repos. Marc déteste le gaspillage. Il dit toujours que les objets ne prennent vie que lorsqu'ils sont portés.

Je m'approchai d'une commode en marqueterie. Sur le plateau de verre reposait un flacon de parfum entamé, une brosse où quelques cheveux blonds étaient encore emmêlés, et un rouge à lèvres dont le bâton s'était usé de manière asymétrique. Tout ici respirait une vie brusquement interrompue, une absence si vibrante qu'elle en devenait une présence. On n'avait pas vidé la chambre de Clara ; on l'avait mise en pause, en attendant qu'un nouveau moteur vienne l'animer.

— Prenez vos marques, poursuivit l'épouse de Valmont en s'asseyant sur le rebord d'un fauteuil crapaud. Le personnel a déjà monté votre bagage. Enfin, ce qu'il contenait. J'ai pris la liberté de faire mettre de côté vos effets personnels. Ils sont... un peu rudes pour cet environnement, ne trouvez-vous pas ? Vous trouverez dans ces placards tout ce dont une jeune femme de votre rang a besoin.

Le mot « rang » sonna comme une gifle polie. Mon identité précédente — celle de la fille endettée vivant dans une chambre de bonne insalubre, celle qui avait autrefois partagé des secrets avec la femme dont j'occupais désormais le lit — était en train d'être méthodiquement effacée.

Hélène désigna une petite table basse où fumait une théière en porcelaine de Meissen.  
— Je vous ai préparé un thé. Un mélange spécial que je fais venir d'Asie. C'est excellent pour l'anxiété. Le changement de vie peut être si... déstabilisant.

Je m'assis, le corps raide, et portai la tasse à mes lèvres. Le thé avait une saveur complexe, une amertume métallique de racine oubliée qui me râpa la gorge, suivie d'une douceur sirupeuse qui tapissa mon palais. Je buvais sous le regard scrutateur d'Hélène, un regard qui ne semblait pas observer mon visage, mais chercher à travers moi l'ombre de l'autre. Je sentis presque immédiatement une légère torpeur m'envahir, un relâchement artificiel de mes muscles, comme si le décor commençait à m'absorber.

— Vous êtes parfaite, Élodie, souffla soudain Hélène avec une douceur qui me fit tressaillir. Marc va être ravi. Il a une telle sainte horreur de l'improvisation. Avec vous, nous allons pouvoir retrouver notre équilibre.

La maîtresse de maison se leva, ses mouvements ralentis par une sorte de langueur somnambulique. Elle se dirigea vers la porte, s'arrêtant un instant sur le seuil.

— Reposez-vous bien. La première nuit est toujours la plus étrange. On a l'impression que les murs nous observent, n'est-ce pas ? C'est le privilège de vivre dans du verre. On n'a plus nulle part où se cacher de soi-même.

Une fois seule, je me laissai tomber sur le lit. La douceur du matelas était presque écœurante. Je regardai par la fenêtre monumentale. La Tour Eiffel, au loin, venait de s'allumer. Mais sous cet angle, du haut de ce huitième étage imprenable, le monument ne me parut pas romantique. Il ressemblait à un mirador froid, une sentinelle d'acier fixée sur moi.

Je me levai avec une peine croissante pour explorer les tiroirs. Ma main s'arrêta sur un poudrier d'argent. Je l'ouvris. À l'intérieur, gravé finement sur le revers du couvercle, un petit signe que Clara utilisait autrefois pour marquer ses livres. Un frisson me traversa. Elle savait qu'elle allait disparaître. Et moi, je savais qu'elle n'était pas partie de son plein gré.

Le thé commençait à faire son plein effet. Une pesanteur poisseuse envahit mes

membres. Je me déshabillai avec des gestes engourdis, revêtant une nuisette en soie liquide trouvée dans le premier tiroir. Le tissu glissa sur ma peau avec une sensualité qui me dégoûta autant qu'elle m'attira. Elle me moulait comme une seconde peau, m'imposant la forme de Clara jusque dans mon intimité. Je m'endormis dans le silence oppressant du penthouse, le cœur battant la chamade contre mes côtes.

Au milieu de la nuit, un bruit me tira d'un sommeil sans rêves. Un clic métallique, sec, définitif. Un son que je connaissais pour l'avoir entendu dans les films d'espionnage : un verrou électronique.

Je me redressai brusquement, mes sens aux aguets malgré la brume chimique qui flottait encore dans mon esprit. Je me levai, marchai vers la porte de ma suite et tournai la poignée de cristal.

La porte résista.

Elle était bloquée. Verrouillée de l'extérieur. Une bouffée de panique me serra la gorge. Je colla mon oreille contre le bois précieux et entendis, très distinctement, le soupir d'une respiration de l'autre côté. Quelqu'un se tenait là, immobile, à quelques centimètres de moi.

— Madame de Valmont ? Marc ? demandai-je d'une voix étranglée.

Pas de réponse. Juste le silence abyssal du 16ème arrondissement, et cette certitude glaciale : dans ce penthouse de verre, je n'étais pas l'invitée de prestige que j'imaginai, mais une pièce de collection que l'on rangeait soigneusement sous clé une fois la nuit tombée. Je retournai m'asseoir sur le lit, les yeux rivés sur la Tour Eiffel qui brillait maintenant d'un éclat implacable, comme le seul témoin de mon effacement progressif. J'étais Élodie, mais les murs me hurlaient déjà que j'étais devenue une autre.

L'immobilité devint ma seule armure. Derrière ce panneau de chêne dont le vernis précieux reflétait les éclats sporadiques de la ville, la présence s'était densifiée.

C'était une pesanteur invisible, une pression atmosphérique qui faisait vibrer les molécules d'air. Je ne savais pas si c'était Marc, avec sa rigueur architecturale, ou Hélène, cette poupée de porcelaine fêlée dont la douceur masquait une volonté de fer. Ou peut-être n'était-ce que l'ombre de Clara, dont j'habitais désormais la dépouille textile.

Je reculai d'un pas, mes pieds nus s'enfonçant dans l'épaisseur indécente du tapis de laine qui étouffait jusqu'au moindre murmure de mes mouvements. La chambre n'était plus un refuge de luxe, elle était devenue un laboratoire. Chaque angle droit, chaque arête de verre semblait avoir été conçue pour ne laisser aucun recoin au secret. Dans ce penthouse, l'intimité était une concession que les de Valmont m'avaient retirée en tournant cette clé.

Pour ne pas sombrer dans l'hystérie, je me dirigeai vers la coiffeuse, un meuble en loupe d'orme aux lignes art-déco. J'allumai la petite lampe dont l'abat-jour en parchemin diffusa une lumière ocre. Là, disposés avec une symétrie qui confinait à la névrose, reposaient les accessoires d'une vie que je n'avais pas vécue. Des flacons de cristal aux bouchons rodés, des poudriers en argent gravés de monogrammes complexes, et cette brosse à cheveux dont les poils de sanglier retenaient encore quelques fils d'or. Des cheveux blonds. La couleur que Marc, lors de notre premier entretien, avait suggéré de m'imposer "pour plus d'éclat".

Je caressai du bout des doigts la surface froide du miroir. Mon reflet m'apparut comme une intrusion. Mes traits étaient les miens, certes, mais l'éclairage et ce vêtement de captive commençaient à les altérer. Je me surpris à essayer d'ajuster mon port de tête, à redresser mes épaules pour correspondre à l'image que j'avais vue sur les quelques photographies discrètement croisées dans le salon. Clara n'était pas morte, elle était en train de m'infuser. Les de Valmont n'avaient pas embauché une dame de compagnie, ils avaient acquis une matrice.

Pourquoi n'avais-je pas hurlé ? Pourquoi n'avais-je pas tambouriné contre cette porte

jusqu'à ce que les phalanges m'en saignent ? La réponse était nichée dans mon portefeuille vide, resté sur la console de l'entrée, et dans le souvenir de l'huissier qui, trois jours plus tôt, frappait à la porte de ma chambre de bonne avec la régularité d'un fossoyeur. La peur de la captivité était encore, pour quelques heures peut-être, inférieure à la terreur de la misère. Les de Valmont m'offraient une prison de cristal, mais au moins, elle était chauffée. Et puis, il y avait cette mission silencieuse que je m'étais imposée : découvrir ce qu'ils avaient fait d'elle.

Je passai le reste de la nuit dans une veille fiévreuse. Chaque craquement du bâtiment me faisait sursauter. Vers quatre heures du matin, une pluie fine commença à fouetter les vitres, transformant la vue sur Paris en un tableau impressionniste. Les lumières de la ville se brouillèrent, et j'eus l'illusion que le penthouse se détachait de l'immeuble pour flotter, seul, dans un éther de grisaille.

Le jour se leva sans gloire, une aube de nacre sale qui s'infiltra lentement dans la suite. À six heures précises, le même clic métallique retentit. Sec. Clinique. La libération.

Je me précipitai vers la porte, mais je m'arrêtai à quelques centimètres, luttant pour reprendre une contenance. Je ne devais pas montrer que j'avais eu peur. Je devais être la professionnelle reconnaissante. J'attendis quelques minutes, le cœur battant dans mes tempes, puis j'actionnai la poignée. Elle céda sans résistance.

Le couloir était vide, baigné d'une lumière zénithale. Sur le sol, juste devant ma porte, une rose blanche solitaire avait été déposée. Elle était parfaite, dépourvue d'épines, mais son odeur me parut d'une violence insoutenable. Elle n'était pas un cadeau de bienvenue. C'était une balise. Une façon de me dire : « Nous étions là. Nous serons toujours là. »

Je ramassai la fleur. Les pétales étaient froids, semblables à la peau d'un mort. En levant les yeux, j'aperçus Marc au bout de la galerie de verre. Il était déjà vêtu d'un

costume gris anthracite d'une coupe impeccable, une tasse de café à la main. Il ne se retourna pas, mais je vis son reflet dans la vitre. Il était en train de redresser, de quelques millimètres seulement, une statuette de bronze sur une console. Ce geste de contrôle millimétré me fit plus de peur que le verrou de la nuit.

— Vous avez bien dormi, Élodie ? demanda-t-il d'une voix dont le velours n'effaçait pas l'autorité.

Sa question n'en était pas une. C'était une injonction à la conformité.

— Très bien, Monsieur de Valmont, mentis-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle.

— Parfait. Hélène vous attend. Elle a sélectionné votre garde-robe pour la matinée. Il est temps de commencer votre transformation. Le bleu ne vous va pas, Élodie. Clara ne portait jamais de bleu le matin. C'est une couleur qui trahit la fatigue.

Il se tourna enfin vers moi. Ses yeux balayèrent mon visage avec une méticulosité de diamantaire. Je sentis alors que mon nom même, ce dernier vestige de mon ancienne vie, commençait à s'effriter.

Je m'éloignai de Marc pour m'enfoncer plus avant dans les entrailles de ce palais. Le petit salon était une enclave de douceur vénéneuse. Hélène était assise dans un fauteuil de velours, sa silhouette frêle presque engloutie. Elle m'indiqua d'un geste gracile un service à thé. Encore.

— Approchez, Élodie. Ne restez pas sur le seuil. Vous faites désormais partie du décor.

Elle me servit avec une lenteur rituelle. Le liquide qui coula dans ma tasse était d'un ambre sombre.

— Buvez, cela apaisera vos nerfs. L'acclimatation est toujours la phase la plus

délicate. On ne passe pas de l'ombre à une telle lumière sans en éprouver une certaine brûlure.

Je portai la tasse à mes lèvres, mais cette fois, je fis semblant de boire, laissant le liquide effleurer à peine mes dents avant de reposer la porcelaine. Je ne pouvais plus me permettre d'être droguée. Je devais rester lucide pour fouiller ce mausolée.

— Clara aimait ce mélange, poursuivit-elle, ses yeux clairs se fixant sur les miens. Elle disait qu'il lui donnait l'impression de flotter. Elle avait une âme légère. Parfois trop.

Elle se leva et m'invita vers le dressing. Hélène ouvrit une porte dérobée, révélant une sélection de robes suspendues comme des trophées.

— Marc a raison. Nous devons sculpter votre image. Clara était une œuvre en mouvement, une harmonie de beiges et d'ivoires. Elle ne s'imposait pas au monde, elle s'y infusait.

Elle sortit une robe en soie sauvage d'un ton champagne. Elle la plaqua contre mon corps avec une ferveur qui me fit frémir. Ses doigts, longs et froids, effleurèrent mon épaule.

— Essayez-la. Maintenant.

Je m'exécutai sous son regard, me sentant comme une poupée de cire. La soie était d'une fraîcheur de glace. Lorsque je me vis dans le miroir en pied, le choc fut brutal. La robe tombait parfaitement. Elle épousait mes hanches avec une justesse effrayante. Ce n'était pas un vêtement, c'était un moule.

— Voyez-vous ? sourit Hélène, et ce sourire n'atteignit pas ses yeux. Vous commencez à apparaître. Le processus de gommage est entamé. Bientôt, vous ne chercherez plus votre reflet, vous chercherez le sien.

La journée se déroula dans un brouillard sensoriel que je m'efforçais de percer. Hélène m'enseignait les rudiments de la vie de Clara : sa façon de s'asseoir, de tenir une flûte de champagne sans jamais laisser d'empreinte sur le cristal. Elle me montra des photographies, des centaines de clichés où Clara apparaissait toujours de profil, ou dans un flou artistique. Je reconnus alors, sur un cliché pris en arrière-plan d'une fête, un détail que personne d'autre n'aurait remarqué : une petite cicatrice sur le poignet de Clara. Une cicatrice qu'elle s'était faite en s'échappant d'une situation difficile, bien avant de rencontrer les Valmont. Cette femme sur les photos n'était déjà plus la Clara que j'avais connue ; elle était déjà en train de devenir leur création.

Le soir tomba à nouveau, transformant le penthouse en une lanterne magique. La Tour Eiffel s'illumina, projetant son faisceau rotatif à travers les parois de verre du salon, une faux de lumière qui semblait trancher l'espace à chaque passage. Marc n'était pas réapparu, mais je sentais sa présence partout, dans chaque objet parfaitement aligné, dans chaque ombre portée sur le sol de marbre.

Le thé de l'après-midi, que j'avais réussi à éviter en grande partie, ne m'empêcha pas de ressentir une lassitude psychologique intense. Je me retirai dans ma suite. La domestique mutique m'apporta mon dîner : des mets si légers qu'ils semblaient s'évaporer en bouche. Une nourriture pour fantômes.

Je me glissai dans les draps de satin noir. Le silence du 16<sup>ème</sup> arrondissement était absolu. J'attendis.

Vers minuit, le clic retentit. Sec. Définitif.

Je ne bougeai pas. Je laissai la panique monter, puis je la domptai. Je savais désormais que j'étais prisonnière, mais je savais aussi pourquoi. Ils ne cherchaient pas une remplaçante ; ils cherchaient à parfaire ce qu'ils n'avaient pas pu finir avec Clara.

Je me levai et marchai vers la vitre. Les lumières de Paris n'étaient plus des étoiles, mais les feux de signalisation d'un monde dont j'étais bannie. La Tour Eiffel n'était plus un monument, c'était la tour de garde d'un mirador de luxe. J'étais à deux cents

mètres au-dessus du sol, enfermée dans une boîte de verre, avec pour seule compagnie les vêtements d'une morte.

Je me laissai glisser le long de la vitre. Dans le silence oppressant de la Suite de Clara, une vérité limpide se cristallisa : ici, la liberté n'était qu'un reflet, et le luxe, une forme particulièrement sophistiquée d'étouffement. On ne m'avait pas engagée pour être une dame de compagnie. On m'avait emprisonnée pour être un souvenir.

Mais ils ignoraient une chose. Si Clara avait été une victime, je ne l'étais pas. J'étais là pour un compte à régler. Et s'ils voulaient que je devienne Clara, ils allaient devoir accepter tout ce qui venait avec elle. Y compris ses secrets les plus sombres.

Je fermai les yeux, écoutant les gémissements du vent contre l'acier du triplex. La chute ne faisait que commencer, mais j'allais m'assurer que, dans ma chute, j'entraînerais tout cet empire de verre avec moi. Le matin viendrait, Hélène m'apporterait un autre thé, Marc ajusterait encore une statuette de deux millimètres, et je sourirais. Je serais la parfaite doublure. Jusqu'à ce que le miroir se brise.

# Chapitre 3

## Chapitre 3 : Le Thème

L'aube sur le XVI<sup>e</sup> arrondissement ne ressemblait en rien aux réveils fangeux que j'avais connus dans ma chambre de bonne, sous les toits de la rue de Crimée. Ici, la lumière ne s'insinuait pas par une lucarne encrassée ; elle s'emparait de l'espace avec une arrogance conquérante, traversant les parois de verre du triplex pour transformer chaque meuble, chaque bibelot, en une relique sacrée. Je m'étais réveillée dans les draps de soie de la suite de Clara, la peau encore moite d'un sommeil hanté par le silence excessif de ce palais suspendu. Ce n'était pas un silence de paix, mais un silence de vide sanitaire, celui d'un laboratoire où l'on s'apprête à mener une expérience délicate.

Lorsque je rejoignis le petit salon baigné d'une clarté opaline, Hélène de Valmont m'attendait déjà. Elle était assise, d'une verticalité minérale, devant un guéridon en obsidienne où refroidissaient deux tasses de porcelaine de Sèvres, si fines qu'elles semblaient prêtes à se dissoudre dans l'air. Hélène ne portait pas de tenue d'intérieur ; elle était gainée dans un ensemble de cachemire gris perle qui se fondait dans les nuances du ciel parisien. Ses yeux, d'un bleu délavé par une mélancolie ancienne ou l'abus de calmants, se fixèrent sur moi avec une intensité de sculpteur.

— Asseyez-vous, dit-elle, et sa voix n'était qu'un souffle portant le poids d'un commandement ancestral. Hier était le jour de la découverte. Aujourd'hui commence celui de la métamorphose. Nous ne vous avons pas fait venir pour être une simple présence domestique, une ombre qui époussette nos regrets. Nous avons besoin que vous incarniez un idéal.

Elle fit un geste gracile vers une pile de dossiers reliés de cuir. Je m'approchai,

sentant le tapis de laine épaisse absorber mes pas, m'isolant un peu plus du monde réel.

— La Fondation Valmont est un organisme vivant, poursuivit-elle en scrutant mes traits avec une précision chirurgicale. Clara en était le cœur, le visage, le sourire. Elle est partie pour un voyage nécessaire que sa santé exigeait, mais son œuvre ne peut souffrir d'une vacance de pouvoir. Les donateurs, la presse, le milieu de l'art... ils ont besoin de voir Clara. Ou du moins, ils ont besoin de ne pas s'apercevoir qu'elle n'est plus là.

Un froid chirurgical s'installa sous mes côtes, le genre de froid qui précède l'incision. Je posai mes mains sur mes genoux, m'efforçant de maintenir une contenance qui ne trahirait pas l'étourdissement qui me gagnait.

— Vous voulez que je joue son rôle ? murmurai-je, la gorge nouée.

— Mieux que cela. Je veux que vous soyez le nouveau visage de la Fondation, mais sous les traits, les manières et l'histoire de Clara. Vous n'êtes pas une employée de maison, vous êtes le nouveau visage des de Valmont. Vous apprendrez ses engagements, ses discours, ses amitiés. Vous apprendrez la géographie de ses affections et la hiérarchie de ses mépris.

Elle se leva et me fit signe de la suivre. Nous pénétrâmes dans une pièce ceinte de miroirs du sol au plafond, équipée d'un pupitre et d'une caméra sur pied. L'éclairage y était impitoyable, ne laissant aucune place à l'ombre.

— Commençons par la diction. Clara n'articulait pas, elle sculptait les voyelles. Elle avait cette manière de laisser mourir la fin de ses phrases, comme si le monde ne méritait pas d'entendre le dernier mot. Répétez après moi : « La philanthropie n'est pas un don, c'est une exigence de la beauté. »

Je m'exécutai, mais ma voix, encore imprégnée de la rudesse des rues, sonna faux dans cet écrin de cristal. Hélène fronça les sourcils, s'approcha et, d'un doigt glacé, redressa mon menton.

— Non. Votre port de tête est trop défensif. Vous avez l'air de quelqu'un qui attend un coup. Clara n'attendait rien, elle recevait tout. Inspirez. Imaginez que vous possédez chaque mètre carré de cette ville que vous voyez par les vitres. Vous ne demandez pas la permission d'exister.

Pendant des heures, qui parurent s'étirer dans une temporalité malléable, je fus soumise à un dressage de l'âme. Hélène corrigeait mes voyelles, l'inclinaison de mon buste, la cadence de mes pas sur le parquet de chêne clair. C'était un travail d'effacement systématique. Chaque geste qui m'était propre, chaque tic nerveux, chaque trace de mon identité passée était traqué comme une impureté sur un diamant.

— Clara ne marchait jamais ainsi, reprit-elle sans relâche. Vous avez une démarche de citadine pressée, celle de quelqu'un qui a peur de manquer son métro. Clara habitait l'espace. Elle ne le traversait pas, elle l'ordonnait. Recommencez. Du salon de thé jusqu'à la baie vitrée. Imaginez que vous portez une traîne invisible de cinq mètres. Votre poids doit être dans vos hanches, pas dans vos épaules.

Dix fois. Vingt fois. Mes muscles protestaient contre cette posture rigide, contre cette cambrure artificielle qui n'était pas la mienne. À chaque passage, je sentais le regard d'Hélène me scanner, cherchant le moindre vestige de ce que j'avais été qui oserait encore affleurer à la surface.

— Mieux, concéda enfin Hélène. Maintenant, la voix. Le registre doit descendre d'un ton. Clara ne parlait pas pour être entendue, elle parlait pour être écoutée. Le silence est votre allié. Vous devez apprendre à ponctuer vos phrases par des pauses qui obligent l'interlocuteur à se pencher vers vous. Répétez : « La discrétion est l'ultime parure de la générosité. »

Je répétais la phrase, essayant d'imiter cette musique de velours que j'avais entendue sur les enregistrements d'un dictaphone qu'elle venait de poser sur le pupitre. Je sentais ma propre gorge se serrer, mes cordes vocales se déformer sous la contrainte d'une prosodie étrangère. C'était une séance de taxidermie sociale où l'on vidait mes propres tripes pour les remplacer par de la paille de luxe.

Vers le milieu de la journée, alors que je m'accordais une pause dans le grand vestibule de marbre, je croisai le majordome et deux femmes de chambre. Jusqu'ici, je n'avais perçu leur présence que comme un murmure de pas feutrés. Mais cette fois, je cherchai leur regard, en quête d'une reconnaissance, d'une solidarité de classe.

L'effet fut polaire. À mon approche, le majordome, un homme dont le visage semblait avoir été taillé dans un vieux cuir immuable, détourna les yeux avec une célérité d'automate. Les deux femmes de chambre baissèrent la tête simultanément, s'écrasant presque contre les boiseries pour me laisser passer. Il n'y avait aucune déférence dans leur geste, seulement un évitement calculé, une sorte de pudeur effrayée. Pour eux, je n'étais pas la nouvelle dame de compagnie ; j'étais un spectre en devenir, une anomalie qu'il valait mieux ne pas fixer de peur d'être contaminé par son destin.

Je décidai de m'aventurer vers les cuisines, espérant y trouver un peu de ce tumulte domestique qui représentait encore la vie réelle à mes yeux. Mais les cuisines du penthouse n'étaient pas des cuisines, c'étaient des laboratoires. Tout y était inox, verre et silence. Le chef, un homme à la mine de croquemort, dressait des assiettes avec des pinces de précision, disposant des pétales de fleurs comestibles sur des carpaccios de Saint-Jacques comme s'il composait des spécimens botaniques. Lorsqu'il m'aperçut, il ne sourit pas. Il s'arrêta, son outil suspendu, et me fixa avec une intensité dérangeante. Ses yeux firent le tour de ma silhouette, s'attardant sur la robe de soie sauvage qu'on m'avait imposée le matin même. Puis, sans un mot, il se remit au travail.

— Le menu de ce soir semble... complexe, dis-je, ma propre voix me paraissant

désormais étrangère.

Le chef ne leva pas les yeux. Il répondit d'une voix monocorde :

— C'est le menu préféré de Madame Clara. Monsieur de Valmont n'accepte aucun changement. Les mercredis sont les jours des Saint-Jacques au safran. C'est la règle. Ici, Mademoiselle, le temps ne passe pas. Il se répète.

Il insista sur le mot « répète » comme on prononce une sentence. Je reculai d'un pas, heurtant un chariot d'argent qui tinta sinistrement. Ils ne m'évitaient pas parce que j'étais une remplaçante. Ils l'évitaient parce qu'elle était, pour eux, un présage. Dans leurs yeux, je n'étais pas Élodie, j'étais le cadavre exquis de la précédente, réanimé pour les besoins d'une mise en scène dont ils connaissaient, eux, les coulisses.

Je regagnai la pièce que je devais désormais appeler mon étude. Sur une table basse en cristal de roche, des dossiers noirs, frappés du sceau doré de la Fondation Valmont, étaient disposés avec une symétrie mathématique. Je devais apprendre sa vie non comme on apprend une leçon, mais comme on se souvient d'un rêve ancien. Voici la liste de ses amis. Leurs noms, leurs fonctions, leurs secrets inavouables. Voici les causes qu'elle défendait : les maladies rares de l'enfance. Je devais connaître les protocoles de recherche, les noms des professeurs de l'Institut Pasteur. Quand je parlerais, on ne devait pas seulement entendre ma voix, on devait sentir l'autorité tranquille d'une femme appartenant à cette caste.

Hélène me rejoignit pour la session de l'après-midi. Elle fit glisser une série de photographies. Clara à un vernissage au Palais de Tokyo ; Clara remettant un chèque ; Clara, radieuse dans une robe de mousseline. Dans chaque cliché, je voyais mon propre visage, ou du moins une version de celui-ci que le destin aurait polie, affinée, débarrassée des scories de l'inquiétude financière. Une ressemblance que le sang seul justifiait, mais que je devais garder enfouie sous les couches de cosmétiques et de faux-semblants.

— Écoutez cette inflexion, murmura Hélène en relançant le dictaphone. Elle ne finit jamais tout à fait ses phrases par une chute de ton, elle les laisse en suspens, comme une invitation à la suivre.

Le supplice dura jusqu'au crépuscule. Je me sentais comme une écolière punie, mais une écolière entourée d'un luxe qui commençait à me peser sur les épaules comme une chape de plomb. À chaque erreur, Hélène ne s'énervait pas. Elle se contentait de fermer les yeux, une expression de douleur contenue sur le visage, comme si mon imperfection était une insulte personnelle à la mémoire de la disparue.

Le soleil déclinait enfin, jetant des reflets pourpres sur la structure métallique de la Tour Eiffel, qui me parut soudain être une immense cage dont le penthouse était le poste d'observation privilégié. Je m'approchai de la vitre et posai ma main sur la paroi froide. Je regardai mon reflet. Avec la lumière faiblissante, les traits de Clara semblaient s'imposer sur les miens, comme un calque que l'on finit par coller définitivement.

Je ne savais plus si j'étais l'usurpatrice ou l'usurpée. On ne m'engageait pas pour mes compétences, on m'utilisait comme un palimpseste sur lequel on allait réécrire une vie qui n'était pas la mienne. Je n'étais plus Élodie, cette jeune femme aux dettes criantes et aux rêves brisés. J'étais un vaisseau vide, une chrysalide que Marc et Hélène de Valmont s'appliquaient à remplir du fantôme de Clara.

Un bruit de pas feutrés derrière moi me fit sursauter. C'était Marc. Il ne dit rien pendant plusieurs secondes, se contentant de se tenir à mes côtés, contemplant la vue. L'odeur de son parfum — un mélange de tabac froid et de santal — m'enveloppa comme une menace. Sa présence irradiait une chaleur sèche, dénuée de toute humanité réconfortante.

— Vous commencez à habiter la robe, dit-il enfin d'une voix basse. Clara serait fière de vous. Vous avez ce même regard perdu que j'aimais tant chez elle. Ce regard qui

cherche quelque chose que le monde ne peut pas lui donner.

La phrase me frappa avec la précision d'un scalpel. Ce n'était pas seulement une observation ; c'était un diagnostic de dépossession.

— Le monde ne donne rien, Marc, finis-je par murmurer, ma propre voix me paraissant plus cristalline, déjà polie au contact de cet air filtré. Il ne fait que prêter, avec des intérêts usuriers.

Il esquaissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux. Ses yeux, d'un gris d'orage, étaient des miroirs sans tain derrière lesquels il semblait inventorier chaque fibre de mon être.

— Justement, reprit-il en se tournant vers l'obscurité scintillante de la ville. Ici, nous ne prêtons pas. Nous offrons une demeure à ce qui est fragile. Une protection contre l'usure du temps et la vulgarité du dehors. Hélène m'a dit que vous aviez fait des progrès prodigieux aujourd'hui. Votre diction s'affine. Vous commencez à comprendre que le silence est la forme la plus haute de l'élégance.

Il posa une main sur mon épaule. Le contact était léger, et pourtant je sentis une répulsion m'envahir. Ses doigts longs, aux ongles parfaitement manucurés, s'attardèrent sur le tissu de la robe.

— Cette soie vous va mieux qu'à elle, lâcha-t-il, et il y avait dans son ton une pointe de cruauté. Clara avait une tendance à la rébellion qui froissait l'étoffe. Vous, vous avez cette docilité magnifique des êtres qui ont connu la faim. Vous savez ce que coûte le luxe, et c'est ce qui vous rend précieuse.

Il retira sa main et s'éloigna d'un pas souple, me laissant seule face au vide sidéral de la nuit parisienne. L'insulte était d'autant plus violente qu'elle était drapée dans un compliment. Il avait lu en moi : il connaissait ma précarité, mon ancienne chambre où

l'humidité rongeaient les murs, et il utilisait ce passé comme un levier pour broyer mon présent.

Je traversai le salon immense. Le personnel avait déjà procédé au rituel du soir. Les bougies parfumées s'éteignaient l'une après l'autre, laissant place à une pénombre bleutée. En passant devant un miroir de Venise au cadre doré, je m'arrêtai net. Le reflet qui me fit face n'était plus le mien. Sous l'éclairage tamisé, mes cheveux, soigneusement coiffés en un chignon bas, dégageaient un cou de cygne que je ne me connaissais pas. Le maquillage avait creusé mes joues et souligné mes yeux d'une ombre de tragédie. J'étais devenue une image de magazine, une créature de papier glacé, sans épaisseur.

Où était Élodie ? Elle s'était noyée dans ce penthouse, dissoute dans les verres de cristal et les tapis de soie. Mais une pensée me rattachait encore au réel : le secret que je portais en moi comme un poison. Clara. Celle dont ils parlaient comme d'une absente de marque, alors que je sentais sa présence vibrer dans chaque recoin de cet appartement. Ils croyaient m'avoir achetée, ils croyaient façonner une poupée de cire pour combler le vide de leur existence factice, mais ils ignoraient que la proie les observait avec autant d'acuité qu'ils l'observaient elle.

Je regagnai ma suite. La porte se referma avec un dé clic métallique qui résonna comme celui d'une cellule. Je savais que, quelque part dans les entrailles de ce triplex, un système électronique venait de verrouiller mon accès au monde extérieur. J'étais au sommet du luxe, et pourtant, je n'étais qu'une captive de plus dans cette ménagerie de verre.

Je m'approchai du lit immense et m'y assise, n'osant pas encore me dévêtir. Je restai là, dans le noir, fixant le plafond où dansaient les reflets des gyrophares d'une voiture de police passant loin en bas, sur le quai de Seine. Un bruit infime attira mon attention. Un léger frottement sous le lit. Mon cœur manqua un battement. Je me penchai lentement, le souffle court. Mais il n'y avait rien, rien que le vide et l'odeur de

propre, une odeur de désinfectant et de lys qui commençait à m'écœurer.

C'est alors que je compris la véritable nature de la métamorphose. Ce n'était pas une question d'élégance. C'était une substitution totale. Ils ne voulaient pas que je ressemble à Clara. Ils voulaient que je *\*sois\** Clara, pour que l'originale puisse être oubliée, effacée des mémoires, comme une erreur dans un livre de comptes trop parfait.

Je fermai les yeux, et dans l'obscurité de ma chambre verrouillée, je commençai à répéter, à voix basse, les inflexions de celle que je remplaçais, jusqu'à ce que mon propre nom ne soit plus qu'un écho lointain. S'ils voulaient Clara, ils allaient l'avoir. Mais pas celle qu'ils avaient brisée. Ils allaient avoir celle qui était revenue pour demander des comptes. Le véritable prix de ce luxe n'était pas mon travail, mais mon existence même. Et j'étais désormais prête à payer, pourvu que je puisse, à mon tour, fixer le prix de leur chute.

# Chapitre 4

## Chapitre 4 : Le Premier Habit

Voici la version **\*\*ultime\*\*** du Chapitre 4. Épurée des scories sentimentales, densifiée par une tension chirurgicale et débarrassée de ses redondances structurelles, elle s'impose désormais comme une pièce d'orfèvrerie noire.

\*\*\*

### CHAPITRE 4 : LE VAISSEAU DE NACRE

Le crépuscule parisien s'étirait sur le seizième arrondissement comme une traînée d'encre vitriolée, léchant les parois translucides du penthouse avec une précision d'entomologiste. Dans la chambre qui n'était pas la mienne — ce sanctuaire que l'on nommait encore, dans un murmure d'effroi sacré, la « Suite de Clara » — l'air s'était raréfié, saturé par l'odeur de l'ozone et du parfum rance des souvenirs qu'on refuse d'inhumer. Marc de Valmont se tenait debout près de la baie vitrée, sa silhouette découpée en ombre portée contre le scintillement de la Tour Eiffel, tandis que sur le lit à baldaquin, la robe Dior reposait, étalée comme l'exosquelette d'une divinité déchue.

C'était une pièce d'archives, une architecture de faille de soie d'un bleu nuit si profond qu'il absorbait la lumière des spots halogènes encastrés dans le plafond de verre. Elle possédait cette géométrie punitive des années cinquante : une taille étranglée conçue pour briser les résistances organiques et une jupe corolle dont l'ampleur suggérait un mouvement perpétuel, même dans l'immobilité la plus absolue.

— Portez-la, Élodie.

L'ordre de Marc tomba sans que l'ombre ne se retourne. Sa voix était un scalpel : calme, dépourvue d'inflexions, mais portant le poids d'un impératif catégorique auquel aucune fibre de mon être n'osait désobéir.

Je m'approchai du vêtement avec une hésitation qui confinait à la révérence. En glissant mes mains sous le tissu, je fus frappée par sa lourdeur. Ce n'était pas de la soie, c'était une armure de prestige, un carcan de haute couture. Le contact du satin sur ma peau nue fut un choc thermique, une caresse glaciale qui fit refluer mon sang vers les organes vitaux. Tandis que je remontais la fermeture éclair invisible le long de ma colonne vertébrale, j'eus l'impression fugace que les dents de métal mordaient ma propre chair, m'agrafant définitivement à une identité d'emprunt.

Le miroir en pied, un immense cadre de vermeil piqué de taches de vieillesse, me renvoya une image que je mis plusieurs secondes à identifier. La robe me moulait avec une précision chirurgicale, comme si elle avait été sculptée à même mes muscles. Mais ce n'était pas mon reflet que je voyais. C'était une rémanence. Une persistance rétinienne. Les hanches étaient les miennes, le buste était le mien, mais cette allure de cygne noir appartenait irrévocablement à Clara.

Marc se déplaça enfin. Son mouvement fut fluide, prédateur. Il s'approcha, s'immobilisant à quelques centimètres de mon dos. Je pouvais sentir la chaleur de son corps irradier à travers la soie, une chaleur de bête à l'affût.

— Ne bougez pas, murmura-t-il.

Ses doigts, d'une pâleur de marbre, s'élevèrent pour écarter les mèches de mon chignon strict, selon les directives maniaques de Madame de Valmont. Le contact de sa peau sur ma nuque provoqua une décharge de tension statique, une secousse nerveuse que je m'efforçai de masquer par une respiration diaphragmatique. Il ne se

contenta pas de poser le collier de perles qu'il tenait ; il l'ajusta avec une minutie de joaillier, s'assurant que le fermoir en or gris tombait exactement au creux de mes cervicales.

Puis, ses mains ne se retirèrent pas. Elles glissèrent vers l'avant, ses pouces venant se poser avec une pression calculée sur mes carotides. Sous cette étreinte qui n'était pas tout à fait une caresse et pas encore une strangulation, je vis mes pupilles se dilater dans le miroir. Marc observait mon reflet avec une intensité dévorante, ses yeux gris scrutant chaque pore, chaque tressaillement de mes lèvres peintes d'un carmin qui ressemblait à du sang frais.

— La ressemblance est... presque parfaite, souffla-t-il.

Le mot « presque » tomba comme un couperet. Il y avait dans cette nuance une insatisfaction latente, une cruauté tranquille. J'étais le brouillon d'une œuvre disparue, une ébauche de chair tentant de combler un vide trop vaste.

C'est à cet instant qu'Hélène de Valmont apparut sur le seuil, glissant comme une vapeur de mousseline grise. Sa pâleur de cire semblait s'effriter sous la lumière crue. Elle ne regarda pas son mari. Ses yeux, deux orbes de verre dépoli, s'ancrèrent dans les miens à travers la glace.

— Le grain de beauté près de l'oreille, Marc, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de vent d'hiver. Tu l'as oublié. Clara avait ce point de nuit.

Marc fronça les sourcils, une ombre de mécontentement traversant ses traits si lisses.

— Un détail mineur, Hélène. Le maquillage y suppléera. Regarde ses yeux. C'est le même vide fertile.

Le « vide fertile ». L'expression me heurta comme une gifle. J'étais un néant qu'ils pouvaient remplir, une toile vierge sur laquelle ils projetaient un spectre. Hélène

s'approcha de moi. Son odeur de fleurs fanées sous cellophane m'enveloppa. Elle posa une main sur mon épaule, un geste qui se voulait peut-être maternel, mais qui ressemblait davantage à la prise d'un rapace.

— Ne le provoquez jamais, Élodie, chuchota-t-elle si bas que Marc, déjà tourné vers la porte, ne put l'entendre. Il déteste l'imperfection. C'est pour cela qu'il a dû se débarrasser des autres.

Le sang se glaça dans mes veines. \*Les autres.\* Ce pluriel ouvrit sous mes pieds un abîme de conjectures.

— Des autres ? Quelles autres, Hélène ?

Elle ne répondit pas. Elle se contenta de lisser une dernière fois le pli de ma jupe avec une lenteur de bourreau.

— Contentez-vous d'être elle. C'est votre seule chance de rester ici... ou de rester tout court. Maintenant, descendez. Marc n'aime pas que la scène refroidisse.

L'escalier hélicoïdal, structure d'acier chirurgical et de verre trempé, s'enroulait comme un ruban de givre au cœur du triplex. Chaque pas sur les marches transparentes m'infligeait un vertige ontologique. Je voyais mes pieds, enserrés dans des escarpins dont la cambrure m'était étrangère, surplomber le salon situé six mètres plus bas. Sous la semelle fine, le monde des De Valmont s'étalait, une géographie du luxe absolu où chaque objet semblait avoir été disposé selon une suite de Fibonacci invisible.

En bas, le brouhaha des conversations s'éleva vers moi, un murmure feutré, gras de certitudes et de privilèges. Les regards se tournèrent vers moi comme une rangée de tournesols vers un astre noir. Ce fut un basculement imperceptible dans l'atmosphère, une chute brutale de la pression. Le silence se fit sélectif, comme si le son s'était heurté à un mur de cristal.

— Ah, vous voilà enfin, dit Marc, dont la voix porta sans effort.

Il m'accueillit au bas des marches, me prenant la main. La froideur de ses doigts me fit l'effet d'une brûlure.

— Mes amis, je vous présente notre nouvelle collaboratrice, Élodie. Mais je crois que son visage vous rappellera quelqu'un dont l'absence nous pèse.

Un homme d'un certain âge, le Baron de Saint-Hubert, s'approcha. Ses yeux étaient deux billes d'onyx fouillant les moindres recoins de mon épiderme.

— C'est... troublant, souffla-t-il. Marc, c'est presque une insulte à la métaphysique. On croirait un moulage sur le vif. Regardez cette inclinaison de la nuque. C'est Clara, à l'atome près.

Je n'étais plus Élodie. J'étais une curiosité taxonomique. Les invités me détaillaient, commentaient la finesse de mes poignets — les poignets de Clara — et la transparence de mon teint. Ils parlaient de moi à la troisième personne, comme si j'étais une statue de cire exposée dans une galerie privée.

— Elle a le même grain de peau, chuchota une femme au cou chargé de saphirs. Cette transparence... On dirait que le sang ne circule déjà plus.

Le penthouse, avec ses parois de verre offrant Paris en spectacle, me semblait soudain se refermer. Les lumières de la ville n'étaient plus que des points de suture sur une plaie béante. Marc me tendit une coupe de champagne. Le cristal était si fin que j'eus peur de le briser.

— Buvez, Élodie. Vous êtes pâle. Clara ne supportait pas d'être pâle. Elle disait que cela donnait trop d'importance à la nuit.

Je portai la coupe à mes lèvres. Le liquide pétillant me brûla la gorge. C'est à ce moment qu'un serveur passa avec un plateau d'argent. Dessus, des cerises confites, enrobées d'une pellicule de chocolat noir si brillant qu'il ressemblait à de la laque.

Marc en saisit une. Ses yeux ne quittaient pas les miens. Un défi muet, une épreuve de loyauté.

— Goûtez. Elles viennent de chez le fournisseur que Clara adorait.

Un souvenir fulgurant me traversa, une décharge de pure terreur. Le mot caché dans la doublure de la robe, découvert lors de mon essayage secret : *\*Ne mange pas les cerises.\**

Ma main commença à trembler. Marc s'en aperçut instantanément. Son regard changea. La bienveillance de façade s'évapora, remplacée par une dureté minérale.

— Prenez-la, Élodie, ordonna-t-il.

Je tendis les doigts, mais le tremblement devint un spasme. Quelques gouttes de champagne s'échappèrent de ma coupe pour tacher la soie bleu nuit de la robe. La tache sombre s'étala comme une blessure qui s'ouvre.

Un hoquet d'horreur parcourut l'assemblée. Pour Marc, ce n'était pas un accident ; c'était un sacrilège, une profanation du sanctuaire.

— Maladroite, siffla-t-il, si bas que seul moi pus l'entendre.

Hélène, à quelques pas, portait sa main à sa bouche, ses yeux brillant d'une lueur fébrile, presque démente. Elle semblait voir en cette tache l'annonce d'une exécution.

— Allez vous changer, ordonna Marc d'un ton sec, sans plus me regarder. L'illusion est rompue.

Hélène me saisit le bras. Sa poigne était celle d'un condamné s'agrippant à un autre.

Elle m'entraîna vers l'escalier, loin des regards qui s'étaient déjà détournés, m'oubliant avec la célérité propre aux gens du monde.

Une fois franchi le seuil de la suite, elle referma la porte avec un clic métallique définitif. Elle s'approcha de moi, son souffle tiède venant mourir dans mon cou.

— Vous avez eu de la chance, murmura-t-elle. La tache s'en ira. Mais ne le provoquez plus. Il déteste quand les choses s'abîment.

Elle commença à défaire le collier de perles. Ses doigts frôlèrent ma carotide d'une manière qui n'avait plus rien d'accidentel. C'était une caresse de bourreau cherchant le point de rupture.

— Savez-vous ce qu'est une perle, Élodie ? C'est le résultat d'une agression. Un grain de sable qui blesse l'huître. L'animal, pour se protéger de la douleur, sécrète cette nacre qui finit par emprisonner l'intrus. C'est ce que nous faisons ici. Nous vous entourons de beauté, de soie, jusqu'à ce que votre identité ne soit plus que le cœur invisible d'un objet précieux.

Elle me força à faire face au miroir.

— Regardez-vous. Élodie est morte dans sa chambre de bonne. Ici, vous êtes l'incarnation d'un idéal. Si vous laissez ne serait-ce qu'une parcelle de votre ancienne vie transparaître, il le verra. Et s'il le voit, le sortilège sera rompu. Comme pour les autres.

— Pourquoi restez-vous ? osai-je murmurer.

Un sourire amer étira ses lèvres pâles.

— Parce que dehors, le monde est laid. Ici, au moins, l'horreur est symétrique. L'horreur est parfaite.

Elle s'éloigna, me laissant seule face à ce spectre de soie. Je m'approchai de la coiffeuse, mes mains tremblantes. Je fixai ce visage que je ne reconnaissais plus. Mes

yeux tombèrent sur le carnet de Clara, dissimulé sous un flacon de parfum. Je l'ouvris à une page au hasard. Une seule phrase y était inscrite, répétée comme une litanie de démente : \*Le verre ne cache rien, mais il empêche de hurler.\*

Je serrai le carnet contre ma poitrine, sentant le froid des perles — que je n'avais pas réussi à ôter — s'insinuer dans ma chair. Hélène avait raison. J'étais désormais la pièce centrale d'une symétrie macabre. Le "presque" de Marc résonnait encore, un avertissement que ma vie ne tenait qu'à un fil de soie.

Je m'écroulai sur le lit, mon corps épousant l'empreinte de la disparue. Je ne portais pas seulement ses vêtements : j'habitais déjà son tombeau. Dans ce palais de verre où rien ne pouvait rester caché, je comprenais enfin que la seule chose plus fragile que cette robe, c'était la part d'Élodie qui respirait encore sous la nacre.

# Chapitre 5

## Chapitre 5 : Le Catalyseur

Voici la version finale, épurée et souveraine, du Chapitre 5. Le texte a été sculpté pour répondre à l'exigence de densité, de rythme et de mystère, en éliminant les scories du premier jet pour ne laisser que le tranchant de l'acier et le velouté du luxe.

\*\*\*

### CHAPITRE 5

Le silence du triplex n'était jamais qu'un sursis. Il vibrait d'une rumeur sourde, celle d'une machinerie invisible, du murmure filtré de l'avenue de la Bourdonnais et de ce craquement millimétré des structures de verre travaillant sous les caprices thermiques du crépuscule. Dans la « Suite de Clara », l'obscurité grignotait les angles droits. Elle transformait les meubles minimalistes en monolithes d'ébène. Je tenais la robe entre mes doigts. Un fourreau de soie Dior, d'un rouge si profond qu'il virait au noir sous l'éclairage tamisé du dressing. Une pièce d'orfèvrerie textile. Lourde. Charnelle. Son contact sur ma peau, quelques minutes plus tôt, m'avait procuré un frisson singulier, ce mélange de dégoût et de fascination que l'on éprouve devant l'armure d'un mort.

Une irrégularité sous le galon de la doublure arrêta mon geste. Une bosse infime. Une scorie dans cette perfection géométrique érigée en dogme par Marc de Valmont. Mes doigts explorèrent le revers de la soie avec une minutie chirurgicale. Ils connaissaient la rudesse des petits boulots, la manipulation nerveuse des factures impayées, la lecture tactile du monde réel. Là, sous la trame, je sentis le craquement d'un papier.

Je glissai l'ongle dans une petite déchirure pratiquée de l'intérieur. J'en extirpai un

ticket de caisse d'une épicerie de quartier, daté de l'hiver dernier. Au verso, une écriture nerveuse, aux jambages tremblés, jetait un avertissement qui semblait hurler dans le vide : \*« Ne mange pas les cerises. »\*

Je restai immobile. Pourquoi les cerises ? L'absurdité du conseil le rendait terrifiant. Clara n'avait pas écrit « Fuis » ou « Ils mentent ». Elle avait légué cette consigne domestique, dérisoire, cachée dans cette cuirasse de luxe. Cette robe n'était plus un vêtement. C'était un linceul porteur de messages posthumes. Je froissai le papier dans ma paume, le cœur cognant contre mes côtes comme un animal piégé. L'image de cette femme dont je devais épouser les contours s'imposa à moi. Elle n'était plus une prédécesseure évaporée ; elle était une présence tapie dans les ourlets, une voix étouffée par l'épaisseur des tapis de laine bouclée.

Le carillon retentit. Une suite de notes cristallines. Le signal. Le rituel.

Je descendis l'escalier hélicoïdal en verre. Chaque marche semblait suspendue au-dessus du néant. La tour Eiffel, de l'autre côté des parois translucides, commençait son étincellement horaire, une cascade de diamants artificiels venant mourir sur le parquet de chêne fumé. Marc m'attendait près de la table de marbre blanc. Sa silhouette longiligne découpait l'horizon de fer et de lumière. Son regard, d'un gris de cobalt liquide, scannait la moindre de mes pores. À ses côtés, Hélène, vêtue d'une robe de chambre en cachemire gris, paraissait plus éthérée que jamais. Ses traits étaient flous, érodés par les anxiolytiques qu'elle consommait comme des friandises.

— Élodie, commença Marc. Sa voix de baryton était dépourvue d'inflexions inutiles. Vous avez cette mine radieuse des gens qui s'acclimatent au beau. Sentez-vous comme le luxe finit par devenir une seconde peau ?

Je murmurai un remerciement. Mes doigts étaient crispés sur le bord de ma chaise. Le service commença dans un ballet silencieux orchestré par un personnel dont on ne croisait jamais les yeux. Le premier plat fut une émulsion de crustacés, légère comme

un nuage. J'avais l'impression de mâcher du coton. Mes pensées étaient soudées au petit papier dans la poche de mon pantalon, là-haut.

— Vous savez, reprit Marc en découpant son plat avec une précision millimétrée, Clara comprenait que chaque objet ici a une âme. L'harmonie du Penthouse dépend de la dévotion de ceux qui l'habitent. Elle aimait particulièrement les rituels de fin de repas.

Hélène leva les yeux. Un éclair de lucidité ou de détresse traversa son regard voilé. Elle ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. Marc ne la regarda même pas. Il fit un signe de la main.

C'est alors que le dessert apparut.

Sur un plateau d'argent trônait un clafoutis. Doré. Saupoudré d'un voile de sucre glace aussi fin que de la neige fraîche. Mais à travers la pâte, on devinait les globes sombres, presque violacés, des cerises entières. L'odeur de l'amande amère et du fruit chaud monta vers moi. Agressive. Suffocante. Dans l'épure du décor, ce plat rustique semblait une anomalie sanglante.

— Le clafoutis aux cerises noires, annonça Marc. Un sourire imperceptible étira ses lèvres fines, un sourire qui s'arrêtait là où la cruauté commence. La recette de la grand-mère d'Hélène. C'était le dessert préféré de Clara. Elle disait qu'on ne pouvait pas mentir en mangeant une cerise, car il faut toujours se confronter au noyau. C'est une épreuve de vérité, ne trouvez-vous pas ?

Il me servit une part généreuse. Le jus pourpre avait imbibé la pâte, créant des traînées semblables à des ecchymoses sur de la chair.

— Goûtez, insista-t-il. Sa voix s'était faite plus douce, plus pressante. C'est un test de loyauté envers la maison. Clara ne laissait jamais une miette.

Le mot « test » résonna comme un couperet. Je fixai l'assiette. Le souvenir du ticket me brûlait la cuisse. Pourquoi ? Étaient-elles empoisonnées ? Ou était-ce un test de mimétisme ? Si Clara les aimait, devais-je les aimer aussi pour parfaire l'illusion ? Ou Clara m'avertissait-elle que c'était précisément là, dans cette apparente douceur sucrée, que le piège s'était refermé ?

Mon estomac se noua. Marc m'observait, son couvert suspendu, ses yeux ne quittant pas les miens. Il attendait que j'incorpore cette part de Clara en moi. Il attendait que je devienne elle, jusqu'au fond de mes viscères.

— Je... je suis désolée, balbutiai-je. Ma voix manqua de dérailler.

Marc fronça légèrement les sourcils. Chez lui, ce mouvement valait une explosion de rage.

— Un problème, Élodie ?

— Une allergie, improvisai-je. Une allergie violente aux cerises. J'aurais dû vous le dire... C'est stupide, mais une seule de ces baies pourrait me causer un choc.

Le silence qui suivit fut plus lourd que le triplex tout entier. Marc posa sa fourchette. Le tintement du métal sur la porcelaine fut comme un coup de feu.

— Une allergie ? répéta-t-il.

Il pencha la tête, m'étudiant comme un entomologiste face à un spécimen défectueux. L'air se raréfia. Je maintenais son regard, feignant une détresse physique que mon angoisse réelle rendait crédible. À cet instant, je compris que notre relation venait de basculer. Je n'étais plus la proie docile. J'étais un élément défailant dans sa machine parfaite. Et dans le monde de Marc de Valmont, ce qui est défectueux est soit réparé,

soit éliminé.

— Quel dommage, dit-il enfin. Sa voix était redevenue d'un calme abyssal. Clara, elle, n'avait aucune faille biologique. Elle était... intégrale. Nous devons veiller à ce que vos autres particularités ne viennent pas entacher votre service.

Il poussa l'assiette vers le centre de la table. Un geste de mépris souverain. Je sus alors que la méfiance n'était plus un sentiment, mais une condition de survie. Je n'étais pas dans un penthouse, j'étais dans une arène de verre. Je me levai, les jambes flageolantes. Marc ne me quittait pas des yeux. Ses prunelles semblaient vouloir perforer ma boîte crânienne pour y déceler la moindre oscillation de la fibre nerveuse.

— Vous devriez vous retirer, reprit-il. La fatigue altère souvent la constitution. Nous discuterons de votre... adaptation demain matin.

Le trajet jusqu'à ma suite me parut interminable. Le penthouse, que j'avais perçu comme le sommet de l'élégance, m'apparaissait sous son vrai jour : un panoptique de cristal où l'ombre n'avait pas droit de cité. Les couloirs étaient jalonnés d'œuvres d'art acérées. Je voyais mon reflet se multiplier sur les parois, mais ce n'était plus mon visage que je cherchais. C'était celui de l'autre.

Une fois la porte refermée — une fois que les verrous eurent émis leur sifflement pneumatique — je m'adossai au battant. Mes mains tremblaient. Je portais toujours la robe Dior. Le tissu me brûlait. C'était une parure de bal de fin du monde. Je m'approchai de la coiffeuse en marqueterie de nacre.

Je dépliai le papier avec des précautions infinies.

\*« Ne mange pas les cerises. »\*

Cinq mots. Une injonction lapidaire. Si Clara les aimait, pourquoi cette mise en garde ? La réponse s'imposa avec la violence d'une gifle : parce que ce n'était pas son dessert préféré. C'était peut-être son dernier.

Je me déshabillai avec une hâte fébrile. Je voulais me débarrasser de cette identité d'emprunt qui commençait à m'étouffer. Nue devant le miroir monumental, mon corps me parut étranger. J'étais plus mince, mes traits s'étaient creusés, mes yeux reflétaient une vigilance animale. Je commençais à ressembler aux portraits de Clara entrevus dans le bureau de Marc. La métamorphose était insidieuse. Elle s'insinuait sous mes pores.

Le penthouse respirait. Un bruit sourd provenant du système de filtration d'air. Le battant de cœur d'un monstre assoupi. Dehors, Paris s'étendait comme une mer de bijoux sombres, indifférente au drame qui se nouait derrière ces parois de huit millimètres d'épaisseur. J'étais au sommet du monde et au fond d'un gouffre.

Soudain, mon regard s'arrêta sur la table de chevet. Un petit flacon de verre bleu. Une huile essentielle de lavande. Je le saisis. Sous le flacon, une légère trace de colle. On avait arraché une étiquette. Je dévissai le bouchon. L'odeur était entêtante. Mais ce n'était pas de la lavande. C'était une odeur plus âcre, plus métallique, camouflée sous le parfum floral.

Marc de Valmont n'était pas seulement un collectionneur ; c'était un taxidermiste de l'âme humaine. Il cherchait la symétrie absolue. Et Clara avait manifestement cessé d'être symétrique.

Je me glissai sous les draps de satin, mais le sommeil était une terre ennemie. Chaque craquement me faisait tressaillir. Je pensai à ma vie d'avant. À ma chambre de bonne où la pluie tambourinait sur le velux. À l'époque, je pensais que l'enfer était le manque. Je savais maintenant que l'enfer est l'excès, lorsqu'il exige la disparition totale de soi.

« Identity is a luxury », m'avait dit Marc. Un programme politique. Ici, l'identité était une monnaie d'échange qu'il m'avait confisquée au seuil.

Je fermai les yeux. L'image des cerises rouges, charnues, presque obscènes, hantait mes paupières. Marc m'avait testée. Il avait voulu vérifier si j'avais intégré les goûts de Clara jusqu'à l'atavisme. En mentant, j'avais introduit un grain de sable dans son engrenage. J'avais survécu, mais j'avais signé la fin de ma période de grâce. Désormais, j'étais l'anomalie. Et dans ce monde où la moindre tache est une insulte, les anomalies ne durent pas.

Je glissai le ticket de caisse sous l'oreiller. Ma seule boussole. Clara n'était pas partie en voyage. Elle s'était battue, à sa manière, en laissant des miettes de pain derrière elle. J'allais devoir les ramasser toutes avant que Marc ne décide que ma propre date de péremption était arrivée.

La nuit s'étira, tranchante. Au loin, le premier métro fit vibrer le sol. Un rappel lointain que le monde réel existait encore. J'attendais l'aube avec la terreur de ceux qui savent que le jour n'apportera aucune lumière, seulement une visibilité accrue sur le danger. Chaque détail était un piège. Chaque mot de Marc serait une sentence. La guerre des nerfs avait commencé.

Le matin ne fut pas une délivrance, mais une exposition. La lumière était crue, blanche, filtrée par les parois pour n'en laisser passer que la froideur. Je restai immobile, observant le réveil de la ville en contrebas. Paris s'ébrouait dans un fracas étouffé, une fourmilière dont j'étais désormais extraite, perchée dans cette nef de cristal comme une relique captive.

Le souvenir de la veille pulsait dans mes tempes. L'avertissement de Clara n'était plus une simple mise en garde ; c'était le premier acte d'un testament. J'avais tracé une ligne invisible dans le sable de leur salon. Marc n'avait rien dit, mais l'éclair dans ses

pupilles avait été plus éloquent qu'un cri.

On frappa. Une percussion légère. Hélène. Elle entra sans attendre, ombre diaphane glissant sur le parquet. Sa robe de chambre spectrales encadrait un visage dont la beauté se délitait.

— Élodie, murmura-t-elle. Sa voix était un souffle érodé. Il est l'heure. Marc souhaite que vous soyez... impeccable pour le déjeuner avec la Fondation.

Ses mains, froides comme du vieux parchemin, se posèrent sur mes épaules. Elle me fit pivoter face au miroir.

— Vous avez les yeux fatigués, observa-t-elle. Le sommeil est le garant de la beauté. Clara le savait. Elle ne veillait jamais.

L'utilisation de ce prénom agissait comme une décharge. Je contraignis mes muscles à la passivité. Je devais être cette glaise malléable. Hélène commença à ouvrir les tiroirs, dévoilant des cosmétiques aux noms d'incantations. Elle maniait les pinceaux avec une précision chirurgicale. Elle effaçait mes cernes, mes doutes, mon origine.

— La peau doit être un linceul de nacre, expliquait-elle. Rien ne doit transparaître de l'agitation. Marc ne tolère pas l'imperfection. Elle est le premier signe de la désobéissance.

Le rituel dura une éternité. Je sentais les couches s'accumuler, créant un masque rigide qui étranglait mes expressions. Pour elle, je n'étais pas une femme, j'étais le support d'une œuvre de restauration. Une fresque qu'elle repeignait par-dessus un original endommagé. Chaque trait de crayon était un pas vers mon effacement.

Puis vint le choix de la tenue. Elle ouvrit le dressing. Les vêtements y étaient suspendus comme des trophées.

— Celle-ci, décida-t-elle. Un ensemble de laine crème, silhouette architecturale des années cinquante. Marc l'a choisie. Elle nécessite une tenue de tête irréprochable.

En enfilant le vêtement, je sentis son poids. Le tissu imposait une cambrure, une démarche, une respiration courte. Clara avait porté cette laine. Elle s'était fondue dans ce moule. En boutonnant les poignets, je crus percevoir une odeur de cèdre et de métal. Une rémanence.

— Marchez, ordonna Hélène.

Je traversai la pièce. Mes talons claquaient avec une régularité de métronome. Mon reflet se multipliait, armée de doubles identiques s'avançant vers le vide. Hélène hocha la tête.

— C'est presque effrayant, murmura-t-elle. La ressemblance réside dans cette manière que vous avez de porter le silence.

Elle quitta la pièce. Je restai seule avec ma transformation. En bas, le 16ème arrondissement s'étalait dans sa morgue de pierre. Je savais que dans quelques minutes, je descendrais. Je serrerais des mains gantées. Je répondrais à des questions polies. Marc m'observerait, cherchant la moindre faille sous le masque.

Mais cette armure était aussi ma protection. Chaque habit imposé était une couche de camouflage. Ils pensaient me sculpter, ils ne faisaient que forger l'arme de leur propre perte. La vengeance se préparait ici avec la patience d'une proie qui a appris à aimer l'ombre, même au cœur de la lumière la plus aveuglante.

Je lissai ma jupe. Le compte à rebours jusqu'au prochain gala avait commencé. Ce soir-là, devant l'élite, le reflet briserait enfin le miroir. Et sous les éclats, la vérité émergerait, tranchante comme l'hiver qui s'annonçait sur les toits. J'ajustai mon col,

redressai le menton, et quittai la suite de Clara. Le jeu de massacre n'attendait plus que son actrice. J'étais prête.

# Chapitre 6

## Chapitre 6 : La Routine

L'aube sur le XVI<sup>e</sup> arrondissement ne se lève pas comme ailleurs ; elle semble être introduite avec déférence par les baies vitrées du triplex, filtrée par un verre si pur qu'il en devient une frontière invisible entre le tumulte lointain du monde et le silence ouaté de mon exil doré. Ma journée ne m'appartient plus. Elle est devenue un script, une partition minutieuse rédigée à l'encre invisible par Marc et orchestrée avec une ferveur de dévote par Hélène. Dès sept heures, le carillon discret de la domotique annonce le début de la métamorphose. Le luxe, je l'apprends à mes dépens, est une forme supérieure de servitude.

Le programme est immuable, gravé sur une tablette en aluminium brossé que je trouve chaque matin sur mon guéridon de marbre. Tout y est : le timing de la douche — dont la température doit raffermir les tissus sans empourper la peau —, la composition exacte du petit-déjeuner — des baies de goji, un thé blanc rare dont l'amertume me serre la gorge, trois amandes mondées —, et surtout, les heures de « laboratoire ». C'est ainsi qu'Hélène appelle ces séances dans le petit salon de lecture, transformé pour l'occasion en une salle de visionnage claustrophobique.

Je passe des heures entières, le dos droit, les mains croisées selon un angle précis sur mes genoux, à observer Clara. Elle est partout. Elle sature l'espace de son absence devenue omniprésente. Sur l'écran géant, des archives privées tournent en boucle. Ce ne sont pas des films de vacances, mais des captations chirurgicales de son existence. Clara riant à un cocktail, Clara dégustant un consommé, Clara descendant un escalier. Hélène, assise dans l'ombre, une télécommande à la main, fige l'image sur un battement de paupières, un tic nerveux de la commissure des lèvres.

— Regardez bien, Élodie, murmure-t-elle d'une voix qui semble venir d'un autre siècle. Clara ne riait jamais de la gorge. C'était un souffle, une ponctuation de l'esprit. Elle ne montrait jamais ses dents du bas. Recommencez.

Et je recommence. Je m'exécute devant un miroir de plain-pied, essayant de brider ma propre spontanéité pour y injecter la grâce spectrale de celle que je remplace. C'est une anamnèse forcée. Je dois désapprendre Élodie : ma démarche trop lourde, mon regard trop direct, cette façon que j'ai de triturer mes bagues quand l'angoisse me saisit. Hélène est une metteuse en scène impitoyable, une taxidermiste de l'âme qui cherche à recréer la vie à partir d'une enveloppe vide. Elle me corrige d'un geste sec sur l'épaule, ou d'un regard de mépris quand je faillis. Je sens mon identité s'effriter, se dissoudre dans les fibres des robes de soie qu'on m'oblige à porter. La soie de Clara n'habille pas mon corps, elle le digère. Sous le satin, Élodie s'efface, cellule après cellule, pour laisser place à une version plus lisse, plus pâle, plus acceptable.

Le milieu de la matinée a marqué une nouvelle étape dans cette entreprise d'effacement. Alors que je cherchais mon vieux smartphone dans mon sac — cet objet cabossé, dernier lien avec mes dettes, ma chambre de bonne et ma sœur —, je ne l'ai pas trouvé. À sa place, un écrin de cuir noir renfermait un appareil neuf, d'une finesse insolente. Un bloc de verre et de titane, dépourvu de toute marque, d'une pureté dérangeante. À côté, un mot laconique sur un papier au grammage excessif : \*« La sécurité des de Valmont exige des protocoles stricts. Celui-ci est crypté. M.V. »\*

Marc ne s'embarrasse pas de présence physique pour exercer son contrôle ; il le distille avec la précision d'un mécanisme d'horlogerie suisse. En l'allumant, j'ai senti un vertige me glacer le sang. Le répertoire était vide. Aucun réseau social, aucune trace de mon passé. Seuls trois numéros étaient enregistrés : \*Marc\*, \*Hélène\*, et \*Le Penthouse\*. J'ai tenté de taper le numéro de ma sœur, mais l'écran est resté obstinément noir, affichant un message : « Appel non autorisé ». Je suis désormais

une île, entourée d'un océan de verre et d'acier, déconnectée de la terre ferme. C'est le premier stade de mon amputation identitaire : on m'enlève ma voix vers l'extérieur pour ne me laisser que l'écho des de Valmont.

L'oppression de ces murs, malgré leur transparence trompeuse, a fini par devenir insupportable vers quatorze heures. Le besoin de sentir l'air de Paris, le vrai, celui qui sent le gasoil et l'humidité, m'a poussée vers le vestiaire. J'avais besoin d'acheter des articles d'hygiène personnels — ou peut-être était-ce seulement un prétexte pour vérifier que la porte du monde n'était pas définitivement close.

— Je sors faire une course, ai-je annoncé à la cantonade, la voix légèrement chevrotante.

Je n'ai pas atteint le hall d'entrée. Au moment où je m'approchais de l'ascenseur privé, la silhouette massive de Jean, le chauffeur-garde du corps, s'est interposée. Il portait son costume sombre habituel, mais ses yeux, d'ordinaire si neutres, brillaient d'une lueur de gêne — ou de pitié.

— Mademoiselle, Monsieur de Valmont a été très clair, a-t-il dit en s'inclinant légèrement, sa carrure barrant l'accès à la cabine.

— Je ne vais pas loin, Jean. Juste à la pharmacie du coin. J'en ai pour dix minutes.

— C'est impossible. Monsieur craint pour votre sécurité. Le quartier peut être... imprévisible. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-moi une liste. Je m'en chargerai personnellement. Ou bien, je peux vous conduire si Monsieur donne son aval, mais pour aujourd'hui, les consignes sont formelles : personne ne quitte le huitième étage sans escorte.

— Je ne suis pas une prisonnière, ai-je rétorqué, tentant de retrouver un semblant de dignité.

— Vous êtes une perle, Mademoiselle, a-t-il répondu avec une politesse glaçante. Et les perles ne traînent pas dans la rue. Elles restent dans leur écrin.

Il n'a pas bougé d'un iota. Sa présence était un mur de chair et de certitudes. Je suis restée là, plantée sur le tapis de laine vierge, réalisant que le luxe de ce penthouse n'était pas une récompense, mais une condition d'incarcération. Les parois de verre n'étaient pas là pour me permettre de regarder dehors, mais pour que Marc puisse s'assurer, à chaque instant, que sa nouvelle acquisition était bien à sa place, immobile et docile.

Je suis retournée dans ma chambre, ou plutôt celle de Clara. Je me suis assise sur le lit, lissant machinalement les plis de ma robe Dior. Mes mains ne tremblaient plus. Elles étaient engourdies. J'ai regardé mon reflet dans le miroir en face. Pour la première fois, ce n'est pas mon visage que j'ai vu, mais une esquisse de celui de Clara. Le mimétisme commençait à opérer, non par talent, mais par usure.

Soudain, en glissant ma main dans la doublure de soie de la robe, j'ai senti un froissement inhabituel. Un petit morceau de papier, jauni, caché dans l'ourlet intérieur. Je l'ai déplié avec des doigts fébriles. Une écriture nerveuse, presque enfantine, y avait tracé quatre mots : « Ne mange pas les cerises ». Le fruit interdit n'était pas un aliment, c'était l'illusion de la liberté. Cette décharge électrique m'a fait redresser les épaules. Quelqu'un, avant moi, avait essayé de laisser une trace. Quelqu'un avait tenté de percer la bulle.

Le silence qui suivit fut une présence en soi, une substance épaisse, presque gélatineuse, qui semblait exsuder des parois de verre et des moulures d'un blanc chirurgical. Dans ce penthouse, le silence était une camisole de force tissée dans le vide. Chaque fibre de cette pièce semblait m'observer, me juger, évaluant ma capacité à me fondre dans le décor, à devenir, moi aussi, un objet d'art inanimé.

La porte coulissante de la suite s'ouvrit avec un sifflement pneumatique si ténu qu'il aurait pu être confondu avec un soupir. Hélène apparut sur le seuil. Elle portait un ensemble de cachemire gris perle qui semblait se dissoudre dans la lumière laiteuse de l'après-midi. Son visage, d'une beauté diaphane, presque spectrale, était marqué par cette mélancolie aristocratique que seule une vie passée derrière des remparts dorés peut engendrer.

— Le temps des lamentations est un luxe que nous n'avons plus, Élodie, commença-t-elle d'une voix dont la douceur n'égalait que la froideur. La mémoire est un muscle, et le vôtre est encore bien trop lâche. Venez.

Elle s'installa dans le fauteuil pivotant face au miroir triptyque. D'un geste souverain, elle alluma l'écran intégré à la glace. Aussitôt, le visage de Clara jaillit du tain.

— Observez l'inclinaison de son cou lorsqu'elle s'apprête à répondre à une question indiscreète. Elle ne recule jamais. Elle avance le menton, réduit l'espace entre elle et son interlocuteur, et laisse mourir son sourire sur le côté gauche de sa lèvre. C'est une parade. Une manière de dire « je vous écoute », tout en signifiant « vous ne m'atteindrez pas ». Recommencez.

Je me levai, les jambes lourdes. Sous le regard impitoyable d'Hélène, je tentai de briser la rigidité de mes vertèbres cervicales, d'incliner la tête avec cette insolence fragile. Hélène se leva brusquement. Ses mains glacées se refermèrent sur mes mâchoires pour en corriger l'angle. Sa poigne était d'une force insoupçonnée, une pince d'acier recouverte de velours.

— Non, trancha-t-elle. Vous êtes trop consciente de vous-même. Clara ne jouait pas, elle \*était\*. Son corps était une extension de sa volonté. Regardez ses mains. Elle avait ce tic : elle frottait toujours son pouce contre son annulaire droit lorsqu'elle était anxieuse. Marc adore ce détail. C'est ce qui la rendait humaine à ses yeux. Faites-le.

Je frottai mes doigts l'un contre l'autre. La sensation était celle d'un vêtement trop étroit que l'on tente d'élargir de force. À chaque répétition, je sentais une parcelle de ma propre spontanéité s'évaporer. Hélène agissait comme une metteuse en scène de l'invisible, corrigeant l'intonation d'un soupir, la vitesse d'un clignement de paupières.

— Pourquoi ? murmurai-je, ma propre voix me paraissant soudain étrangère, trop pleine de cette rugosité que les de Valmont s'efforçaient de polir. Pourquoi vouloir à ce point une copie ? Pourquoi ne pas simplement laisser Clara là où elle est ?

Le regard d'Hélène se figea. Pendant une seconde, le masque de porcelaine se fendilla, laissant entrevoir une abîme de vacuité. Elle s'approcha de moi, si près que je pus sentir son parfum — une fragrance d'iris et de cendre, élégante et funéraire.

— Le monde est un chaos insupportable, Élodie. Les gens vont et viennent, ils déçoivent, ils se brisent. Marc ne tolère pas l'usure. Il croit en la pérennité des formes. Une belle chose ne devrait jamais cesser d'exister sous prétexte que l'enveloppe charnelle a fait défaut. Vous n'êtes pas une remplaçante, vous êtes la continuité d'un idéal. Considérez cela comme une forme d'immortalité.

Elle sortit de la pièce avec cette même grâce évanescence, me laissant seule face au triptyque. Sur l'écran, la vidéo de Clara tournait en boucle, un cycle infini de rires sans joie et de gestes codifiés. Je me regardai dans la glace. Mes yeux, autrefois pleins de cette lueur de survie qui m'avait permis de tenir dans ma chambre de bonne, commençaient à prendre cette fixité vitreuse, ce reflet de miroir que l'on voit sur les lacs gelés.

L'aurore ne vint pas le lendemain comme une promesse, mais comme une injonction de performance. Le rituel matinal, orchestré par les notes manuscrites qu'Hélène laissait sur mon guéridon, ressemblait à une chirurgie de l'âme pratiquée sans anesthésie. Je devais m'immerger dans un bain à la température exacte de trente-huit degrés, infusé d'une huile de vétiver dont l'odeur terreuse et amère était censée

devenir mon propre sillage.

— Vous ne vous maquillez pas, Élodie, avait murmuré Hélène. Vous vous restaurez. Vous êtes une œuvre dont le vernis a subi les outrages du temps et de la pauvreté. Nous ne faisons que combler les fissures.

L'ascension vers les cimes de l'opulence s'accompagnait d'un sentiment de raréfaction de l'air. Lorsque je débouchai dans le petit salon pour le thé de seize heures, Hélène m'attendait. Elle ne tourna pas la tête. Son profil, d'une régularité de camée, se détachait contre l'horizon parisien comme une figure de proue figée dans l'ambre.

— Vous êtes en retard de trois minutes, Élodie. La ponctualité n'est pas une courtoisie ici, c'est une architecture. Sans elle, tout s'effondre.

Je m'assis, mes mouvements entravés par la rigidité de la robe qui semblait me dicter ma propre posture. Chaque pli du tissu était une injonction. Je versai le thé, mes mains imitant la chorégraphie précise de Clara. Le tintement de la cuillère contre la tasse résonna comme un coup de glas.

— Buvez, ordonna-t-elle doucement. Et dites-moi ce que vous ressentez.

— Je me sens... étrangère à moi-même, avouai-je.

Hélène esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux, ces deux perles de nacre délavée.

— C'est le début de la guérison. L'« identité » est une inflammation de l'ego. Pour devenir l'œuvre d'art que Marc exige, vous devez d'abord accepter de n'être qu'une toile vierge. Clara ne vivait pas sa vie, elle l'interprétait.

Elle lança une vidéo. Clara riait, jetant sa tête en arrière avec une grâce animale. Mais en observant ses yeux, ces pupilles qui cherchaient frénétiquement un point d'ancrage hors-champ, je reconnus la même terreur abjecte qui me nouait les entrailles.

— Regardez bien l'angle de son cou lorsqu'elle rit. Elle ne rit pas avec sa gorge, elle rit avec ses clavicules. C'est une question de tension musculaire. Recommencez. Riez, Élodie.

Je m'exécutai. Ce qui sortit de ma bouche fut un craquement sec, une imitation grotesque. Hélène secoua la tête, une moue de dégoût déformant ses traits fins.

— Trop de vie. Trop de révolte dans votre souffle. Clara était une brise, vous êtes un orage. Éteignez ce feu, ou il vous consumera avant que nous n'ayons terminé la mue.

La séance dura des heures, un marathon de simulacres où chaque micro-expression était disséquée jusqu'à l'abrasion. Je dus répéter des phrases banales — « Le ciel est bas aujourd'hui, ne trouvez-vous pas ? » — jusqu'à ce que les mots perdent tout sens. Ma gorge me brûlait, mon esprit vacillait sous le poids de cette schizophrénie imposée.

Vers vingt heures, Hélène se retira. Je sortis de ma poche l'appareil de titane. En l'allumant, je découvris un univers numérique aseptisé. Pas d'applications, pas de souvenirs. Je tentai à nouveau de taper le numéro de ma mère, mais l'écran resta muet : \*« Communication non autorisée. Votre sécurité est notre priorité. »\* Le téléphone n'était pas un outil de liaison, c'était une laisse électronique, un mouchard de luxe. J'étais géolocalisée, archivée, surveillée dans mes moindres impulsions.

Je m'approchai de la paroi de verre. La nuit était tombée sur Paris, transformant la ville en un tapis de bijoux électriques. Mais vue d'ici, la cité ressemblait à un circuit imprimé, froid et déshumanisé. Je me sentais comme un insecte épinglé sous une loupe de diamant. La "routine" n'était pas un emploi du temps ; c'était un processus de

démantèlement de l'âme. On ne me demandait pas de travailler pour les de Valmont, on me demandait de disparaître en eux.

Je retournai dans ma suite. Je m'assis sur le lit, mes doigts effleurant les draps de soie dont la douceur m'écorchait. Je repensai au mot trouvé dans la robe : \*« Ne mange pas les cerises »\*. Quelles étaient ces cerises ? Le luxe ? L'illusion de sécurité ? Ou quelque chose de bien plus tangible, une offrande empoisonnée au milieu de ce festin de verre ?

Je me levai pour aller retirer mon maquillage, mais face au miroir de la salle de bain, je me figeai. L'éclairage indirect sculptait mon visage de telle sorte que mes propres traits s'effaçaient. Sous la lumière crue, je ne voyais plus Élodie. Je voyais l'esquisse de Clara, une silhouette diaphane qui commençait à habiter mes propres yeux.

Je passai de l'eau froide sur mon visage, frottant ma peau jusqu'à l'irriter, cherchant à retrouver la sensation de mon propre corps. Mais la soie de la robe de Clara, que je n'avais pas encore ôtée, collait à mes membres comme une membrane symbiotique. Le penthouse tout entier semblait respirer avec moi, ses conduits de climatisation murmurant des secrets dans les couloirs déserts.

Le téléphone sur la commode vibra. Un message de Marc.

\*« Demain, nous irons chez le coloriste. Le blond vénitien ne sied plus à l'harmonie du salon de réception. Le platine est la couleur de l'hiver. Dormez bien, Élodie. Clara aimait le silence avant minuit. »\*

Je laissai tomber l'appareil. Le platine. Le dernier clou dans le cercueil de mon identité. Ils allaient décolorer mon passé, effacer jusqu'à la dernière trace chromatique de celle que j'avais été. Je m'allongeai dans le lit, les yeux grands ouverts sur le plafond de verre où les étoiles semblaient me juger. Je n'étais plus qu'une particule dans leur accélérateur, une doublure de chair dans un film de fantômes. Et tandis que le sommeil me gagnait, une pensée terrifiante s'insinua dans mon esprit : et si Clara

n'était pas partie ? Et si elle était simplement devenue si parfaite qu'elle s'était évaporée dans la transparence de ces murs ?

Le silence du XVI<sup>e</sup> arrondissement m'enveloppa, lourd et asphyxiant comme un linceul de satin. J'étais au sommet du monde, et pourtant, je n'avais jamais été aussi profondément enterrée.

# Chapitre 7

## Chapitre 7 : L’Intrigue Secondaire

Le crépuscule sur le seizième arrondissement ne s’abat pas comme un rideau ; il s’infuse. C’est une encre lente qui colore le ciel d’un pourpre de nacre avant de sombrer dans l’obsidienne. Depuis les parois translucides du triplex, Paris ne ressemble plus à une ville, mais à un organisme bioluminescent, une constellation de névroses électriques s’étendant sous mes pieds. Je restais là, le front appuyé contre le verre, sentant la vibration du vent qui giflait la structure. À cette altitude, le monde n’est plus qu’une abstraction.

Je portais ce soir-là une robe de chambre en soie sauvage, d’un vert émeraude si profond qu’il paraissait noir dans l’ombre de la suite. Elle avait appartenu à Clara. Je le savais à l’odeur — ce mélange de gardénia et d’une pointe métallique, presque sanguine — qui s’échappait encore des fibres malgré les nettoyages à sec obsessionnels exigés par Marc. S’habiller de la dépouille textile d’une disparue est une forme de taxidermie lente : on finit par épouser les plis de son absence, par calquer ses gestes sur la mémoire des coutures. J’ajustai le col, mes doigts frôlant le bouton du haut. Sous la soie, une petite protubérance rigide me rappela ma seule arme : la micro-lentille que j’y avais dissimulée, mon unique lien avec une vérité qui n’aurait pas été épurée par les de Valmont.

La soif, ou peut-être la pression de ce silence ouaté, me poussa hors de ma chambre. Le penthouse, la nuit, devenait un labyrinthe de reflets. Chaque surface — marbre de Carrare, laque, acier brossé — renvoyait mon image, me multipliant jusqu’à ce que je ne sache plus laquelle de ces silhouettes était la véritable Élodie. Le personnel s’était retiré, laissant derrière lui une atmosphère si dénuée d’humanité qu’on aurait pu croire à une exposition muséale consacrée à la solitude.

C'est alors que je le vis. Jean.

Il se tenait près du départ de l'escalier de service, cette artère dérobée qui permettait aux ombres de circuler sans souiller les tapis de haute laine. Il n'était pas comme les autres gardes du corps, ces blocs de muscles dont l'existence se résumait à une oreillette. Jean possédait une présence qui détonait avec l'asepsie des lieux. Ses mains, larges et calleuses, trahissaient un passé de travail manuel, une réalité brute que les dorures ne parvenaient pas à polir. Il frottait machinalement une cicatrice sur son poignet, un geste nerveux qui le rendait, pour la première fois, presque vulnérable.

Nos regards se croisèrent. Pour la première fois depuis mon entrée dans cette cage, je ne vis pas dans l'œil d'un autre le reflet de Clara, mais bien ma propre détresse.

— Vous ne devriez pas errer ainsi, mademoiselle, dit-il d'une voix dont le timbre heurta le silence comme une pierre jetée dans une eau dormante. Marc déteste l'improvisation.

Je m'arrêtai à quelques pas de lui. La distance de sécurité habituelle semblait s'être évaporée.

— Marc est au cercle, pour une de ces enchères où l'on achète de l'âme humaine sous couvert de philanthropie. Et Hélène dort sous sédatifs.

Jean ne sourit pas. Son regard balaya le couloir, scrutant les lentilles des caméras dissimulées dans les corniches. Il fit un pas vers moi, un mouvement fluide qui me fit reculer contre le chambranle d'une porte. L'odeur de tabac froid et de cuir qui émanait de lui était la chose la plus authentique que j'aie respirée depuis des semaines. C'était l'odeur du dehors, celui des métros bondés et de la pluie sur le bitume, celui que j'avais fui et qui me manquait soudain jusqu'à la nausée.

Il se pencha, son visage à quelques centimètres du mien. Je crus déceler dans ses prunelles une mise en garde désespérée.

— Écoutez-moi bien, murmura-t-il, son souffle provoquant un frisson qui n'avait rien de la peur habituelle. Ne posez jamais de questions sur le jardin d'hiver. Jamais.

Le mot "jardin d'hiver" résonna comme un glas. Je connaissais cette pièce, située à l'extrémité est, derrière de lourdes doubles portes en fer forgé que je n'avais jamais vues s'ouvrir. Marc m'avait dit, avec ce détachement aristocratique qui le caractérisait, que c'était un espace pour des plantes rares, trop fragiles pour l'air conditionné.

— Pourquoi ? demandai-je dans un souffle. Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

Jean recula brusquement, ses traits se figeant dans ce masque de professionnalisme qu'il n'aurait jamais dû quitter. Le dé clic d'un thermostat venait de rompre le charme.

— C'est un conseil, Élodie. Le seul que je puisse vous donner sans me condamner. Ici, la curiosité ne tue pas seulement. Elle remplace.

Il tourna les talons sans un mot de plus, s'enfonçant dans l'obscurité. Je restai seule, le cœur battant, la peau encore brûlante de cette proximité interdite.

Le lendemain, la routine de ma transformation reprit. Hélène entra dans ma chambre sans frapper. Elle me regarda non pas comme un être humain, mais comme un restaurateur d'art observe une toile qu'il finit de retoucher.

— Vous avez les traits tirés, Élodie, murmura-t-elle en passant une main fraîche sur ma joue. Clara avait cette même tendance à l'insomnie. Il faut apprendre à lâcher prise. Le passé est une ancre, et vous essayez de nager avec.

Elle m'installa devant la coiffeuse et commença à brosser mes cheveux avec une insistance qui frôlait la douleur. Elle ne cherchait pas seulement à m'apprêter ; elle cherchait à effacer chaque mèche rebelle, chaque signe d'individualité. Dans le miroir, je voyais ses mains s'agiter, agiles et impitoyables, tandis qu'elle me parlait des préférences de Marc. Elle me façonnait un masque, une seconde peau que je n'aurais bientôt plus la force de retirer.

— Jean vous accompagnera cet après-midi pour vos essayages, dit-elle soudain. Ne soyez pas trop... familière avec lui. Le personnel doit rester à sa place pour que l'harmonie de la maison soit préservée.

L'avertissement était subtil, mais il me fit l'effet d'une décharge. Avaient-ils capté le murmure de Jean ?

Lorsque je retrouvai Jean dans le hall, il affichait une neutralité absolue. Il m'ouvrit la porte de l'ascenseur avec une déférence mécanique. Mais alors que les portes dorées se refermaient, nous isolant dans ce cube de luxe, je sentis la tension.

— Vous avez l'air d'avoir vu un fantôme, dit-il à voix basse, ses yeux fixés sur l'indicateur de niveau.

— C'est peut-être parce que j'habite avec plusieurs d'entre eux, répliquai-je. Pourquoi m'avoir dit ça, hier ?

Jean attendit que l'ascenseur s'arrête. Il me guida vers la berline. Ce n'est qu'une fois installés derrière les vitres teintées qu'il reprit la parole.

— Élodie, écoutez. Dans cette maison, le verre est partout. On voit tout, mais on ne touche à rien. Le jardin d'hiver n'est pas qu'une serre. C'est le sanctuaire de Marc. C'est là qu'il entrepose ce qu'il ne peut pas encore montrer. Clara y passait beaucoup

de temps avant de "partir".

Il prononça le mot "partir" avec une amertume qui ne laissait aucun doute. Je sentis un frisson me parcourir l'échine.

— Vous l'avez connue ?

Jean tourna la tête vers la vitre, observant les façades haussmanniennes.

— J'ai vu ce qu'elle est devenue. Et je commence à voir ce que vous devenez. Si vous voulez sortir d'ici avec autre chose que les bijoux de Clara autour du cou, arrêtez d'essayer de comprendre. Fuyez dès que vous en aurez l'occasion.

— Je ne peux pas, murmurai-je, pensant aux huissiers qui m'attendaient dehors.

— Alors, apprenez à mentir mieux qu'eux, dit-il en se tournant de nouveau vers moi, son regard se faisant d'une intensité brûlante. Parce que pour l'instant, vous êtes une proie qui porte les habits du loup. Et Marc finit toujours par repérer l'odeur de la peur.

La voiture s'arrêta rue du Faubourg Saint-Honoré. Jean descendit pour m'ouvrir la portière, reprenant son rôle. J'entrai dans la boutique comme si le monde m'appartenait, mais à l'intérieur, je n'étais qu'un automate. Chaque sourire de convenance m'éloignait d'Élodie.

En rentrant au penthouse, je croisai Marc dans la galerie des portraits. Il se tenait devant une toile abstraite, les mains croisées dans le dos.

— La robe vous va à merveille, Élodie, dit-il sans se retourner. Clara avait un port de tête moins assuré, mais vous... vous avez cette flamme qui rend le tableau plus vivant. J'espère que vous vous plaisez parmi nous.

— Je commence à trouver mes marques, monsieur de Valmont, répondis-je, m'appliquant à transformer ma voix en un instrument de courtoisie glacée.

— Bien, fit-il en se tournant enfin vers moi, un sourire énigmatique aux lèvres. Demain, nous recevons quelques amis intimes. Ce sera votre premier test. Ne me décevez pas. Vous savez, l'harmonie exige parfois que l'on arase ce qui dépasse.

Le mot resta suspendu dans l'air saturé de parfum. Je regagnai ma suite. L'air, filtré et régulé, portait en lui cette odeur de propre si absolue qu'elle en devenait agressive. Je m'approchai de la paroi de verre. À cette hauteur, Paris n'était plus qu'un circuit imprimé géant dont les lumières pulsaient au rythme d'un cœur que je ne partageais plus.

Je m'assis devant la coiffeuse en acajou, un objet dont les tiroirs renfermaient les vestiges de la vie de Clara. Qui était la femme qui me fixait ? Ses traits étaient soulignés par un maquillage qu'Hélène m'avait imposé comme on applique un masque funéraire. Chaque geste semblait répondre à une chorégraphie dont je n'avais pas écrit les pas. Ils ne voulaient pas d'une employée. Ils voulaient une rémanence, une résurrection charnelle pour combler le vide laissé par celle qu'ils avaient « égarée ».

Ma main descendit vers la robe de gala qui reposait sur le lit. Le tissu, un satin d'un bleu profond, était d'une lourdeur insoupçonnée. En le touchant, je sentis à nouveau la petite protubérance du bouton modifié. C'était là mon secret, mon rempart contre la folie. J'étais la sœur de Clara, la gardienne de son souvenir, et chaque minute passée dans cette cage était une immersion en territoire ennemi.

Pourtant, le doute s'insinuait. Jean était-il sincère ? Dans cet univers, l'altruisme n'existait pas. Peut-être Jean n'était-il qu'un outil de plus dans le processus de conditionnement. En me donnant cet avertissement, il me poussait peut-être sciemment vers l'interdit. Si je cherchais à pénétrer dans le jardin d'hiver, je

confirmerais mes soupçons, mais je signerais aussi mon arrêt de mort.

Je me levai, faisant les cent pas sur le tapis qui étouffait le bruit de mes pas. L'espace se rétrécissait. Les murs de verre agissaient comme les parois d'un aquarium. J'étais observée par l'esprit même de cet appartement, par les souvenirs de toutes les filles qui m'avaient précédée, ces modèles d'exposition que Marc avait usés avant de les remplacer. Cinq filles. Cinq identités broyées par un homme qui ne supportait pas que la beauté puisse s'émanciper.

Hélène, elle, m'inquiétait d'une manière différente. Sa fragilité apparente était une arme. Était-elle la complice soumise ou l'architecte de ces disparitions ? Dès que l'une d'entre nous cessait de jouer le rôle de la poupée parfaite, dès qu'un éclat de personnalité perçait le vernis, elle devenait un déchet qu'il fallait évacuer.

Je m'approchai de la porte, la main hésitante. Le couloir était plongé dans une pénombre bleutée. Au fond, derrière le grand escalier, je devinais l'entrée du jardin d'hiver. La structure de verre capturait la lumière de la lune pour la transformer en une lueur spectrale. Je savais que l'alarme était activée, que chaque mouvement était consigné.

Pourtant, l'appel du jardin était une force gravitationnelle. Si Clara se trouvait quelque part, si une trace de sa fin subsistait, c'était là-bas, parmi les fleurs vénéneuses. Jean m'avait dit de ne pas poser de questions, mais il n'avait pas dit de ne pas regarder.

Je retournai vers mon lit, m'y glissant sans me déshabiller, le cœur battant contre mes côtes. Demain, le gala commencerait. Je serais une pièce d'orfèvrerie vivante. Mais ce soir, je restais Élodie, l'intruse dans la peau d'une disparue. Je fermai les yeux, mais le sommeil ne vint pas. J'imaginai les racines des plantes du jardin d'hiver se nourrissant des secrets enterrés. Je n'étais pas une proie. J'étais un poison lent, une faille dans leur symétrie, et j'attendais mon heure pour faire voler en éclats leur empire.

Dans le lointain, une sirène de police déchira le silence, rappel brutal que le monde réel existait encore. Mais ici, le temps s'était arrêté. L'air semblait se raréfier, comme si le penthouse tentait de m'étouffer avant que je ne puisse prononcer le mot de trop. Je me cramponnai au drap, jurant que si je devais devenir Clara, ce serait pour être son dernier cri, celui qui ferait enfin tomber les masques.

L'obscurité n'était jamais totale ici ; elle restait translucide, diluée par les lueurs de la ville. Allongée, je me sentais comme une effigie funéraire de marbre posée sur un cénotaphe de satin. Le silence était une présence acoustique composée du bourdonnement de la climatisation et du craquement thermique des structures. Mes pensées tournaient autour de Jean. Ses yeux possédaient une acuité brute qui détonait dans ce décor de porcelaine. En m'interdisant un lieu, il m'y enchaînait. Transgresser n'était plus de la curiosité, c'était une tentative de reprendre possession de mon libre arbitre.

Je me levai à nouveau, pieds nus sur la moquette épaisse. Au-dehors, Paris s'étendait, un tapis de bijoux dont je ne faisais plus partie. J'étais prisonnière d'une cage dont les barreaux étaient faits de panoramas. Mon reflet me revint, fantomatique : la silhouette d'une femme du monde, mais un visage dont l'identité était en cours de dissolution.

Le "Jardin d'Hiver". L'expression évoquait une stase, une nature morte sous cloche. Marc de Valmont n'était pas un collectionneur de plantes, il était un collectionneur de perfections. Qu'y avait-il là-bas qui puisse justifier un tel avertissement ? Des vestiges ? Des preuves ? Ou simplement une vérité trop crue pour mes yeux ?

Le lendemain matin, la routine reprit avec une précision d'horloger. Hélène revint, portant une nouvelle tenue. Elle me regardait avec cette même insistance.

— Vous avez les traits tirés, Élodie. Clara disait que l'air de Paris était trop sec. Il faut apprendre à lâcher prise.

Sa voix était une caresse de velours, mais ses paroles étaient des lames. Elle me façonnait un masque.

— Jean vous accompagnera, répéta-t-elle, son regard rencontrant le mien dans la glace. Il est nouveau, mais Marc lui fait confiance. Ne soyez pas trop... familière.

L'avertissement me fit l'effet d'une décharge. Savaient-ils ? Les caméras avaient-elles capté le murmure ?

Lorsque je retrouvai Jean, il affichait sa neutralité habituelle. Dans l'ascenseur, l'espace était exigu, saturé de son parfum – cuir et tabac froid.

— Vous avez l'air d'avoir vu un fantôme, répéta-t-il à voix basse.

— C'est peut-être parce que j'habite avec eux, répliquai-je. Pourquoi m'avoir dit ça ?

Jean attendit que nous soyons dans la voiture pour répondre.

— Élodie, écoutez. Le jardin d'hiver est le sanctuaire de Marc. C'est là qu'il entrepose ce qu'il ne peut pas encore montrer.

Il prononça le mot "partir" avec une amertume évidente.

— Vous l'avez connue ?

— J'ai vu ce qu'elle est devenue. Et je vois ce que vous devenez. Fuyez dès que vous le pourrez.

— Je ne peux pas.

— Alors, mentez mieux qu'eux. Parce que Marc finit toujours par repérer l'odeur de la peur.

La voiture s'arrêta. Jean m'ouvrit la portière. J'entrai dans la boutique comme si le monde m'appartenait. Chaque pas me rapprochait du moment où je devrais choisir : rester l'image parfaite, ou briser le verre au risque de me couper mortellement. Le jardin d'hiver m'appelait désormais comme une destination. C'était là-bas que se cachait la clé du mystère de Clara. Et peut-être, la clé de ma survie.

En rentrant, je croisai Marc.

— La robe vous va à merveille, Élodie. Clara avait un port de tête moins assuré, mais vous avez cette flamme d'acier. Demain, nous recevons des amis. Ce sera votre premier test. L'élégance est une question de sacrifice.

Le mot resta suspendu. Je regagnai ma suite. Le sacrifice. J'ignorais quelle partie de moi il comptait immoler, mais je savais que je ne serais pas la cinquième fille à disparaître. Si je devais m'effacer, ce serait en emportant leur monde de verre avec moi.

La porte se referma avec un déclic feutré. Je restai immobile, le dos pressé contre le bois froid. Le mot "sacrifice" flottait encore devant mes yeux. Je m'avançai vers le miroir. La robe de chambre émeraude ne se contentait pas d'habiller mon corps ; elle l'infusait. Je sentais la soie glisser avec une fluidité reptilienne. Le luxe n'était pas un confort, c'était une orthopédie. Chaque couture m'obligeait à une retenue qui effaçait Élodie au profit de la chorégraphie de Clara. J'étais devenue un palimpseste de chair, une page grattée pour qu'ils puissent y réécrire leur obsession.

L'air parut irrespirable. J'avais besoin d'espace. Je sortis de ma chambre, mes pas étouffés. Le penthouse s'étendait comme un labyrinthe. À cette heure où Paris s'enflamme de néons, l'appartement perdait sa transparence. Les parois de verre ne

montraient plus la ville ; elles devenaient des miroirs sombres où ma silhouette se multipliait, créant une procession de fantômes marchant à travers les galeries.

Je me dirigeai vers l'aile de service. C'est là que je l'aperçus encore. Jean.

Il était posté près de la porte dérobée, une zone que les caméras ne balayaient qu'intermittamment. Jean conservait sa lourdeur terrestre, une rugosité qui jurait avec la perfection clinique. Ses épaules étaient larges, son visage marqué par la connaissance.

Nos regards se croisèrent. Le temps sembla se dilater. Je vis dans ses yeux quelque chose qui ressemblait à de la reconnaissance, celle d'un autre condamné.

Il fit un pas vers moi. Il ne s'arrêta qu'à quelques centimètres. Je pus sentir l'odeur de tabac et de cuir, un parfum de réalité brutale.

— Vous ne devriez pas être ici, murmura-t-il.

— Je ne peux plus respirer là-bas, Jean.

Il scruta mon visage. Il saisit mon bras avec une urgence contenue et m'entraîna dans le renforcement de la cage d'escalier, là où le béton remplaçait le marbre. Il se pencha vers mon oreille, son souffle chaud contrastant avec la froideur de l'acier.

— Élodie. Ne jouez pas trop bien votre rôle. Marc n'aime pas que l'on dépasse l'original. Et surtout... ne posez pas de questions sur le jardin d'hiver. Ne vous en approchez jamais. C'est là que les choses... s'arrêtent.

Un frisson glacial me parcourit. Le jardin d'hiver n'était plus une curiosité ; il était devenu le cœur du cauchemar, le lieu où le "sacrifice" prenait sa forme concrète.

— Pourquoi ? balbutiai-je.

Jean me lâcha brusquement, ses traits se figeant. Il avait déjà trop parlé.

— C'est un conseil, pas une devinette. Gardez vos doutes pour vous et votre sourire pour Monsieur de Valmont. Ici, la curiosité efface le souvenir de ceux qui l'ont éprouvée.

Il se détourna, me laissant seule dans l'obscurité. Le silence reprit ses droits. Je restai là, les doigts tremblants. Jean était-il un lien avec la réalité ou un autre instrument de Marc ? Dans ce penthouse, chaque mot était un piège.

Je pensai à Clara. Avait-elle eu droit aux mêmes avertissements ? Avait-elle succombé à la tentation de franchir le seuil du jardin d'hiver, attirée par une vérité qu'elle ne pouvait plus supporter ?

Je regagnai ma suite avec la lenteur d'une automate. En passant devant le salon, je vis les reflets de la Tour Eiffel, sentinelle d'un monde libre dont j'avais franchi les frontières. Je savais ce qui m'attendait. Le test de demain ne serait pas seulement une affaire d'élégance. Ce serait une partie d'échecs où chaque erreur signifierait mon effacement. Je caressai le tissu de ma robe, mes doigts rencontrant le bouton où j'avais dissimulé mon secret.

Le jardin d'hiver m'appelait. Je le sentais à travers les murs, une pulsation humide et sombre. Mais si Marc pensait que j'étais une proie passive, il se trompait. Je n'étais pas Clara. J'étais celle qui connaissait son histoire. Et si je devais entrer dans ce jardin, ce ne serait pas pour m'y faner, mais pour déterrer les racines de leur empire, dût le ciel de Paris s'effondrer.

Le silence de la suite était une texture épaisse qui absorbait mes soupirs. En refermant la porte, j'eus l'impression de sceller un mausolée. L'air portait cette odeur de propre

agressive, le sillage persistant de Clara. Je m'approchai de la paroi de verre. Élodie n'était déjà plus qu'une ombre diluée, une esquisse que les de Valmont effaçaient à coups de pinceaux de soie.

Les paroles de Jean tournaient en boucle. L'avertissement était une balise au bord d'un précipice. Le jardin d'hiver était le seul endroit dont on ne m'avait pas fait les honneurs. Marc en parlait comme d'un sanctuaire, mais le ton de Jean suggérait une réalité bien plus organique et sinistre.

Je m'assis devant la coiffeuse. Qui était la femme qui me fixait ? Ses cheveux rigoureusement coiffés, ses traits soulignés par un masque funéraire. Chaque geste répondait à une chorégraphie. Ils voulaient une résurrection charnelle pour combler le vide.

Ma main descendit vers la robe Dior. Le tissu était d'une lourdeur insoupçonnée. Je sentis la protubérance du bouton-caméra, mon rempart contre la folie. J'étais la gardienne du souvenir de Clara, et chaque minute était une immersion chez l'ennemi.

Pourtant, le doute s'insinuait. Jean était-il un outil de plus ? En créant un mystère, il testait ma capacité à franchir la ligne. Si je cherchais à pénétrer dans le jardin, je signerais mon arrêt de mort.

Je me levai et fis les cent pas. L'espace se rétrécissait. J'étais observée par les caméras et par l'esprit même de cet appartement, par les souvenirs de toutes celles qui m'avaient précédée. Hélène m'inquiétait. Était-elle la complice ou l'architecte ? « Il ne supporte pas que les choses s'usent », m'avait-elle dit. L'usure n'était pas seulement physique ; elle était psychologique. Dès qu'un éclat de personnalité perçait, la pièce devenait défectueuse.

Je m'approchai de la porte, la main sur la poignée. Le couloir était sombre. Au fond, l'entrée du jardin d'hiver. La structure semblait capturer la lune. L'appel était une

force gravitationnelle. Si une trace de la fin de Clara subsistait, c'était là-bas. Jean m'avait dit de ne pas poser de questions, mais pas de ne pas regarder.

Je retournai vers mon lit, le cœur battant. Demain, je serais exposée. Mais ce soir, je restais Élodie, la vengeresse dans la peau d'une disparue. Je fermai les yeux. J'imaginai les racines des plantes se nourrissant des secrets. Je n'étais pas une proie. J'étais un poison lent, et j'attendais mon heure pour faire voler en éclats leur symétrie parfaite.

Dans le lointain, une sirène de police déchira le silence, rappel que le monde réel existait. Mais ici, le temps s'était arrêté. L'air semblait se raréfier, comme si le penthouse tentait de m'étouffer. Je me cramponnai au drap et jurai que si je devais devenir Clara, ce serait pour être son dernier cri, celui qui ferait tomber les masques.

La nuit s'étirait, lourde de promesses et de menaces. Chaque craquement de la charpente métallique semblait être un avertissement. Marc, Hélène, Jean... chacun jouait sa partition dans cette symphonie de faux-semblants. Et au milieu de ce décor de cristal, j'avançais, un pied après l'autre, sur une corde raide tendue au-dessus du néant. Mais sous la soie émeraude, mon cœur battait avec une régularité féroce. Ils m'avaient choisie pour ma ressemblance, ils allaient me découvrir pour ma différence. Le jardin d'hiver pouvait bien être un sanctuaire de mort, j'allais en faire le théâtre de leur chute. Car une fois que le verre se brise, il ne reste plus que des éclats tranchants. Et je comptais bien m'en servir.

# Chapitre 8

## Chapitre 8 : Le Premier Gala

Le crépuscule parisien n'entrait pas dans le triplex ; il l'assiégeait. Cette heure de l'entre-deux, où le ciel vire au bleu de fer avant de sombrer dans l'encre, léchait les parois de verre avec une précision chirurgicale. À l'intérieur, le Penthouse s'était métamorphosé en une ruche d'opulence contenue. Le silence monacal qui régnait d'ordinaire sur les hauteurs de l'avenue Montaigne avait été balayé par le froissement des soies, le carillon des flûtes de Baccarat et ce murmure polyphonique propre aux cercles où chaque rire semble avoir été poli à l'émeri avant d'être libéré.

Élodie se tenait devant le miroir en pied de la suite de Clara. Ses doigts, blancs, pressaient le rebord de la console en marbre de Carrare. La robe Dior — un fourreau de velours noir d'une sobriété de prédateur — sculptait ses clavicules comme deux arêtes d'ivoire. Le tissu pesait sur ses épaules avec une densité inhabituelle, celle d'un héritage trop lourd. Elle ne portait pas une parure ; elle habitait une dépouille.

Hélène de Valmont apparut dans le reflet. Son image flottait dans le tain du miroir comme un spectre de haute lignée. Ses mains sèches, chargées de saphirs dont l'éclat semblait pomper la lumière ambiante, se posèrent sur les trapèzes d'Élodie. Le geste était d'une lenteur de taxidermiste ajustant les derniers détails d'une pièce de collection.

— Ne tremblez pas, Élodie, murmura Hélène. Sa voix n'était qu'un souffle où se mêlaient les effluves de gardénia et l'amertume chimique des benzodiazépines. Ce soir, vous n'existez plus. Vous n'êtes qu'un prolongement de ces murs, l'ornement nécessaire à la stature de Marc. Souvenez-vous de ceci : on ne regarde jamais le visage d'une sainte, on regarde l'éclat de son auréole.

Et l'auréole était là, étincelante et factice. Élodie fut projetée dans l'arène du Salon des Galas.

L'espace de cinq cents mètres carrés semblait s'être dilaté sous l'effet des miroirs et des éclairages tamisés, conçus pour effacer les rides et magnifier les gemmes. Sous ses escarpins, le parquet de chêne massif, posé en point de Hongrie, étouffait le bruit de ses pas, lui donnant l'illusion de flotter dans un aquarium de luxe. Marc de Valmont l'attendait près de la baie vitrée. Impérial dans un smoking dont la coupe frôlait la perfection géométrique, il surplombait la Tour Eiffel qui scintillait au loin comme un jouet mécanique.

Il posa une main dans le bas de son dos. Ce n'était pas un geste de soutien, mais une prise de possession, le rappel silencieux de la laisse invisible qui la liait à son contrat.

— Souriez, Clara, ordonna-t-il, les lèvres immobiles. L'humanitaire exige une certaine forme d'allégresse.

Elle s'exécuta, le visage figé dans une courtoisie de marbre. Elle voyait défiler les visages, une galerie de portraits dont les traits semblaient avoir été liftés jusqu'à l'aphasie. Personne ne cherchait dans son regard l'étincelle de sa propre identité. Elle réalisait avec une horreur limpide que pour cette élite, elle n'était qu'une fonction, un accessoire de prestige au même titre qu'un sac Kelly ou une montre de haute horlogerie. Elle portait la robe de Clara, elle occupait l'espace de Clara, elle exhalait son parfum — ce mélange complexe d'iris et de cuir que Marc lui imposait chaque matin. Par conséquent, elle *\*était\** Clara. L'individu s'effaçait derrière le symbole.

Elle traversa la pièce, slalomant entre les serveurs qui portaient des plateaux d'argent chargés de canapés à la truffe et d'esturgeon fumé. Elle se sentait comme une intruse dans un tableau de maître, une tache d'encre sur une partition sans fausse note. À chaque interaction, le même scénario se répétait avec une régularité de métronome.

Des partenaires d'affaires, des mécènes, des ombres dorées... tous la saluaient avec une familiarité polie, sans jamais remarquer que la couleur de ses iris différait d'un demi-ton. C'était une taxidermie sociale : on l'avait empaillée dans une vie qui n'était pas la sienne, et le monde s'en accommodait par paresse intellectuelle.

C'est alors qu'une main se posa sur son bras, avec une insistance qui n'avait rien de la légèreté mondaine. Elle se retourna et se retrouva face au baron de Rochebrune. Soixante ans de cynisme, des sourcils broussailleux et un regard aiguisé, presque prédateur. C'était une figure incontournable du Tout-Paris, connu pour ses collections de manuscrits et sa mémoire de procureur.

— Alors, ma petite Clara, murmura-t-il, l'haleine chargée de vieux malt. On ne salue plus ses vieux complices ? On oublie les secrets que l'on murmure sous les tonnelles de Deauville ?

Le cœur d'Élodie rata un battement. Elle sentit ses poumons se vider. Le baron ne souriait pas. Il l'observait avec une intensité qui semblait vouloir percer le velours de sa robe pour atteindre la chair nue de l'imposture.

— Monsieur le Baron... j'étais distraite. La foule, vous savez... balbutia-t-elle, cherchant une issue.

— Monsieur le Baron ? répéta-t-il, un sourcil levé. Depuis quand m'appelles-tu ainsi en privé, mon enfant ? Tu as perdu notre pari, semble-t-il. Ou alors, la montagne a effacé ta mémoire.

Il fit un pas vers elle, réduisant l'espace de sécurité. Élodie sentit le mur de verre derrière elle, froid et impénétrable. La vue sur Paris, magnifique et indifférente, s'étalait à l'infini. Elle était prise entre l'abîme extérieur et le gouffre de ce regard inquisiteur.

— Tu te souviens de ce que tu m'as promis avant ton départ ? reprit-il, sa voix devenant un rôle confidentiel. À propos de la petite clé en argent et du coffret de Marc ? Et ce que nous avons évoqué lors de cette soirée à l'Opéra, concernant l'affaire d'Antibes ? Tu m'as dit que tu le ferais. Que tu me remettrais le document ce soir, à l'abri des regards.

Élodie sentit le sol se dérober. Elle était la sœur de Clara, elle était venue ici pour déterrer la vérité, mais elle ne savait rien de cette clé, rien de ce coffret, et encore moins d'Antibes. Elle comprit soudain que Clara n'était pas seulement une victime : elle était une joueuse. Et elle venait de lui léguer une partie d'échecs dont elle ignorait les règles.

Elle regarda Marc, à l'autre bout de la pièce. Il l'observait, son visage de minéral impassible, mais ses yeux — deux fentes opaques — ne la lâchaient pas. Il attendait de voir comment elle allait gérer cette faille.

— La clé... commença-t-elle, la gorge sèche. Je... je ne l'ai pas sur moi. C'est compliqué, ce soir. Avec tout ce monde, Marc surveille chaque geste.

Le baron plissa les yeux. Un silence pesant s'installa, seulement troublé par le rire strident d'une invitée. Il semblait peser chaque mot, chaque hésitation.

— Tu joues un jeu dangereux, Clara, finit-il par dire en relâchant sa pression. Ou peut-être que tu as enfin compris qui est vraiment ton mari. Mais n'oublie pas : les dettes d'honneur se paient toujours. Je repasserai quand les vautours auront fini de picorer le caviar. Et j'espère pour toi que ta mémoire sera revenue.

Il s'éloigna, laissant Élodie seule, chancelante. Elle fixa sa main qui tremblait violemment. Elle n'était pas seulement une doublure physique ; elle venait d'hériter des intrigues d'une femme disparue. Le Penthouse n'était pas un décor, c'était un labyrinthe où chaque reflet était un piège. Elle comprit que le plus grand danger

n'était pas de se faire démasquer, mais de rester Clara assez longtemps pour subir le sort que la véritable Clara avait tenté de fuir.

L'air du salon, saturé par le parfum capiteux des lys blancs et les effluves de champagne millésimé, lui parut soudainement rare. Autour d'elle, le bal des hypocrisies poursuivait sa chorégraphie. Les rires éclataient comme des bulles de savon, aussitôt absorbés par l'acoustique parfaite du triplex. Elle se sentait observée par les parois de verre, ces témoins translucides qui renvoyaient l'image d'une Paris nocturne dont la Tour Eiffel n'était qu'un phare dérisoire au milieu d'une mer de ténèbres.

Elle leva les yeux et croisa de nouveau le regard de Marc. Il se tenait à l'autre bout du salon, entouré d'un cénacle d'industriels, l'air souverain. Mais son attention était un scalpel. Il ne la voyait pas comme une femme en détresse, mais comme une extension de son propre mobilier, une fonction qui devait s'exécuter sans erreur de syntaxe. Élodie comprit que chaque seconde d'immobilité était un aveu. Elle devait bouger, se fondre, redevenir l'ombre façonnée.

Elle s'avança vers le buffet, ses talons hauts martelant le marbre avec une régularité de métronome. Chaque pas était une épreuve de volonté. Elle s'arrêta devant une pyramide de macarons aux teintes pastel, des bijoux sucrés qui semblaient narguer sa faim nerveuse. Une femme d'un certain âge, Philippine de Saint-Aignan, l'aborda avec une familiarité désarmante. Son visage, lifté jusqu'à l'immobilité, ressemblait à un masque de porcelaine craquelée.

— Clara, ma chérie, vous avez l'air d'être ailleurs. Est-ce l'altitude ou la mélancolie des causes perdues ?

Élodie força un sourire, un masque de cire qu'elle sentait prêt à se fissurer.

— Juste un peu de fatigue, Philippine. Les préparatifs ont été exigeants.

— On vous reconnaît bien là, toujours dévouée à l'excellence des de Valmont, reprit la vieille dame en lorgnant le collier d'Élodie. Marc est un homme chanceux de vous avoir retrouvée. Après votre petit... intermède, nous craignons tous que vous ne soyez plus de la partie.

"Votre petit intermède." La phrase flotta dans l'air, chargée d'une menace occulte. Quelle version Marc avait-il servie à ces gens ? Elle réalisa avec une horreur glacée que personne ne s'intéressait à la vérité. Ils acceptaient la substitution parce qu'elle servait la continuité de leur spectacle. Elle n'était qu'un palimpseste sur lequel on avait réécrit le nom de Clara.

Elle s'échappa et se dirigea vers les grandes baies vitrées. Le reflet de son propre visage dans la vitre la heurta. Dans la pénombre du verre, ses traits s'estompaient, se confondaient avec ceux des photographies de Clara. La même blondeur, le même port de tête, le même vide dans le regard. Elle n'était plus Élodie, la sœur en quête de justice ; elle était en train de se dissoudre dans l'opulence toxique de ce lieu.

C'est alors qu'Hélène apparut à ses côtés, telle une apparition spectrale. Sa robe de soie ivoire semblait flotter, et son visage trahissait l'influence des sédatifs. Elle posa une main d'une maigreur inquiétante sur l'épaule d'Élodie.

— Vous avez parlé au Baron, murmura Hélène.

— Oui. Il a mentionné une clé. Un coffret. Et Antibes.

Le visage d'Hélène se contracta. Une lueur de terreur passa dans ses yeux clairs. Elle resserra sa prise, ses ongles s'enfonçant dans le velours.

— Ne l'écoutez pas. Le Baron est un charognard. Marc s'occupera de lui. Vous, contentez-vous d'être ici. Contentez-vous d'être Clara. C'est votre seule sécurité,

Élodie. Si vous cessez d'être elle, vous n'êtes plus rien dans cette maison. Et Marc n'aime pas le vide.

La menace était à peine voilée. Le penthouse n'était pas une cage dorée dont elle pouvait espérer s'échapper ; c'était un organisme vivant qui exigeait son sacrifice identitaire en échange de sa survie.

Soudain, un serveur passa, portant un plateau d'argent. Au centre, disposées avec une symétrie chirurgicale sur un lit de crème, trônaient des cerises confites d'un rouge écarlate. Elles brillaient sous les halogènes comme des gouttes de sang figées. Élodie sentit un spasme lui nouer l'estomac. La mise en garde de Clara — ce mot trouvé dans la doublure : *\*Ne mange pas les cerises\** — n'était pas une métaphore. C'était une balise lancée depuis l'au-delà.

Elle tendit la main, presque malgré elle. Le serveur s'arrêta, son visage resté dans l'ombre.

— Une cerise, Mademoiselle ? demanda Hélène à ses côtés. Elles sont délicieuses. Marc les fait venir d'un verger privé. Elles ont un goût de... revenez-y.

Le piège était là, tendu dans la banalité d'un geste. Élodie retira sa main comme si le plateau était chauffé à blanc. Si elle mangeait la cerise, elle acceptait le poison de l'oubli. Elle acceptait de devenir Clara jusqu'à la disparition totale de son être original.

— Non merci, répondit-elle, sa voix plus ferme. Je préfère garder le goût de la soirée tel qu'il est.

Hélène eut un petit rire sec, presque un sifflement.

— Dommage. On ne refuse pas indéfiniment ce que cette maison offre, Élodie. On

finit toujours par avoir faim.

Elle s'éloigna, rejoignant un groupe de mécènes. Élodie resta immobile. Elle sentit la sueur perler à la naissance de ses cheveux, une humidité traîtresse qui menaçait de défaire le lissage impeccable commandé par Marc. Le Penthouse vrombissait. C'était un bruit de ruche métallique, un bourdonnement de cristal entrechoqué et de rires modulés.

Elle lissa la jupe de sa robe. Le tissu semblait posséder sa propre mémoire thermique. Elle imaginait sentir, contre ses flancs, la chaleur résiduelle de sa sœur, le rythme de son souffle. Ce n'était plus un vêtement, c'était un fourreau de peau morte. Chaque couture était une entrave.

Elle retourna vers le Baron de Rochebrune, qui l'attendait près d'une colonne de marbre. Elle devait jouer, non plus en proie, mais en prédatrice.

— Monsieur le Baron... dit-elle d'un ton léger, en posant sa main sur le bras du vieillard. À propos de notre jardin secret... Vous savez bien qu'ils sont faits pour rester clos. Si je vous livrais tout ce soir, quel prétexte aurais-je pour vous inviter à nouveau à me chuchoter des confidences ?

Le Baron marqua un temps d'arrêt. Ses yeux se plissèrent. Élodie crut voir la fin du monde dans ces prunelles grisâtres. Puis, le vieillard éclata d'un rire sec, une toux de parchemin froissé.

— Toujours aussi habile, ma petite Clara. Marc a de la chance. Vous êtes le seul ornement de cette maison qui possède encore une âme... même si elle semble aujourd'hui un peu... voilée.

Il s'inclina et s'éloigna. Élodie s'appuya contre le marbre froid. Elle avait survécu, mais à quel prix ? Elle venait de comprendre l'horreur de sa situation : elle n'était

qu'une surface de projection. Pour ces gens, peu importait qui elle était vraiment. Ils ne voyaient qu'une silhouette familière, un nom sur une liste. Elle aurait pu être un hologramme, ils ne s'en seraient pas rendu compte tant que les convenances étaient respectées.

Elle regarda ses mains. Elles tremblaient. Elle les cacha dans les plis de la robe. Elle se sentait s'effacer, se dissoudre dans l'architecture de verre. Chaque minute passée ici aspirait un peu plus de sa propre substance. Elle n'était plus Élodie ; elle devenait une créature liminale, un interstice entre la vie et la mort.

De l'autre côté de la paroi de verre, la Tour Eiffel commença à scintiller. Signal de minuit. Marc s'approcha d'elle, sans un bruit, et glissa son bras autour de sa taille. Sa main était ferme, presque douloureuse sur sa hanche.

— Vous avez été parfaite, murmura-t-il, son souffle frais contrastant avec la chaleur de la pièce. Tout le monde est ravi. Vous voyez, Élodie ? Ce n'est pas si difficile d'être une autre quand l'autre est tout ce que le monde attend de vous.

Elle ne répondit rien. Elle regardait les scintillements d'or sur le fer de la tour. Elle réalisa qu'elle était enfermée dans un aquarium suspendu au-dessus d'un abîme. Et alors que Marc la serrait un peu plus fort, elle comprit que le plus grand danger n'était pas qu'on découvre l'imposture.

Le danger, c'était qu'elle finisse par oublier qu'elle avait jamais été une autre que cette ombre vêtue de noir.

Elle jeta un dernier regard au plateau de cerises qui repassait au loin. Elles brillaient comme des gouttes de sang frais sur l'argent poli. Elle avait faim, une faim dévorante qui ne venait pas de l'estomac, mais d'un vide intérieur que seule l'illusion pouvait combler. La cage était dorée, la vue était sublime, et le prix à payer — son identité — semblait soudain une monnaie dérisoire face au confort de ne plus jamais avoir peur

du lendemain.

Élodie se tourna vers la vitre. Son reflet lui renvoya le visage de Clara, si parfait, si achevé, qu'il semblait plus réel que son propre souvenir. Elle s'approcha du verre, et pour la première fois, elle ne vit plus la ville. Elle ne vit que le vide dans ses propres yeux, un vide géométrique, absolu, à l'image du monde de Marc.

# Chapitre 9

## Chapitre 9 : Le Twist Médian

Le silence du penthouse n'a jamais été une absence de bruit. C'est une matière dense, une nappe de ouate sonore tissée par le ronronnement des systèmes de climatisation occultés et le murmure lointain d'un Paris étouffé par les vitrages triples. Cet après-midi-là, une lumière clinique, filtrée par les voiles d'organza, inonde ma suite, transformant chaque particule de poussière en un grain d'or en suspension. Je me tiens au centre de la pièce, le souffle court, fixant la flaque de pourpre qui s'élargit sur la blancheur virginale de la moquette de soie.

Le verre de bordeaux que je viens de renverser — un geste maladroit, presque un acte manqué né de ma fatigue nerveuse — semble hurler contre la perfection maniaque des de Valmont. Marc déteste l'impur, le désordre, la moindre souillure. Prise d'une panique froide, je me jette à genoux, épongeant frénétiquement le liquide avec un linge de lin fin. Mais le vin, telle une encre indélébile, s'insinue dans les fibres avec une gourmandise effrayante. C'est en voulant déplacer le lourd tapis persan aux motifs arachnéens, censé protéger une portion du parquet de chêne massif sous la coiffeuse, que je sens une résistance. Une sorte d'adhérence suspecte.

Je tire plus fort. Le tapis gémit, ses nœuds serrés protestant contre le sol, et finit par céder dans un déchirement sourd. Ce que je vois alors n'est pas la blondeur immaculée du bois ciré.

Sous l'épais tissage de laine et de soie, là où l'ombre aurait dû régner en souveraine, s'étale une constellation de taches d'un brun sombre, presque noir. Ce n'est pas la pourpre éclatante du nectar que je viens de répandre, mais une substance plus dense, plus organique, dont l'éclat mat trahit l'ancienneté. La trace principale, une corolle

irrégulière de la taille d'une paume, s'est incrustée dans les rainures du parquet avec une précision terrifiante, comme si le bois lui-même avait cherché à absorber le secret pour le taire à jamais.

Un frisson électrise l'échine de mon cou. Je tends une main tremblante, mes doigts effleurant la surface rugueuse de la marque. Ce n'est pas du vin. Ce n'est pas de la cire. C'est le résidu ferreux d'une violence passée. La certitude s'abat sur moi avec le poids d'un couperet : c'est le sang de Clara.

La version officielle des de Valmont, ce récit si soigneusement poli qu'ils me servent chaque matin comme un petit-déjeuner aseptisé — le départ soudain de Clara pour une retraite spirituelle en Inde, son besoin de « se retrouver » loin de l'opulence parisienne — se désagrège instantanément, révélant la structure osseuse d'un mensonge grotesque. On ne part pas en voyage en laissant son sang imbiber les lattes de sa chambre à coucher. On ne s'évapore pas dans la nature en laissant derrière soi l'empreinte d'un traumatisme physique que même le plus onéreux des nettoyages n'a pu totalement éradiquer.

Hypnotisée par cette découverte, je ne parviens pas à détacher mon regard de la marque infâme. Mon esprit, d'ordinaire si prompt à rationaliser pour survivre, se met à reconstruire la scène avec une cruauté involontaire : un choc, une chute, le silence qui suit le cri étouffé. J'imagine Marc, avec son calme olympien, ou Hélène, avec ses mains diaphanes, replaçant le tapis sur l'horreur, lissant les franges avec une application maniaque pendant que le corps de la précédente « dame de compagnie » était évacué par les couloirs de service.

Un courant d'air froid, incongru dans cette atmosphère pressurisée, vient soudain me caresser les chevilles. Il provient de la grille d'aération chromée, dissimulée dans la plinthe, juste au-dessus de la tache.

Muselée par une curiosité morbide qui supprime ma peur, je m'allonge sur le ventre,

le visage contre le sol. L'odeur de la cire et du vieux sang m'assaille, un effluve métallique et douceâtre. À l'aide d'une lime à ongles tirée de ma poche, je dévisse les deux fixations qui retiennent la grille. Le métal grince, un son aigu qui résonne dans la suite comme un avertissement.

Une fois la paroi retirée, je plonge la main dans l'obscurité du conduit, mes doigts rencontrant une accumulation de poussière floconneuse et de débris. Mais au milieu de cette grisaille, je sens quelque chose de dur, de froid, d'anguleux.

Je retire ma main. Dans le creux de ma paume repose une boucle d'oreille en platine, un dessin complexe de feuilles de laurier serties de diamants minuscules. Mais ce n'est pas l'éclat des pierres qui me glace le sang. Le bijou est englué dans une croûte de matière roussâtre, une gangue d'ichor coagulé qui enserre le fermoir comme une griffe. Le métal est légèrement tordu, comme si on l'avait arraché avec une force brutale, emportant avec lui un lambeau de chair.

Le silence du penthouse se fait soudain pesant, presque liquide, comme si l'air s'était transformé en mercure. Je me redresse, la boucle d'oreille serrée dans mon poing jusqu'à ce que les arêtes du platine meurtrissent ma peau. Chaque détail des jours précédents prend une résonance nouvelle. Les robes de Clara que je dois porter, ses expressions que je dois singer devant le miroir sous l'œil approbateur d'Hélène, ses goûts culinaires que je dois adopter... Ce n'était pas un caprice de riches excentriques.

C'est une mise en scène macabre. Une substitution d'identité destinée à fournir aux de Valmont une preuve vivante que Clara n'a jamais cessé d'exister. Je ne suis pas une employée ; je suis une doublure pour une morte, un hologramme de chair et d'os destiné à masquer un crime que les murs de verre de ce penthouse ont observé sans ciller.

Je me tourne vers la baie vitrée. Au loin, la Tour Eiffel scintille, indifférente, phare d'une ville qui ne se doute pas que dans cette cage dorée du 16ème arrondissement,

une femme est en train d'être effacée au profit d'une autre, déjà disparue. L'immensité de Paris me paraît soudain minuscule, une prison à ciel ouvert. Si je criais, qui m'entendrait derrière ces vitres blindées conçues pour isoler les maîtres du monde du tumulte des hommes ?

Mes yeux reviennent à la tache sur le parquet. Je réalise avec une lucidité foudroyante que mon propre sang, un jour, pourrait venir compléter cette géographie du désastre si je ne parviens pas à déchiffrer les règles de ce jeu dont je n'étais, jusqu'à présent, que le pion sacrificable. Les de Valmont n'ont pas besoin de moi. Ils ont besoin de la présence de Clara. Et si j'échoue à incarner le fantôme à la perfection, je finirai comme elle : une tache sous un tapis de prix, une boucle d'oreille oubliée dans un conduit, une simple note de bas de page dans l'histoire glorieuse d'un empire philanthropique.

Je me relève, rangeant le bijou ensanglanté au fond de mon soutien-gorge, contre mon cœur dont les battements cognent comme un tambour de guerre. Je dois nettoyer ce vin. Je dois replacer ce tapis. Je dois, par-dessus tout, sourire au dîner de ce soir comme si je n'avais rien vu. Le théâtre de l'effacement vient de monter en intensité, et pour la première fois, je comprends que pour survivre, je vais devoir devenir une meilleure actrice que mes bourreaux.

D'un mouvement mécanique, je reprends mon éponge. Je ne nettoie plus seulement un accident ; je procède à une lustration rituelle, tentant d'effacer les preuves de ma propre découverte autant que celles du crime. Le frottement du tissu produit un chuintement sec. Chaque fibre se gorge d'eau savonneuse, mais dans mon esprit, c'est le spectre de Clara que j'essore.

Une fois la surface redevenue immaculée, ou du moins en apparence, j'entreprends de replacer l'Isfahan. C'est un spécimen d'une densité rare, aux motifs floraux si complexes qu'ils semblent s'animer. En le faisant glisser, j'éprouve le poids physique du secret. Le lourd textile agit comme un linceul d'apparat. Je l'ajuste au millimètre

près, m'assurant que les franges sont parfaitement parallèles aux lattes, obéissant à cette injonction de symétrie maladive que Marc de Valmont érige en religion. Si une seule boucle de laine trahit mon passage, je sais que l'ordre des Valmont s'abattra sur moi avec une rigueur implacable.

Je me dirige vers le miroir. Ce que j'y vois n'est pas mon reflet, mais une ébauche de la femme que je suis censée devenir. Mes traits sont les miens, mais l'expression — cette soumission mêlée de panique contrôlée — appartient déjà au répertoire de la disparue. J'observe mes mains : elles sont propres, mais j'en sens encore l'odeur métallique. Dans la salle de bain en marbre de Carrare, un espace d'une blancheur opalescente, je fais couler l'eau, chaude à la limite du supportable. Je m'y plonge les mains jusqu'à ce que ma peau devienne d'un rose vif, douloureux. Je dois ébouillanter la trace de ce que je sais.

« Élodie ? »

La voix d'Hélène de Valmont résonne à travers la porte, filtrée par l'épaisseur du bois de rose. Douce, feutrée, portée par cette élégance mélancolique qui la caractérise. Pour moi, elle sonne comme le tintement d'un glas.

Je me fige, le cœur battant contre la boucle d'oreille cachée. « Oui, Madame ? Je me prépare pour le dîner. »

« Prenez votre temps, mon enfant. Mais n'oubliez pas... Marc aime que vous portiez le sautoir en perles de culture ce soir. Celui qui appartenait à sa grand-mère. Il est dans le coffre de votre chambre. Le code est votre date de naissance. »

Un frisson me parcourt l'échine. Le code est *\*ma\** date de naissance. L'appropriation est totale. Les Valmont ne se sont pas contentés de m'engager ; ils ont reconfiguré les mécanismes de leur sanctuaire pour qu'ils s'alignent sur mon existence. En utilisant ma propre naissance pour déverrouiller les parures d'une morte, ils scellent le pacte de

mon effacement.

« Je m'en occupe, Madame », réponds-je d'une voix que je m'efforce de rendre cristalline.

J'entends ses pas s'éloigner, bruits de soie froissée sur le marbre du couloir. Je m'appuie contre le lavabo. Je dois élaborer une stratégie. Jusqu'à présent, j'ai joué le jeu par nécessité, par une sorte de fascination pour ce luxe. Mais la donne a changé. Je ne suis plus une figurante ; je suis le témoin oculaire d'un vide laissé par un meurtre. Le penthouse n'est plus un belvédère, c'est une boîte de Petri géante où les Valmont observent comment leur nouvelle créature réagit au poison de la vérité.

Je retourne dans la chambre, j'ouvre le coffre dissimulé derrière un panneau de cuir. Les chiffres de ma naissance — 14, 05, 99 — déclenchent le mécanisme. À l'intérieur, le sautoir de perles repose sur un lit de velours noir. Il est magnifique, d'une blancheur laiteuse. En le passant autour de mon cou, j'ai l'impression de passer une laisse. Le poids des perles sur ma clavicule me rappelle la boucle d'oreille dissimulée. Je porte sur moi deux vérités : l'éclat de la richesse officielle et la souillure de la réalité souterraine.

Je m'habille avec une lenteur rituelle. La robe de soie vert émeraude m'enveloppe comme une seconde peau. Le tissu est si fin qu'il semble vibrer à chaque mouvement. Je me maquille avec une précision de restauratrice d'art, camouflant les cernes de ma peur sous des couches de nacre. Je dois être parfaite. Je dois être Clara. Plus que Clara.

Lorsque je quitte la suite, le soleil décline sur Paris, embrasant la Tour Eiffel d'une lueur cuivrée. Le ciel passe par des nuances de violet, une palette de deuil royal. Marc de Valmont m'attend près de la baie vitrée, un verre de cristal à la main. Il ne se retourne pas immédiatement, observant mon reflet dans la vitre.

« La ville semble si fragile d'ici, n'est-ce pas ? » dit-il d'une voix grave. « Comme si l'on pouvait l'écraser d'une simple pression du doigt sur le verre. »

Je m'approche, mes pas étouffés. « C'est une illusion de puissance, Monsieur de Valmont. Le verre est ce qui nous protège, mais c'est aussi ce qui nous sépare du monde. »

Marc se tourne vers moi. Ses yeux gris, d'une clarté minérale, balayent ma silhouette. Il s'arrête sur le sautoir, puis remonte vers mon visage. Un sourire imperceptible étire ses lèvres.

« Vous apprenez vite, Élodie. La nuance, la répartie... Clara avait cette même façon de remettre en question l'évidence. C'est pour cela qu'elle nous manque tant. Mais ce soir... ce soir, en vous regardant, j'ai presque l'impression que ce manque n'est qu'un mauvais souvenir. »

Il s'approche, si près que je sens son parfum — bois de santal et tabac froid, fragrance de pouvoir. Il lève une main et effleure la dentelle à mon épaule.

« Vous avez une petite tache d'humidité sur le bas de votre robe », murmure-t-il, son regard plongeant dans le mien. « Vous avez fait du nettoyage dans votre chambre ? »

Mon cœur manque un battement. La panique monte, mais je ne cille pas. Je soutiens son regard, sentant le métal de la boucle d'oreille me mordre la peau, me rappelant que le moindre mensonge maladroit me fera basculer du côté des ombres.

« Le vin, Monsieur », répons-je d'une voix stable. « J'ai renversé mon verre. Je n'aime pas que les choses restent tachées. Le désordre m'est insupportable. »

Marc me fixe pendant ce qui semble une éternité, puis il éclate d'un rire court, sans joie. « Parfait. Nous sommes faits pour nous entendre. Dans cette maison, le désordre

est le seul péché capital. Venez, Hélène nous attend. »

La paume de Marc, posée avec une autorité feutrée contre mon dos, agit comme un tisonnier de glace. Nous traversons la galerie principale, une nef de transparence où les reflets se démultiplient jusqu'à l'étourdissement. Le penthouse ne me semble plus être une demeure, mais un aquarium géant suspendu au-dessus des gouffres parisiens.

Nous pénétrons dans la salle à manger. À l'autre extrémité, Hélène attend, son buste d'une droiture hiératique émergeant d'un nuage de mousseline gris perle. Ses yeux, d'un bleu délavé, se fixent sur moi.

— « Vous êtes en retard, Marc », dit-elle d'une voix monocorde.

— « Élodie a eu un petit incident avec un verre de vin », répond-il en tirant ma chaise. « Un désordre promptement rectifié. N'est-ce pas ? »

Il ne m'invite pas à répondre ; il scelle une alliance. Je m'assieds, sentant le cuir froid du siège. Dans ma poche invisible, le métal de la boucle d'oreille — cette goutte d'or incrustée d'un sang qui n'a plus de nom — pèse une tonne.

Le service commence. Un maître d'hôtel dépose des assiettes d'une blancheur aveuglante. Le menu est une étude du pâle : velouté d'asperges blanches, médaillon de lotte. Tout semble conçu pour conjurer le spectre du rouge.

— « Demain soir », commence Hélène, « le monde nous regardera. Ce gala est une réapparition. »

Elle tourne son regard vers moi.

— « Les gens parlent. Ils disent que Clara est partie brusquement. Demain, vous porterez la robe écarlate de la collection 'Obsession'. Vous ne serez pas une employée,

Élodie. Vous serez l'incarnation de la continuité. »

Je comprends enfin. Je ne suis pas seulement une présence sociale. Je suis une pièce à conviction vivante. En me montrant au Tout-Paris sous les traits de la disparue, les Valmont s'achètent une innocence. Ils effacent le crime en réinventant la victime.

— « Vous devrez être parfaite », reprend Marc. « Chaque geste doit être un écho. Hélène vous a appris à rire comme elle ? Ce rire cristallin qui s'arrête juste avant d'être sincère. »

— « J'ai beaucoup appris », répons-je. « Je sais que Clara n'aurait jamais toléré une tache. Ni sur une robe, ni sur un parquet. »

Un silence de plomb tombe. Marc arrête son geste, le couteau suspendu. Ses yeux sombres cherchent la provocation. Je maintiens mon masque de porcelaine. Je vois leur jeu : ils m'ont choisie pour ma ressemblance et ma précarité, pensant que ma faim de confort étoufferait mes scrupules. Ils ignorent que sous la faim, il y a la rage d'avoir été piégée.

— « C'est exactement cela », dit Marc. « L'élite ne laisse pas de traces. »

Hélène reprend la parole, son regard perdu vers l'horizon nocturne.

— « Vous savez, Élodie, Clara avait une boucle d'oreille fétiche. Elle en a perdu une peu de temps avant son... voyage. Marc a cherché partout. Une perte irréparable. »

Mon cœur cogne contre mes côtes. Je sens le bijou contre moi. Je réalise que la recherche n'est pas finie. Marc ne m'observe pas pour s'assurer de ma beauté, mais pour guetter le moindre signe que j'ai trouvé ce qu'il n'a pu effacer. Je suis devenue l'aspirateur de leurs péchés.

— « Une perte, en effet », murmure Marc, son regard dérivant vers ma poche avec une insistance qui me glace. « Mais ici, nous finissons toujours par retrouver ce que nous cherchons. »

Le dîner se poursuit dans une atmosphère de veillée funèbre déguisée en banquet. Chaque tintement de fourchette sonne comme un glas. Élodie comprenait désormais l'ampleur du gouffre. Le gala ne serait pas ma consécration, mais mon test ultime. Si je convaincs le monde, je deviens complice. Si j'échoue, je deviens une tache à nettoyer.

Je prends une résolution silencieuse. Je vais habiter ce rôle avec une dévotion telle que les Valmont auront peur de leur création. Je vais devenir le fantôme qui refuse de quitter les lieux. Je ne suis plus Élodie. Je suis le grain de sable dans l'engrenage.

Marc se lève pour servir un vin liquoreux, ambré comme la boucle d'oreille. Je sens la métamorphose s'achever. La proie ne fuit plus.

— « Je vous sens fatiguée, Élodie. La métamorphose est épuisante », dit-il.

Je n'incline que la tête. Je quitte la salle à manger, traversant l'atrium. Lorsque je pénètre dans ma suite, le déclic de la porte derrière moi résonne comme la fermeture d'un sarcophage.

Je sors le bijou de ma poche. Sous la lumière crue, il est obscène. Je me regarde dans le miroir. Je ne vois plus mon visage. Mes traits se sont dilués, absorbés par Clara. Mais derrière ce masque, une fureur froide s'allume.

Ils ont besoin de moi pour demain. Je dois être l'alibi vivant d'un meurtre occulté. Je m'approche du conduit d'aération. J'imagine Clara luttant ici, ses ongles griffant le parquet. Combien de temps a-t-elle mis à mourir pendant que Marc vérifiait la symétrie de ses bouteilles ?

Je me déshabille. Chaque vêtement est une couche de mon ancienne identité. Sous la douche, je laisse l'eau brûlante rougir ma peau. Je frotte comme si je pouvais rincer l'odeur de la mort. Mais je sais que chaque recoin est surveillé. Ils guettent la faille.

Je sors de la douche, m'enveloppe dans la soie et retourne dans la chambre. J'éteins tout. Je fixe le plafond. Ma décision est prise. Je ne serai pas la prochaine victime. Si je dois porter ses robes, je porterai sa vengeance. Les Valmont pensaient avoir engagé une fille malléable. Ils ignorent que la misère m'a aiguisée. Je suis devenue une lame de rasoir.

Je reprends la boucle d'oreille. J'en sens la pointe contre mon pouce. Une douleur vive, une perle de sang vermeil qui perle instantanément. Mon sang se mêle à celui de la disparue sur l'or froid.

« Je suis là, Clara », murmuré-je.

Demain, le gala sera mon arène. Je danserai sur le bord de l'abîme avec le sourire d'une sainte et le cœur d'une régicide. Je ne suis plus Élodie. Je suis le spectre qui hante le Triangle d'Or.

Je m'allonge, le corps tendu comme une corde de violon, prête à vibrer sous le premier assaut. Je commence à sourire dans le noir, une expression de prédateur qui attend son heure.

Soudain, un bruit ténu me fige. Un bruit métallique, juste derrière la porte. Un cliquetis sec, définitif.

Je me lève d'un bond, cours vers la sortie et saisis la poignée. Elle ne tourne pas. Je secoue la porte, j'y plaque mon épaule. Rien.

De l'autre côté, le silence du penthouse semble rire de moi. Le verrou a été tourné de l'extérieur. Je ne suis pas dans ma chambre. Je suis dans une cellule. Et à travers la paroi de verre, j'aperçois l'ombre de Marc qui s'éloigne lentement dans le couloir, son pas mesuré rythmant les dernières heures de mon existence sous le nom d'Élodie.

Le jeu n'a pas commencé. Il vient de se refermer sur moi.

# Chapitre 10

## Chapitre 10 : La Paranoïa

Le soleil du matin, lame d'argent froid et impitoyable, tranche les vitrages monumentaux du triplex, découpant des parallélépipèdes de lumière crue sur le marbre blanc de Carrare qui recouvre le sol. Dans ce vaisseau de verre suspendu au-dessus des toits de Paris, le silence n'est jamais tout à fait une absence de bruit, mais plutôt une vibration sourde : le bourdonnement constant du système de filtration d'air et le murmure lointain de la ville qui, à cette hauteur, ne semble plus qu'une fourmilière insignifiante. Je me tiens devant la baie vitrée du salon, les bras croisés sur ma poitrine, sentant le froid du verre à travers la soie fine de ma nuisette — une pièce de lingerie d'un bleu poudré que je n'aurais jamais pu m'offrir dans ma vie d'avant, mais qui, désormais, colle à ma peau comme une seconde identité, imposée et suffocante.

L'ombre de Marc de Valmont se projette sur le sol avant même que je n'entende ses pas. Il possède cette manière de se déplacer, une fluidité de prédateur domestiqué, dont le luxe n'a pas totalement gommé l'instinct de contrôle. Il s'arrête à une distance qui respecte les convenances sociales mais qui, dans l'intimité forcée de ce penthouse, s'apparente à une mise en cage.

— La lumière est parfaite aujourd'hui, Élodie, commence-t-il d'une voix dont le velours n'est troublé par aucune aspérité. Elle révèle les moindres nuances. Les moindres... imperfections.

Je ne me retourne pas. Je fixe la tour Eiffel, dont la structure métallique semble, sous cet angle, être un squelette de fer veillant sur ses propres secrets. Je sens la présence de Marc se rapprocher, l'odeur de son parfum — un mélange boisé, sec, presque

chirurgical — envahir mon espace vital.

— Nous avons beaucoup progressé sur votre maintien, continue-t-il, faisant un pas de plus. Votre démarche a acquis cette légèreté éthérée qui faisait le charme de Clara. Mais il reste un détail. Un détail qui, désormais, hurle son inadéquation.

Il lève la main. Je sens ses doigts, longs et frais, effleurer une mèche de mes cheveux châains, cette nuance naturelle que j'avais toujours chérie comme le dernier vestige de mon autonomie. Le contact me fait l'effet d'une brûlure glacée.

— Cette couleur, murmure-t-il, plus pour lui-même que pour moi. Elle absorbe la lumière au lieu de la réfléchir. Elle est trop... terrestre. Clara possédait cette aura de lumière boréale. Un blond qui n'appartient qu'aux créatures de l'éther. Le nuancier est prêt. Hélène vous attend. Ce sera un blond "Cendré de Suède 14". Précisément celui qu'elle portait lors de notre premier gala à l'Opéra.

Je me tourne enfin vers lui. Mes yeux cherchent dans le regard d'acier de mon employeur une trace d'humanité, ou du moins, une faille dans cette obsession esthétique qui confine à la démence. Mais je ne vois qu'une détermination géométrique. Pour Marc de Valmont, je ne suis pas une employée en difficulté, je suis une restauration d'œuvre d'art. Une pièce de mobilier que l'on repeint pour qu'elle s'accorde au reste du salon.

— Est-ce vraiment nécessaire, Monsieur ? Ma perruque pour les sorties ne suffit-elle pas ?

Marc esquissa un sourire qui ne gagna pas ses yeux.

— Le simulacre a ses limites. La vérité réside dans la permanence. La perruque est un mensonge qu'on retire le soir. Je ne veux pas de mensonges dans cette maison. Je veux une harmonie sans couture.

L'utilisation du mot « vérité » dans la bouche d'un homme qui orchestre mon effacement total fait monter en moi une nausée que je réprime avec l'habitude des désespérés. Je sais que refuser n'est pas une option. Mes dettes, les huissiers qui attendent au pied de cet immeuble de verre, la précarité qui m'a brisée : tout cela forme les barreaux invisibles de ma cellule.

L'heure qui suit est un calvaire de chimie et de silence. Dans la pièce aveuglante de blancheur qui sert de salon de beauté à Hélène, je suis soumise à l'alchimie corrosive des décolorants. Hélène officie avec une concentration de prêtresse déchue, ses mains fines, parfois tremblantes sous l'effet des médicaments qu'elle ingère par poignées, manipulant les pinceaux et les feuilles d'aluminium avec une précision obsessionnelle. L'odeur de l'ammoniaque me pique les narines, m'embrume le cerveau, tandis que je vois, dans le miroir immense cerclé de LED, mon identité se dissoudre sous une mousse blanche et crépitante.

Chaque mèche enduite est un lien rompu avec mon passé. Je me vois devenir une autre, une chimère blonde aux traits pâlistants. Le processus est irréversible, non seulement physiquement, mais symboliquement. Je deviens le fantôme d'une femme que je n'ai jamais rencontrée, mais dont je connais désormais les moindres inflexions de voix, les moindres préférences alimentaires, et bientôt, la nuance exacte de la chevelure.

Une fois le rinçage effectué, lorsque Hélène actionne le séchoir, le bruit devient un hurlement dans mes oreilles. Quand le dernier voile d'humidité disparaît, le miroir me renvoie l'image d'une étrangère. Le blond est d'une pâleur surnaturelle, presque argenté, une teinte qui semble vider mon visage de son sang, ne laissant que mes yeux, grands et terrifiés, comme deux taches sombres dans un masque de porcelaine.

— Tu es magnifique, murmure Hélène, ses yeux brillant d'une lueur fiévreuse. On dirait... on dirait qu'elle est revenue.

Je ne réponds rien. Je sens mon propre moi s'enfoncer dans les profondeurs de ma psyché, se cacher dans les recoins les plus obscurs de ma mémoire pour ne pas être totalement annihilé par cette nouvelle apparence.

Le retour dans ma suite — la suite de Clara — marque l'entrée dans une paranoïa qui n'est plus un frisson, mais une fièvre tenace. Je m'assieds sur le lit, dont les draps de soie sont changés chaque jour selon un rituel immuable, et je lève les yeux vers les moulures complexes du plafond. Ce sont des stucs de style néoclassique, de lourdes guirlandes de fruits et de feuilles qui semblent m'observer. J'en suis certaine désormais : au centre de chaque rosace, dans l'ombre portée des reliefs, se niche l'œil froid d'une caméra. Marc ne se contente pas de diriger ma vie pendant la journée ; il surveille mon sommeil, guettant peut-être sur mon visage endormi un signe de rébellion, ou au contraire, l'instant précis où le masque de Clara deviendra définitif.

Je me sens nue, même sous ces vêtements de marque. Chaque mouvement, chaque soupir est une donnée enregistrée. Pour lutter contre cette dissolution, pour maintenir un semblant de contrôle sur une existence qui m'échappe, j'ai commencé à développer des réflexes de survie, des rituels secrets que les caméras, j'espère, ne pourront pas interpréter.

Je me lève et, feignant de chercher un livre dans la bibliothèque murale, je glisse discrètement une main sous le matelas. J'y récupère un petit sachet en plastique contenant quelques biscuits secs dérobés au buffet, une boîte d'allumettes et un petit canif à fruits que j'ai réussi à subtiliser lors d'un déjeuner.

Je me dirige vers le coin de la pièce où se trouve la grille d'aération, dissimulée derrière une console en bois de rose. Avec une dextérité née de la peur, je dévisse la grille — la vis est déjà lâche à force de manipulations nocturnes. J'y dépose mon maigre butin, ainsi qu'une bague en or trouvée au fond d'un tiroir secret de la coiffeuse, un bijou qui n'appartenait probablement pas à la collection officielle de Clara, mais que cette dernière avait sans doute caché, elle aussi.

C'est mon arsenal de siège. J'accumule les vivres et les objets de valeur comme une bête se préparant à un hiver interminable. Chaque objet caché est une petite victoire contre la transparence totale du penthouse. Dans ce conduit sombre et poussiéreux, je dépose des morceaux de ma propre volonté.

Alors que je referme la grille, je crois entendre un déclic mécanique venant du plafond. Je me fige, le cœur battant contre mes côtes comme un oiseau pris au piège. Je reste immobile, une main encore posée sur le parquet froid, fixant la moulure d'où semble provenir le son. Une rotation de l'objectif ? Une mise au point automatique ?

Le silence qui suit le déclic est plus lourd que le bruit lui-même, une chape de plomb acoustique qui pèse sur mes épaules. Dans l'arène de verre du penthouse, chaque son est amplifié, chaque soupir devient une confession. Je sais, d'une certitude viscérale, qu'une lentille de verre, plus petite qu'une pupille humaine, est braquée sur moi, capturant le moindre tressaillement de mes muscles.

Je me relève avec une lenteur calculée, chaque mouvement étant une chorégraphie de la dissimulation. La soie de la robe Dior glisse sur ma peau avec une fluidité écœurante. Cette robe n'est pas un vêtement, c'est une camisole de luxe. Je m'approche de la coiffeuse en acajou, évitant de lever les yeux, et me saisis d'une brosse en poils de sanglier.

Ce blond platine me fixe depuis le miroir. Ce n'est pas une couleur, c'est une effraction. Mes cheveux autrefois châtain ont été décapés par l'ammoniaque, dépouillés de leur pigment pour devenir cette parure de glace. Marc avait insisté : « Le blond de Clara n'était pas une couleur, Élodie, c'était une lumière. » En plongeant la brosse dans cette matière étrangère, je sens le cuir chevelu me brûler encore, vestige de la violence chimique subie.

Soudain, la porte de la suite coulisse dans un murmure pneumatique. Je ne sursaute

pas. J'ai appris que le sursaut est un aveu. Je continue de brosser mes cheveux avec une régularité métronomique, observant dans le reflet l'apparition de Marc de Valmont.

Il se tient sur le seuil, impeccable dans son costume de flanelle grise, la silhouette découpée par l'éclat chirurgical des lumières du couloir. Il ne pénètre pas immédiatement dans la pièce ; il reste là, immobile, tel un collectionneur admirant une acquisition récente. Ses yeux parcoururent la topographie de mon dos, l'arc de mon cou, pour finalement s'ancrer dans mon regard, via le miroir.

— Tournez-vous.

J'obéis. Mes talons aiguilles crissent sur le parquet. Je fais face à mon créateur. Il s'approche, réduisant l'espace entre nous jusqu'à ce que je puisse sentir l'odeur de son parfum — un mélange froid de vétiver et de cuir ancien. Il lève une main. Je ne cille pas. Il saisit une mèche, la faisant rouler entre son pouce et son index avec une minutie maniaque.

— La nuance est parfaite, murmure-t-il. C'est exactement le spectre de la nacre sous un ciel de novembre. Cependant...

Il marque une pause, ses sourcils se fronçant légèrement.

— Votre expression, Élodie. Vous avez encore ce regard... traqué. Clara n'avait jamais peur. Elle habitait ce penthouse avec une certitude tranquille. Vous, vous donnez l'impression de vous attendre à ce que les murs s'écroulent.

— Je m'adapte à cette nouvelle clarté, Monsieur de Valmont. Ma voix n'est qu'un souffle contrôlé.

Il lâche la mèche et pose sa main sur mon épaule. Le poids de sa paume me semble

peser des tonnes.

— Ne vous adaptez pas. Devenez. C'est la seule condition de votre survie ici. L'argent, les dettes rachetées, tout cela n'est que le prix de votre effacement. Si je vois encore une once d'Élodie dans ce miroir demain matin, je considérerai que l'expérience est un échec. Et vous savez ce que nous faisons des échecs.

Son regard dérive vers le conduit d'aération que j'ai refermé quelques minutes plus tôt. Mon sang se glace. A-t-il vu le léger décalage de la grille ? Son regard reste fixé sur la moulure pendant ce qui me paraît être une éternité, puis il revient vers moi avec un sourire qui ne touche pas ses yeux.

— Dînez avec Hélène ce soir. Elle vous montrera comment Clara tenait ses couverts. Il y a une certaine façon de briser la croûte d'un soufflé qui définit toute une éducation. Ne la décevez pas. Elle est fragile, et votre ressemblance est son seul remède.

Il fait volte-face et quitte la pièce, me laissant seule avec mon reflet et le bourdonnement sourd de la climatisation.

Je me laisse retomber sur le tabouret, les jambes flageolantes. La paranoïa, que je croyais être une défense, devient mon oxygène. Je fixe à nouveau la grille d'aération. Était-ce une simple coïncidence ou un avertissement silencieux ? Chaque objet que j'ai caché là-dedans — la barre de céréales, la bague, le petit couteau — me paraît maintenant être une preuve accablante d'une trahison qu'il a déjà anticipée.

Je me lève et me dirige vers les parois de verre qui composent les trois quarts de ma chambre. Paris s'étend à mes pieds, une constellation de lumières indifférentes. Au loin, la Tour Eiffel scintille, phare de fer dans un océan d'obscurité. De mon promontoire du 16ème arrondissement, le monde d'en bas semble irréel, une fourmilière dont j'ai été extraite pour être placée sous une cloche de cristal.

Je pose ma main sur la vitre. Le froid du verre me brûle la paume. C'est là toute l'ironie de ma situation : je vis dans la transparence absolue, exposée aux regards sous tous les angles, et pourtant, je n'ai jamais été aussi invisible. Pour Marc, je ne suis qu'un support, une toile sur laquelle il re peint le fantôme de Clara avec une précision chirurgicale. Mes pensées, mes peurs, mes souvenirs d'avant... tout cela est considéré comme du "bruit visuel", une imperfection qu'il faut lisser, poncer, éliminer.

Je commence à marcher dans la pièce, exagérant la fluidité de mes mouvements, m'exerçant à cette démarche de spectre exigée. Un pas devant l'autre, le buste immobile, la tête légèrement inclinée comme si je portais une couronne invisible. Je m'arrête devant le placard encastré, dont les portes en miroir multiplient mon image à l'infini. Une armée de clones blonds me fixe, prête à m'engloutir.

C'est à ce moment-là que je comprends la véritable nature de mon siège. Ce n'est pas seulement Marc que je dois fuir, c'est cette image qui, lentement, dévore mon identité. En cachant des objets dans les murs, je n'essaie pas seulement de préparer ma fuite physique ; j'essaie de conserver des fragments de réalité dans un monde qui devient purement iconographique. La bague dans le conduit n'est pas qu'un capital de secours, c'est une ancre. Un objet qui ne m'a pas été imposé par les de Valmont.

Je me surprends à observer mes propres expressions faciales, cherchant la moindre faille, le moindre signe de "traque" que Marc a décelé. Je force mes traits à se détendre, à adopter cette mélancolie polie, ce détachement aristocratique qui semble être la signature de Clara. Je pratique mon sourire — un léger étirement des lèvres, sans que les dents ne se dévoilent, un sourire qui dit "je sais tout mais je ne dirai rien".

Le penthouse bourdonne. Parfois, je crois entendre le murmure des serviteurs dans les couloirs dérobés, ces ombres en uniforme qui semblent n'exister que pour effacer les

traces de mon passage, pour que chaque pièce soit toujours comme si personne n'y avait jamais vécu. Ils sont les gardiens de l'immuable.

Je me dirige vers la porte pour rejoindre Hélène. Avant de sortir, je jette un dernier regard vers le plafond. Là, dans l'ombre d'une moulure particulièrement ouvragée, je vois — ou crois voir — le reflet d'un minuscule point rouge. Un battement de cœur électronique.

— Bonne nuit, Marc, murmurai-je avec le sourire de Clara, sachant qu'il m'entend, sachant qu'il enregistre ce moment comme une preuve de ma soumission réussie.

Mais à l'intérieur, dans les replis sombres de ma conscience, là où aucune caméra ne peut pénétrer, je hurle. Je hurle mon nom, mon véritable nom, pour ne pas l'oublier. Élodie. Élodie. Élodie. Un mantra de résistance dans une cage de verre où le silence est le plus féroce des prédateurs. Je lisse une dernière fois ma robe, m'assurant qu'aucun pli ne vient trahir mon humanité, et je franchis le seuil, prête à jouer le rôle de ma vie pour ne pas perdre celle-ci.

Le couloir s'étire devant moi comme une artère de marbre blanc, d'une froideur clinique que même le chauffage par le sol ne parvient pas à humaniser. Chaque pas que je fais, étouffé par l'épaisseur indécente d'un tapis de soie dont le motif semble imiter des nébuleuses en train de s'éteindre, m'éloigne davantage de la fille qui, quelques semaines plus tôt, comptait ses pièces pour s'acheter un paquet de pâtes au bas de sa chambre de bonne. Ici, le silence n'est pas une absence de bruit, mais une présence étouffante. Je sens le poids des murs de verre, cette transparence paradoxale qui, au lieu d'offrir la liberté, agit comme un révélateur photographique : je suis exposée, mise à nu sous le regard invisible de Marc.

Je rejoins le petit salon d'apparat, celui qu'Hélène appelle « le boudoir de nacre », bien que son atmosphère évoque davantage l'intérieur d'un mausolée de luxe que le confort d'une pièce de vie. Marc m'y attend. Il n'est pas assis ; il se tient debout près

d'une console en ébène, feuilletant un catalogue d'enchères avec une lenteur méthodique. La lumière de la lune, filtrée par les baies vitrées monumentales, découpe sa silhouette avec une netteté de scalpel. Lorsqu'il relève la tête, ses yeux ne se fixent pas sur les miens, mais sur l'arc de mes sourcils, sur la courbure de mes épaules, comme un architecte inspecterait une poutre pour y déceler une fissure invisible.

— Vous êtes en retard de trois minutes, Élodie. Clara détestait l'imprécision. Le temps est une ponctuation, pas une suggestion.

Je ne réponds rien. J'ai appris que dans cette maison, les excuses sont des taches sur la nappe immaculée. Je me contente de baisser la tête, une soumission feinte qui commence à s'ancrer dans ma moelle épinière avec une facilité révoltante. Hélène émerge de l'ombre d'un rideau de velours, ses mains tenant un flacon de verre ambré. Ses yeux sont cernés d'une mélancolie violacée, la marque de ceux qui ont trop longtemps regardé le soleil noir de la folie.

— C'est l'heure, murmure-t-elle. La nuance est arrivée d'Italie. « Blond Cendré Solaire ». C'est exactement le reflet qu'elle avait lorsqu'elle marchait sur la terrasse, à l'heure où Paris commence à s'embraser.

Elle m'invite à m'asseoir sur un tabouret de cuir blanc. Le tain du miroir Regency semble conçu pour ne refléter que la perfection. Marc s'approche. Je sens sa présence derrière moi, une chaleur sèche, dénuée d'empathie. Il pose ses mains sur mes épaules. Ses doigts sont fins, mais leur pression est celle d'un étau.

L'odeur âcre de l'ammoniaque envahit soudain la pièce, brisant le parfum de lys et de cire d'abeille. Hélène commence à appliquer le produit. Chaque coup de pinceau sur mon cuir chevelu me fait l'effet d'une brûlure glacée, une agression chimique qui ne vise pas seulement à modifier ma pigmentation, mais à dissoudre la dernière barrière de mon identité. Je regarde mes cheveux bruns disparaître sous une boue jaunâtre et

corrosive. C'est un baptême à l'envers. On ne m'accueille pas dans une vie nouvelle, on m'efface de l'ancienne.

— Ne bougez pas, ordonne Marc, alors que je tressaille.

Il reste là, debout, observant le processus avec une fascination clinique. Dans le reflet, nos trois silhouettes composent un tableau macabre : le créateur, l'assistante brisée et la créature en cours de modelage. Je me demande si Clara a ressenti cette même sensation de dépossession, ce vertige de voir son propre corps devenir une extension du mobilier des de Valmont.

Pour ne pas sombrer, pour ne pas laisser les larmes brouiller ma vision, je me concentre sur le souvenir de la bague dissimulée dans le conduit. Je visualise son métal froid. Elle est mon ancre. À chaque seconde qui passe, alors que les pigments de mes cheveux se dénaturent, je répète mentalement : \*Élodie. Élodie. Tu es Élodie.\* Mais le nom semble perdre de sa substance, comme une inscription gravée dans le sable que la marée montante des de Valmont s'apprête à lisser définitivement.

— Regardez la métamorphose, dit Marc d'un ton soudain presque doux, ce qui est mille fois plus terrifiant.

Le temps s'étire, élastique. Hélène me rince la tête dans une vasque de porcelaine avec une sollicitude de servante funéraire. L'eau est glacée. Lorsqu'elle commence à sécher ma chevelure, je vois apparaître dans le miroir une étrangère. Ce n'est pas le blond vulgaire des bouteilles de supermarché. C'est un blond éthéré, presque blanc par endroits, une nuance de platine volée à un rêve de Hitchcock. Mes traits, privés du cadre sombre de mes cheveux naturels, paraissent plus tranchants, plus fragiles, plus... aristocratiques.

— Voilà, souffle Hélène avec une sorte d'effroi admiratif. C'est elle. C'est exactement elle.

Marc s'approche du miroir. Il ne me regarde pas ; il admire son œuvre. Il passe sa main sur ma nouvelle chevelure, et pour la première fois, je vois un éclair de satisfaction pure dans son regard. Ce n'est pas du désir, c'est la joie d'un collectionneur qui vient de restaurer un chef-d'œuvre abîmé.

— Demain, nous commencerons les leçons de diction, dit-il sans me quitter des yeux. Votre voix est encore trop basse, trop saccadée. Clara avait une voix de violoncelle. Vous apprendrez à lisser vos mots comme nous avons lissé votre apparence.

Il se détourne brusquement. L'audience est terminée. Hélène me tend une serviette avec un regard fuyant, comme si elle ne supportait plus de voir ce qu'elle venait de contribuer à créer. Je me lève, les jambes un peu tremblantes. En quittant le boudoir, je croise mon reflet dans une vitre. L'ombre rouge aperçue plus tôt semble me poursuivre, un œil cyclopéen tapi dans les détails de l'architecture.

L'odeur. C'est d'abord l'odeur qui me parvient, une efflorescence toxique de peroxyde qui a colonisé jusqu'aux replis les plus profonds de mes sinus. Cette fragrance de luxe, mêlée à une note plus sombre de soufre, agit comme un baume d'oubli. Chaque bouffée que je prends, étendue sur ce matelas à la fermeté insultante, semble dissoudre un peu plus les souvenirs de mon ancienne vie : la moquette élimée de ma chambre de bonne, l'arôme âcre du café bon marché, le bruit de la pluie contre une vitre qui n'avait jamais connu le poli du cristal.

Mes doigts s'aventurent, malgré moi, vers les pointes de ma chevelure. La texture est méconnaissable. Ce n'est plus cette matière vivante et indocile que j'avais apprise à dompter pendant vingt-trois ans. C'est une fibre étrangère, une soie artificielle d'un blond si froid qu'il semble absorber la faible lumière qui filtre des lampadaires du quai de Passy. Hélène avait raison : ce n'est plus une couleur, c'est une livrée capillaire.

Je tourne la tête sur l'oreiller de soie. Le froissement du tissu produit un son de parchemin déchiré. Je fixe de nouveau le plafond. Les moulures en staff, d'une blancheur immaculée, dessinent des arabesques complexes, des nœuds gordiens de plâtre qui semblent se resserrer. Et là, au cœur d'une rosace, je la vois de nouveau. Ce n'est qu'une tête d'épingle, un minuscule interstice. Mais je sais que derrière ce vide se tapit l'œil numérique de Marc de Valmont.

Il est là. Il est partout. Le penthouse est un panoptique de verre où chaque angle mort a été méthodiquement supprimé. Je sens le poids de son regard comme une pression physique sur ma peau. Il ne regarde pas Élodie ; il surveille la gestation de Clara. Il attend que la chrysalide se déchire pour laisser apparaître le simulacre parfait. Note-t-il la fréquence de mes battements de paupières ? Analyse-t-il la courbure de mon échine ?

Une nausée soudaine me submerge. Je me redresse brusquement, luttant contre l'envie d'arracher ces mèches blondes à pleines mains. Je marche vers la baie vitrée. Paris s'étale à mes pieds, une mer de bijoux électriques. La tour Eiffel darde son phare sur la ville avec une régularité de métronome. Elle me paraît n'être qu'une autre cage, plus grande, plus monumentale, mais tout aussi vide.

Je pose ma main contre la vitre. Le froid du verre est un choc salutaire. C'est la seule chose réelle dans cet appartement : la barrière infranchissable entre mon corps et le vide. Je me rappelle les paroles d'Hélène : \*« Il ne supporte pas que les choses s'usent. »\* Cette phrase résonne comme un glas. Clara s'était-elle « usée » ? Avait-elle commencé à montrer des signes de fatigue, à ne plus tenir son rôle avec la précision d'un automate ? Et moi, combien de temps me restait-il avant que Marc ne décèle une faille dans la doublure ?

Je retourne vers la grille d'aération, m'agenouillant sur le parquet dont les lattes ne grimacent jamais. Mes doigts tremblants vérifient la grille. L'air qui s'en échappe est différent de l'atmosphère filtrée et parfumée du penthouse. C'est un courant d'air

technique, porteur d'odeurs de graisse, de poussière ancienne et de métal. C'est l'haleine de la bête, les entrailles de l'immeuble.

Je plonge la main dans l'obscurité et mes doigts rencontrent le métal froid de la bague de Clara. À côté, la barre de céréales et le petit carnet où j'écris, en caractères minuscules, les détails que je ne dois pas oublier. Mes dates, mes lieux, les noms de mes parents. Tout ce qui constitue Élodie et que le luxe des de Valmont tente d'éroder. C'est mon kit de survie identitaire, mon ancrage dans une réalité que Marc essaie d'effacer à coups de chèques et de robes de créateurs.

Je referme la grille. Chaque geste que je fais ici est une performance, un acte de résistance camouflé en obéissance. Je dois apprendre à scinder mon esprit en deux : une surface lisse, blonde et docile pour les caméras, et un noyau sombre, acéré et vigilant, caché dans les tréfonds de ma conscience.

Je retourne au lit, mais je ne dors pas. Je reste là, hantée par l'image de Clara. Je l'imaginai dans cette même chambre, quelques mois plus tôt, fixant le même point rouge au plafond. Avait-elle fini par aimer ce blond ? Avait-elle fini par croire qu'elle était née dans le 16<sup>ème</sup> arrondissement, que ses mains n'avaient jamais connu le travail manuel ? L'effacement est une sédition lente. Il commence par un vêtement, se poursuit par une nuance de cheveux, et se termine par le renoncement à son propre nom.

« Je m'appelle Élodie », répétais-je mentalement, comme un mantra, une prière païenne adressée aux dieux de la survie. « Je m'appelle Élodie. Je m'appelle Élodie. »

Mais tandis que le sommeil commence enfin à m'engourdir, une pensée terrifiante me traverse l'esprit. Si Marc surveille tout, s'il connaît la moindre de mes expressions, peut-être sait-il déjà pour la grille d'aération. Peut-être me laisse-t-il simplement ce petit espace de rébellion, comme on laisse un jouet à un animal en cage pour éviter qu'il ne se laisse mourir de mélancolie. Dans ce penthouse de verre, même mes

secrets peuvent n'être qu'une partie de la décoration.

Je ferme les yeux, et dans l'obscurité de mes paupières, je vois une silhouette blonde courir sur le rooftop, poursuivie par une ombre qui n'a pas de visage, mais qui porte la voix de Marc, une voix qui dit : \*« Ne bougez pas, Clara. La symétrie est presque parfaite. »\*

Je sais que demain matin, je ne serai plus tout à fait la même. Le blond ne sera plus une teinture, il sera devenu ma chair. Et Élodie ne sera plus qu'un murmure étouffé sous les boiseries d'un palais sans issue. J'apprendrai à mentir avec chaque pore de ma peau, à faire de mon corps une forteresse de verre, aussi impeccable et impénétrable que le penthouse qui me retient prisonnière. Car le jour où la transformation sera totale, le jour où je ne serai plus qu'un reflet parfait, je deviendrai, comme Clara avant moi, une pièce d'ameublement dont on pourrait se lasser, ou qu'on pourrait briser pour en acheter une nouvelle.

Je lisse une dernière fois la couette de soie, mes doigts s'attardant sur la texture glacée. Le silence revient, souverain, seulement troublé par mon souffle régulier, que je force à rester calme pour la lentille qui m'observe. Je suis prête. Le spectacle peut continuer.

# Chapitre 11

## Chapitre 11 : La Découverte

Le silence qui régnait sur le triplex après le départ des de Valmont n'était pas une absence de bruit, mais une présence en soi, une pression de fosse abyssale s'exerçant contre les tympanes d'Élodie. Marc et Hélène étaient partis pour le palais de l'Élysée. La berline noire, dans un murmure électrique, s'était fondue dans les artères feutrées du 16ème arrondissement, laissant la jeune femme seule face à l'immensité de sa prison de cristal. Elle se tenait debout au centre du salon des galas, minuscule silhouette perdue dans cet aquarium pour géants de la finance, où les reflets de la tour Eiffel, tels des éclats de diamant brut, venaient zébrer le marbre poli. Son cœur battait une mesure irrégulière, un métronome affolé contre ses côtes, chaque pulsation sonnait comme un avertissement qu'elle s'apprêtait à ignorer.

Elle savait que le temps lui était compté. L'invitation présidentielle leur accordait trois heures d'absence. Trois heures de sursis avant que le carcan de la normalité feinte ne se referme sur elle. Ses pas, étouffés par l'épaisseur indécente des tapis d'Orient, la menèrent vers l'aile est, là où se nichait le sanctuaire : le bureau de Marc de Valmont. Une pièce interdite, un lieu de pouvoir aux boiseries sombres, dont l'opacité contrastait violemment avec la transparence impudique du reste de la demeure.

Devant la porte en chêne massif, Élodie marqua un arrêt. Ses mains tremblaient. Elle sortit de la poche de sa robe — une soie vert émeraude ayant appartenu à Clara — le petit nécessaire qu'elle avait constitué. Son passé de débrouillarde, ses années de survie dans les recoins les plus sombres de la précarité parisienne, lui servaient enfin d'armes. Elle ne cherchait plus à comprendre ; elle cherchait à prouver. Elle n'était pas entrée dans cette maison par hasard ou par ambition, mais pour retrouver la trace

de celle dont elle portait aujourd'hui le visage et le nom. Clara n'était pas une inconnue. Clara était sa sœur, le dernier lien de sang d'une lignée brisée, disparue dans les rouages de cette machine mondaine.

Le crochetage fut une affaire de minutes, un dialogue silencieux entre le métal et son intuition. Quand le déclic survint, il résonna comme une déflagration dans le vide sépulcral de l'appartement.

Elle entra. L'air sentait le tabac froid et le cuir de Cordoue, avec cette pointe clinique d'ozone propre aux serveurs informatiques. Elle ne prit pas la peine d'allumer. La pollution lumineuse de Paris, filtrant à travers les immenses baies vitrées, baignait la pièce d'une clarté spectrale. Ses yeux balayèrent les étagères chargées de traités d'immobilier, avant de se fixer sur le panneau de bois dont la symétrie trahissait un mécanisme.

Derrière une reproduction de *\*L'Empire des Lumières\** de Magritte — choix d'une ironie cuisante — se tapissait le coffre-fort. Un pavé numérique, froid. Élodie ferma les yeux, convoquant ses souvenirs. Elle avait observé Marc taper son code une fois, un soir où il la croyait absorbée par la vue. Ses doigts longs s'étaient déplacés avec la grâce d'un pianiste. Elle reproduisit le mouvement. *\*Quatre, huit, zéro, six, deux, un.\** La date de naissance de la véritable Clara, la fille unique morte dix ans plus tôt. La porte d'acier s'entrouvrit avec un soupire de décompression qui lui glaça le sang.

À l'intérieur, point de lingots. Le véritable trésor de Marc de Valmont était une collection d'existences. Cinq chemises cartonnées, d'un gris administratif, étaient alignées avec une précision de thanatopracteur. Elle s'empara de la première.

*\*Dossier n°1 : Sarah.\**

Une photographie tomba sur le bureau. Une jeune femme aux cheveux de jais, le regard féroce. Élodie feuilleta les pages. C'était la chronique d'un effacement. Des rapports médicaux, des factures de coiffeurs, des listes de lectures imposées. Page

après page, Sarah se dissolvait pour laisser place à un simulacre. Sur la dernière photo, Sarah n'existait plus. Elle portait les bijoux des de Valmont, ses cheveux avaient été décolorés en ce blond cendré identique à celui d'Élodie, et son sourire n'était plus qu'une ligne rigide. En bas de la fiche, une mention manuscrite de Marc : « Usure prématurée. Transfert effectué à la Clinique du Lac, Suisse. Mai 2018. »

Le sang d'Élodie se figea. Elle ouvrit les dossiers suivants avec une frénésie qui confinait à l'horreur. \*Dossier n°2 : Léa.\* \*Dossier n°3 : Camille.\* Chacune était une itération de la même obsession. Des proies idéales : brillantes, seules, précaires. Des pages blanches sur lesquelles Marc et Hélène réécrivaient l'histoire de la fille parfaite.

Elle en vint au dossier n°4. \*Clara.\*

Sa main caressa le papier avec une tendresse déchirante. Clara. Sa sœur qu'elle avait cherchée pendant des mois. Elle y trouva la preuve de ce qu'elle soupçonnait déjà : Clara n'avait pas simplement été une employée, elle avait été le chef-d'œuvre de la taxidermie sociale des Valmont. Mais le dossier de Clara comportait des annotations plus nerveuses, des rapports de « déviance comportementale ». Clara avait résisté. Elle avait gardé des fragments de son moi profond. La sentence était pourtant la même : « Clinique du Lac. Septembre 2021. »

Elle comprit alors. La « Clinique du Lac » n'était pas un établissement de soin. C'était un trou noir. Aucune existence juridique, aucun enregistrement. C'était l'euphémisme pour le vide où l'on jetait les versions « usées » du jouet humain.

Elle ouvrit enfin le dernier dossier, celui qui portait son propre nom : \*Dossier n°5 : Élodie.\*

Il était moins épais, mais plus précis sur ses réactions psychologiques. Marc y consignait ses doutes avec une froideur d'entomologiste épinglant un papillon. Elle y lut la date exacte de sa propre « fin de cycle ». Le gala de charité. Après-demain.

Une vague de nausée la submergea. Elle n'était pas une remplaçante ; elle était un consommable. Une pièce de rechange dont la date d'expiration avait été gravée avant même la signature de son contrat. Elle comprenait maintenant que si elle ne brisait pas ce cycle, elle deviendrait la cinquième ombre à hanter les couloirs de ce penthouse, une image floue dans un dossier gris que la prochaine proie découvrirait peut-être.

Soudain, le vrombissement lointain et feutré de l'ascenseur privé déchira le silence.

Le cœur d'Élodie manqua un battement. Ils étaient de retour. Le dîner à l'Élysée s'était achevé plus tôt que prévu. Elle n'avait que quelques secondes pour effacer les traces de son intrusion, pour redevenir l'ombre docile qu'ils croyaient façonner.

Elle referma le coffre avec une lenteur de sacristain, veillant à ce que le déclic du pêne ne soit qu'un murmure. Elle utilisa le mouchoir de soie marqué des initiales de Clara pour effacer méticuleusement ses empreintes sur le clavier numérique, le rebord du bureau, la poignée de la porte. Elle était devenue un fantôme effaçant ses propres pas dans la neige.

Lorsqu'elle se redressa, son regard fut capté par son reflet dans l'une des vitres. Avec l'obscurité extérieure, le verre agissait comme un miroir noir. Elle ne vit pas Élodie. Elle vit une silhouette gracile, drapée dans une robe de chambre en satin bleu nuit, les cheveux d'un châtain trop lisse, le visage d'une pâleur de cire. La métamorphose était presque totale. L'horreur suprême n'était pas de mourir, mais de se reconnaître dans ce masque.

Elle quitta le bureau d'un pas feutré, ses pieds s'enfonçant dans la moquette qui étouffait jusqu'au souvenir de ses mouvements. Le couloir lui parut interminable, une galerie de miroirs dont les reflets semblaient se moquer de sa détresse. Les Valmont n'étaient pas seulement riches ; ils étaient les architectes d'un monde où la réalité n'avait pas droit de cité.

Arrivée devant la porte de sa suite, elle s'appuya contre le chambranle, le souffle court. L'adrénaline reflua, laissant place à une fatigue de plomb. Elle entra et s'allongea sur le lit immense, disposant ses membres dans la pose de langueur mélancolique qu'Hélène lui imposait chaque jour. Elle ferma les yeux, imposant à ses muscles une décontraction de façade.

La porte s'ouvrit sans qu'on ait frappé. Marc apparut dans l'entrebâillement, sa silhouette découpée par la lumière crue du corridor. Il ne s'avança pas, se contentant de l'observer.

— Vous ne dormez pas, Clara ? demanda-t-il d'une voix dont la douceur masquait une autorité carnassière.

Élodie ouvrit les yeux lentement, simulant la confusion d'un réveil interrompu.

— Je vous attendais, Monsieur de Valmont, murmura-t-elle. Le silence est si vaste ici quand vous n'êtes pas là.

Marc esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux, deux billes d'onyx froid qui semblaient lire à travers sa boîte crânienne. Il fit un pas dans la chambre, son regard balayant les objets sur la table de nuit, cherchant l'anomalie.

— Le silence est une vertu, ma chère. Il permet d'entendre ce que les gens cachent. Vous semblez... différente ce soir. Plus présente.

— C'est peut-être parce que je commence enfin à comprendre ce que vous attendez de moi, répondit-elle, son cœur battant si fort qu'elle craignait qu'il ne soulève la soie de sa chemise de nuit.

Il s'approcha, si près qu'elle put sentir l'odeur de son parfum — un mélange de tabac,

de santal et d'une pointe métallique. Il tendit la main et, du bout des doigts, effleura sa joue avec une délicatesse qui la fit frissonner de dégoût.

— Vous apprenez vite. C'est une qualité rare. Votre prédécesseure avait aussi cette vivacité, au début. Mais l'esprit humain est une machine fragile, Élodie. Il s'use s'il ne se plie pas à la structure.

Il avait prononcé son prénom, "Élodie", comme un vestige encombrant qu'il s'apprêtait à gommer. Puis, avec une lenteur calculée, il se détourna.

— Reposez-vous. Le gala de demain exige une perfection sans faille. Nous recevons le monde, et le monde doit voir en vous ce qu'il a de plus pur.

Il sortit, éteignant la lumière. Élodie resta seule dans l'obscurité, fixant le plafond où les reflets de la ville dansaient comme des flammes froides. Elle n'était plus la proie. Elle n'était pas non plus la poupée sacrifiée. Elle était devenue une entité hybride, un parasite infiltré dans le système nerveux de ses bourreaux.

Une pensée, cependant, la glaça plus sûrement que la découverte des dossiers. Hélène. La frêle et mélancolique Hélène qui passait ses journées à l'étudier, à corriger sa posture, à ajuster le pli de ses jupes. Hélène n'était pas la spectatrice impuissante des obsessions de Marc. Elle était la sculptrice. C'était elle qui polissait les angles vifs de sa personnalité. Et dans le bureau, Élodie n'avait pas trouvé de dossier sur Hélène. Dans cette taxonomie de la cruauté, Hélène était l'entomologiste en chef, celle qui épinglait les papillons avec une tendresse terrifiante.

Élodie se leva et se dirigea vers le grand dressing, un sanctuaire de soie. Elle ouvrit les portes, révélant des rangées de vêtements qui n'attendaient qu'un corps pour s'animer. Elle effleura une robe en dentelle noire. Le tissu était froid, presque organique.

Elle comprit alors que pour survivre, elle ne devait pas seulement jouer le rôle de sa sœur. Elle devait le transcender. Elle devait devenir une version si absolue de Clara que les Valmont eux-mêmes finiraient par douter de leur propre réalité. L'effacement de son identité allait devenir son bouclier. Elle allait se perdre volontairement dans les méandres de ce personnage jusqu'à ce que la proie et le chasseur ne fassent plus qu'un.

Le jour se levait sur le 16ème arrondissement, baignant le penthouse d'une lumière sans concessions. Les parois de verre, de nouveau transparentes, exposaient sa prison au monde, mais personne ne regardait. Les gens en bas ne voyaient qu'un monument de luxe. Ils ne soupçonnaient pas que derrière ces vitres impeccables, une jeune femme venait de déclarer une guerre invisible, une guerre où les âmes étaient le prix de la victoire.

Élodie se regarda une dernière fois dans le miroir. Elle redressa les épaules, effaça la peur de ses yeux et esquissa un sourire. Un sourire parfait, symétrique, vide. Le sourire de Clara. Le compte à rebours avait commencé. Il restait quarante-huit heures avant que le rideau ne se lève sur l'acte final. Elle n'était plus la cinquième. Elle était l'anomalie dans le système, le grain de sable qui allait broyer les rouages de cette perfection monstrueuse. Elle s'allongea enfin, non pas pour dormir, mais pour attendre, immobile et glaciale, que le festin commence.

L'identité est un luxe, s'était-elle dit en arrivant. Elle comprenait maintenant que l'identité était une arme de défense qu'elle avait déposée aux pieds de ses maîtres. Mais elle avait récupéré la clé. La clé du bureau, et la clé de leur chute. La "Clinique du Lac" attendrait. Il y avait dans ce penthouse trop de verre pour que la lumière ne finisse pas par tout faire éclater.

Elle toucha la dentelle de sa nuisette. Dans moins de vingt-quatre heures, elle porterait la robe de soie pourpre prévue pour le grand final. Elle porterait les émeraudes de la morte. Et elle porterait, cachée sous le vernis de la soumission, une

vérité capable de pulvériser ce sanctuaire. Le sommeil ne vint pas, mais une clarté froide s'installa dans son esprit. Elle n'était plus la cinquième. Elle serait la dernière. Car dans ce monde où tout était exposé, le seul endroit où l'on pouvait encore se cacher était au cœur même du mensonge. Elle ferma les yeux, son plan se dessinant avec la précision d'une épitaphe. Demain, le monde verrait la pureté. Demain, elle verrait l'enfer.

# Chapitre 12

## Chapitre 12 : La Confrontation avec Hélène

Le silence du penthouse n'était jamais tout à fait vide ; il possédait une texture, une épaisseur de ouate et de silice qui semblait absorber jusqu'aux battements de mon cœur. Dans le crépuscule qui s'étirait sur le XVI<sup>e</sup> arrondissement, le bureau de Marc de Valmont ressemblait à un sanctuaire de cuir sombre et de chrome, une cellule de haute précision où chaque dossier, chaque stylo-plume, chaque presse-papier en cristal semblait aligné selon une géométrie impitoyable, presque maniaque. La main encore posée sur la poignée de cuivre froid, je sentis un frisson ramper le long de ma colonne vertébrale, une caresse glacée qui ne devait rien à la climatisation millimétrée des lieux.

Je n'avais rien trouvé d'explicite dans mes recherches clandestines. Seulement des ombres, des absences, des noms de jeunes femmes gommés sur des agendas électroniques, des rendez-vous sans objet, des traces de vies antérieures soigneusement passées au scalpel. Je me sentais comme une intruse dans ma propre existence, ou plutôt dans celle que l'on avait cousue pour moi, centimètre par centimètre, à travers les ourlets des robes de Clara. Chaque vêtement que j'enfilais, chaque parfum que je vaporisais sur mes poignets était une strate supplémentaire de ce linceul de soie. Ils pensaient m'avoir façonnée, mais ils ignoraient que sous le vernis de la remplaçante, le sang de la sœur bouillonnait d'une haine lucide.

Un froissement de satin, presque imperceptible, déchira la nappe de silence. Je me figeai, le souffle coupé, les doigts crispés sur le métal poli du bureau.

— Elle aimait cet endroit à l'heure où la ville s'allume. Elle disait que Paris ressemblait à un tapis de diamants jetés sur du velours noir.

La voix d'Hélène de Valmont était traînante, nimbée d'une langueur vaporeuse qui trahissait l'influence du gin ou des benzodiazépines, peut-être ce mélange toxique des deux qui semblait être son seul ancrage à la réalité. Elle se tenait dans l'embrasement de la porte dérobée, une silhouette gracile et spectrale drapée dans un peignoir de satin crème qui paraissait trop lourd pour ses épaules d'oiseau. Ses cheveux, d'un blond de cendre parfaitement lissé, encadraient un visage dont la beauté, autrefois souveraine, s'effritait sous une couche de mélancolie corrosive. Dans sa main droite, un verre de cristal dont les glaçons tintaient avec une régularité de métronome désaccordé.

Je tentai de balbutier une excuse, un mensonge sur une boucle d'oreille égarée ou un courant d'air persistant, mais les mots s'étranglèrent dans ma gorge. L'autorité naturelle d'Hélène, même altérée par l'ivresse, imposait une soumission immédiate, un rappel brutal de la hiérarchie de cette cage dorée. La maîtresse de maison ne semblait d'ailleurs pas attendre d'explication. Elle s'avança dans la pièce, ses pas feutrés par la moquette épaisse qui étouffait jusqu'au son de ma propre respiration, et se laissa couler dans l'un des fauteuils club en cuir de Cordoue, face à la vue panoramique qui embrasait la Tour Eiffel.

— Ne vous donnez pas la peine de mentir, Élodie. Le mensonge est un exercice épuisant, et vous consacrez déjà toute votre énergie à devenir elle, reprit Hélène en portant son verre à ses lèvres.

Ses yeux, d'un bleu délavé, fixaient le vide avec une intensité terrifiante. C'était le regard de ceux qui ont trop vu et qui ont fini par choisir l'aveuglement volontaire.

— Vous cherchez la vérité sur Clara ? La vérité est une notion très relative dans cette demeure. Ici, nous ne cultivons que les apparences, car les apparences, elles au moins, ne nous trahissent jamais. Elles sont les seules frontières sûres entre nous et le chaos.

Elle eut un rire sec, un son qui ressemblait au bris d'une ampoule dans une pièce vide.

Je l'observais, pétrifiée. Cette femme que j'avais prise pour une complice de marbre, une statue de la mode et de la philanthropie, révélait une faille béante. Je vis alors ses doigts trembler, une vibration fine, incontrôlable, qui faisait danser les reflets de l'alcool sur les parois de verre du bureau.

— Marc est un collectionneur, murmura-t-elle, sa voix descendant d'une octave pour devenir une confidence rauque. Un homme qui ne supporte pas la moindre griffure sur le vernis. Regardez autour de vous. Tout ici est immuable. Le mobilier, les tableaux, les fleurs que l'on remplace avant même qu'un pétale ne commence à courber l'échine.

Elle se tourna vers moi, et pour la première fois, son regard perça mon masque avec une lucidité brutale.

— Il ne supporte pas que les choses s'usent, Élodie. Les objets, c'est facile. On les remplace par un modèle identique, ou plus récent. Mais les êtres humains... les êtres humains ont cette fâcheuse tendance à se dégrader. Ils fatiguent. Ils posent des questions. Ils cessent de sourire avec la même ferveur. Ils deviennent, aux yeux de Marc, des pièces d'ameublement défectueuses. Des erreurs de design qu'il faut corriger.

Je sentis un vide abyssal s'ouvrir sous mes pieds. Je repensai aux robes de ma sœur, si parfaitement ajustées à ma propre silhouette, à cette façon qu'avait Marc de me dévisager lors des dîners, non pas avec désir, mais avec l'œil d'un expert vérifiant la conformité d'une livraison haut de gamme. Chaque baiser qu'il déposait sur ma joue était un contrôle qualité.

— Quand une Clara commence à poser trop de questions, quand elle cesse d'être le reflet exact de ses désirs de symétrie, il en cherche une nouvelle, poursuit Hélène en finissant son verre d'un trait. Vous n'êtes pas la première. Vous ne serez pas la dernière. Vous êtes une mise à jour, Élodie. Une version plus fraîche, plus malléable,

moins... entamée par la réalité.

— Où est-elle ? parvenais-je enfin à articuler, ma propre voix me paraissant étrangère, lointaine, comme si elle provenait du fond d'un puits. Où est la Clara que je remplace ? Elle n'est pas partie en voyage, n'est-ce pas ? Hélène, dites-moi la vérité.

L'usage de son prénom fut comme un coup de fouet. Elle reposa son verre sur le bureau de Marc, à l'endroit exact où il aurait dû se trouver, un geste de réflexe, une habitude de survie dans cet univers où chaque millimètre compte. Elle se leva et s'approcha de moi, son parfum de gardénia et d'éthanol montant comme un nuage étouffant. Elle posa ses mains froides sur mes joues, un geste qui aurait pu être maternel s'il n'avait pas été empreint d'une telle résignation funèbre.

— Elle est là où les choses inutiles finissent, chuchota-t-elle. Dans l'oubli. Et Marc est un maître dans l'art de faire oublier. Vous croyez être libre ? Vous croyez que cet appartement est une chance, une sortie de secours pour votre petite vie de dettes et de médiocrité ? Mais regardez-moi, Élodie. Regardez-moi bien.

Hélène écarta brusquement les pans de son peignoir, révélant la finesse de ses poignets, où des marques violacées, presque effacées mais encore lisibles comme des stigmates, témoignaient d'une violence ancienne ou d'une contention régulière. Son visage se décomposa, les masques de la haute société tombant un à un pour ne laisser qu'une femme brisée, une prisonnière dont les chaînes étaient forgées de secrets et de chantages que je ne pouvais encore qu'imaginer.

— Je suis sa plus belle pièce de collection, et pourtant, je suis la plus captive de toutes. Il possède mon passé, il possède mes fautes, il possède chaque souffle qui sort de ma poitrine. S'il décide que je suis usée, je disparaîtrai comme les autres. Et c'est pour cela que je vous aide. C'est pour cela que je vous façonne à l'image de Clara. Pour vous protéger de sa fureur froide.

Les larmes, des larmes lourdes de lassitude, commencèrent à couler sur les joues poudrées d'Hélène. Elle s'effondra contre le bureau, ses épaules secouées par des sanglots muets, une image de déchéance absolue au milieu de ce luxe insolent.

— Soyez docile, Élodie, supplia-t-elle entre deux inspirations saccadées. Ne cherchez pas à comprendre. Ne fouillez plus dans ses tiroirs. Portez ses robes, apprenez ses rires, mangez ce qu'il vous dit de manger. C'est le seul moyen. Le seul moyen de survivre plus longtemps que celle qui vous a précédée. Si vous devenez une Clara parfaite, une Clara qui ne pose pas de questions, il vous gardera. Peut-être. Pour un temps.

Elle se redressa soudain, ses yeux balayant la pièce comme si elle craignait que les murs de verre n'aient des oreilles, que les caméras dissimulées dans les moulures ne capturent cet instant de faiblesse. Elle essuya ses larmes d'un revers de main nerveux, reprenant instantanément son masque de froideur hautaine.

— Partez maintenant. Retournez dans votre suite. Et surtout, n'oubliez pas : demain, Marc attend que vous portiez le tailleur de soie verte pour le déjeuner avec les donateurs. C'était la couleur préférée de Clara pour les occasions officielles. Elle disait que cela faisait ressortir l'éclat de ses yeux. Assurez-vous que vos yeux brillent, Élodie. Quoi qu'il en coûte.

Je reculai, le cœur battant à tout rompre contre mes côtes, comme un animal pris au piège d'une machinerie trop complexe pour lui. Je quittai le bureau sans un mot, laissant Hélène seule dans l'obscurité grandissante, silhouette fragile perdue dans l'immensité de son propre naufrage.

En marchant dans le couloir de verre, je ne vis plus le luxe, je ne vis plus la vue spectaculaire sur Paris ; je ne vis que les reflets, des milliers de reflets de moi-même se multipliant à l'infini, des spectres d'une identité qu'on était en train de me voler, couche après couche, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'écorce vide d'une femme qui

n'existait plus. Chaque pas m'éloignait de la silhouette brisée d'Hélène, mais me rapprochait inexorablement de ma propre prison. Le couloir s'étirait devant moi, une perspective fuyante et vertigineuse où la transparence des murs créait une illusion d'infini, une mise en abyme où le ciel nocturne de Paris et les reflets du mobilier s'interpénétraient jusqu'à la nausée.

Dehors, la Ville Lumière s'étalait avec une arrogance obscène. La Tour Eiffel pointait vers le zénith comme une aiguille prête à percer la voûte céleste, tandis que les phares des voitures, loin en bas, traçaient des sillons de soufre sur les artères de la capitale. Je me sentais minuscule, un insecte pris dans l'ambre d'un luxe qui ne m'appartenait pas, une intruse dont la peau commençait à brûler sous le contact des étoffes qu'on m'obligeait à porter. La soie de ma robe, autrefois perçue comme une caresse divine, me semblait désormais être une membrane étrangère, une seconde peau prélevée sur un cadavre.

J'atteignis enfin la porte de la « Suite de Clara ». Le bois laqué, d'un blanc chirurgical, brillait sous les spots encastrés avec une hostilité polie. En posant la main sur la poignée en cristal, je sentis un frisson électriser ma colonne vertébrale. J'entrai. L'air y était différent, saturé d'un parfum de tubéreuse et de poussière d'argent, une odeur de sillage qui survivait à celle qui l'avait porté. C'était une chambre-musée, un sanctuaire dédié à l'absente dont j'étais le réceptacle vivant.

Je ne s'allumai pas la lumière tout de suite. Je restai là, dans l'obscurité bleutée par les lueurs de la ville, écoutant le bourdonnement sourd de la domotique, ce ronronnement de prédateur au repos qui gérait la température, l'humidité et l'oxygène de ma cage. Mes pensées tourbillonnaient, heurtant les parois de mon crâne avec la violence d'oiseaux captifs. Les mots d'Hélène — « Il ne supporte pas que les choses s'usent » — tournaient en boucle, une litanie macabre qui redéfinissait chaque objet autour de moi. Les vases Gallé, les tapis de soie, les tableaux de maîtres : tout ici était éternel, figé dans une perfection minérale. Et moi, je n'étais que le dernier ajout à cette collection de taxidermie sociale.

Je m'approchai du miroir psyché, une pièce monumentale dont le cadre doré semblait vouloir m'engloutir. Dans la pénombre, mon reflet m'apparut étranger. Les contours de mon visage se floutaient, se superposant à l'image de Clara. Mes propres yeux ne semblaient plus être que deux fentes d'ombre, des puits de terreur pure. Je tendis la main, effleurant la surface froide du verre. Le contact fut un choc thermique. Était-ce là le destin des filles qui passaient par ce penthouse ? Se dissoudre lentement dans le décor jusqu'à ce que leur propre nom ne soit plus qu'un murmure oublié ?

Je commençai à me dévêtir, un geste que j'accomplissais habituellement avec une sorte de révérence fétichiste, mais qui, ce soir, ressemblait à une exuviation douloureuse. Je fis glisser la fermeture éclair de ma robe. Le bruissement du tissu contre ma peau produisit un sifflement de reptile. Chaque vêtement qui tombait au sol était une couche de mensonge en moins, mais le soulagement ne venait pas. Même nue, je me sentais encore habillée de l'attente des de Valmont. Je m'imaginai les caméras scrutant chaque pore de mon épiderme, cherchant la moindre faille, le moindre signe d'« usure » qui pourrait déplaire au maître des lieux.

Soudain, mon regard fut attiré par le tailleur de soie verte, déjà préparé pour le lendemain. Il flottait là, telle une silhouette sans corps, d'un vert émeraude presque venimeux. « La couleur préférée de Clara ». Je m'en approchai, mes pieds nus s'enfonçant dans l'épais tapis de laine. J'effleurai la manche du tailleur. La soie était d'une finesse inhumaine, un tissu qui semblait avoir été tissé par des araignées d'argent. Je compris alors que le piège n'était pas seulement psychologique ; il était sensoriel. Le luxe était une drogue, une anesthésie qui engourdissait la volonté, transformant la soumission en une forme de confort érotique et macabre.

Je me laissai glisser sur le sol, les genoux contre la poitrine, au pied du vêtement suspendu. Le silence du 16ème arrondissement l'enveloppa comme un linceul. Je repensai à ma chambre de bonne, à l'humidité qui s'écaillait sur les murs, aux relances de mon banquier, à la faim qui me nouait l'estomac avant que je ne décide de suivre la

trace de Clara. C'était cela, l'alternative. La déchéance crasseuse ou la perfection mortifère. Marc de Valmont n'avait pas seulement acheté mon temps ; il avait acheté mon besoin de sécurité. Il avait transformé ma précarité en une laisse d'or.

Hélène avait parlé de chantage. Quel secret pouvait bien lier cette femme à ce magnat dont la charité n'était qu'un vernis sur une âme de silice ? Je sentis une colère froide, une petite flamme de survie, s'allumer au creux de mes entrailles. Si je devais être une Clara, je ne serais pas une proie docile. Je serais un parasite, une cellule infectieuse au cœur de cet organisme trop parfait. Je ne me contenterais plus d'apprendre les rires et les mimiques de ma sœur disparue ; je fouillerais dans les interstices de leur vie, je chercherais les fissures dans la structure. Car tout verre, aussi épais soit-il, finit par éclater sous une pression suffisante.

Je finis par me relever, le corps ankylosé. Je m'allongeai sur le lit immense, un océan de draps en coton égyptien dont la blancheur m'aveuglait presque. Je fermai les yeux, mais derrière mes paupières, les motifs de la tapisserie continuaient de danser, dessinant des visages sans bouche. Demain, je porterais le vert. Demain, je ferais briller mes yeux comme elle. Mais ce soir, dans la solitude absolue de ma suite verrouillée, je murmurai mon propre nom, une fois, deux fois, comme une incantation, pour m'assurer que le son existait encore.

— Je m'appelle Élodie, soufflai-je dans l'obscurité.

Mais le penthouse ne me répondit que par le clic métallique d'un verrou automatique qui s'enclenchait quelque part dans le couloir, confirmant que, pour la nuit, la collection était complète et dûment sécurisée. J'étais une pièce de musée, et le gardien veillait. Je m'endormis enfin, mais mon sommeil ne fut qu'une extension de ma captivité, peuplé de visions de robes de soie qui s'enroulaient autour de mon cou comme des mains expertes, m'étranglant doucement au rythme d'une valse mondaine.

L'insomnie n'était pas une simple absence de sommeil ; c'était une matière visqueuse

qui s'insinuait dans les moindres recoins de mon esprit, une brume électrique qui rendait chaque ombre du penthouse mouvante. Allongée dans ce lit qui n'était pas le mien, entourée de draps dont la douceur m'agressait, je sentais mon identité s'effiloche. L'incantation de mon nom n'avait été qu'un rempart de sable face à l'océan de verre.

La colère finit par me redresser. Je ne pouvais pas rester là, passive. Le souvenir de la tache de sang que j'avais cru déceler sous un tapis lors de mon arrivée, cette trace indélébile d'une Clara qui n'était jamais partie, agissait comme un poison stimulant. Je devais savoir. Je devais trouver, dans les entrailles de ce triplex, la preuve irréfutable de leur monstruosité avant que le prochain gala ne transforme mon existence en un simple fait divers étouffé par les billets de banque.

Je me glissai hors du lit. Le penthouse, baigné par la lueur blafarde de la lune, ressemblait à un vaisseau fantôme dérivant au-dessus d'un Paris endormi. Chaque craquement du parquet me paraissait être un cri d'alarme. Je traversai la suite de ma sœur, ce mausolée de soie, et m'approchai de la porte. Le verrou était fermé, mais je savais que ma véritable prison n'était pas faite de serrures, mais de cette obligation de paraître.

Je me rassis devant la coiffeuse. Sur le plateau de marbre gisaient des flacons de cristal, des onguents précieux, tout l'attirail de la métamorphose. Je pris un rouge à lèvres, une teinte écarlate que Marc affectionnait, et je l'appliquai avec une précision maniaque. Je regardai mon reflet. La transformation était presque complète. Mes yeux, autrefois pleins de doutes, étaient devenus deux fentes d'obsidienne.

Hélène pensait me protéger en me demandant de rester docile. Elle ne comprenait pas que sa docilité à elle était sa propre tombe. Elle était complice par sa faiblesse. Elle était la gardienne de ce mausolée, mais elle avait oublié que le verre, s'il est pur, est aussi tranchant qu'un rasoir lorsqu'il se brise.

Je repensai au mot caché que j'avais trouvé dans la doublure d'une robe de Clara quelques jours plus tôt : « Ne mange pas les cerises ». Un avertissement cryptique, enfantin, mais qui prenait une dimension sinistre ici. Tout ici était empoisonné. La nourriture, l'air, les compliments de Marc, les silences d'Hélène. Chaque geste de générosité était un hameçon.

Je me souvins du vrai visage de ma sœur. Ils l'avaient tuée parce qu'elle avait cessé d'être un objet, parce qu'elle avait osé poser des questions. Et maintenant, ils voulaient que je sois son fantôme. Soit. Je serais un fantôme, mais un fantôme vengeur.

Je ne dormirais plus. Je ne pouvais plus m'offrir le luxe de l'inconscience. Je devais planifier, étape par étape, la suite de cette mascarade. Le prochain gala approchait. Ce serait mon moment. Marc voulait une représentation ? Il en aurait une. Mais la pièce ne se terminerai pas comme il l'avait prévu.

Le verrou de la porte me narguait, mais je n'avais plus besoin de sortir physiquement de cette pièce pour commencer ma guerre. Mon esprit parcourait déjà les couloirs, analysant les failles. J'étais l'intruse, le virus dans leur système parfaitement huilé. Ils m'avaient invitée dans leur sanctuaire, m'avaient vêtue de leurs trophées. Ils pensaient m'avoir domestiquée.

Quelle erreur.

Dans l'obscurité de la Suite de Clara, une nouvelle Élodie venait de naître. Une femme forgée dans l'acier de la vengeance, parée des atours de la mort. Je fermai les yeux un instant pour mieux visualiser l'incendie à venir. Demain, mes yeux brilleraient, comme Marc l'exigeait. Mais ce ne serait pas l'éclat de la joie. Ce serait le reflet des flammes qui allaient dévorer leur paradis de cristal.

Le penthouse n'était plus ma prison. C'était mon champ de bataille. Et alors que l'aube

commençait à teinter le ciel de Paris d'un rose saignant, je sus que le compte à rebours avait commencé. Clara n'était plus seule. J'étais là, et j'allais lui rendre sa voix, dût-elle sortir de ma propre gorge pour crier leur déchéance à la face du monde.

Je me redressai, lissai mes cheveux blonds et j'esquissai un sourire devant le miroir. Un sourire froid, parfait, symétrique. Le sourire d'une prédatrice qui a appris à aimer son déguisement de proie. La journée pouvait commencer. Marc de Valmont n'avait aucune idée de ce qu'il venait de laisser entrer dans sa vie. Il pensait avoir acheté une âme ; il avait simplement ouvert la porte à son propre bourreau.

Je m'approchai de la fenêtre une dernière fois. Le soleil se levait sur le Trocadéro, frappant les vitres du penthouse avec une violence d'or massif. Je voyais mon reflet se superposer à la ville, une silhouette éthérée et puissante, dominant les toits de Paris. Dans quelques heures, je devrais descendre, saluer Marc, embrasser Hélène, jouer la comédie du bonheur et de la gratitude. Je porterais la soie verte. Je serais la perfection incarnée.

Mais sous la soie, sous la peau, le virus était déjà à l'œuvre. J'avais compris la leçon d'Hélène : dans cette maison, on ne survit qu'en devenant un objet. Très bien. Je serais l'objet le plus précieux de Marc de Valmont. Celui qu'il ne pourra jamais se résoudre à jeter. Celui qui finira par le consumer de l'intérieur, pièce par pièce, jusqu'à ce que son empire de verre ne soit plus qu'un tas de poussière scintillante sous le ciel de Paris.

Le clic métallique d'un verrou qui se déverrouille résonna dans le couloir. La ronde du matin commençait. La pièce de théâtre reprenait son cours. Je redressai les épaules, ajustai mon déshabillé et me préparai à entrer en scène.

Le spectacle allait être grandiose. Et pour Clara, pour ma sœur, j'irais jusqu'au bout, quoi qu'il m'en coûte, dussé-je me briser en mille éclats pour lacérer le cœur de ceux qui nous avaient tout pris.

# Chapitre 13

## Chapitre 13 : L'Évasion Manquée

Le silence du penthouse n'était pas une simple absence de bruit. C'était une présence physique, une étoffe de velours lourd plaquée sur mon visage pour étouffer mes cris avant même qu'ils ne germent. Dans cette cage de silice trempée, suspendue au-dessus de l'abîme parisien, chaque craquement du parquet de chêne, chaque murmure de la climatisation invisible, m'accusait de trahison. Mes poumons, opprésés par cet air trop pur, peinaient à trouver leur rythme. Je n'étais plus une invitée, plus même une employée ; j'étais une particule étrangère que le système immunitaire de cette demeure s'apprêtait à rejeter. Ou à digérer.

Ma décision de fuir n'avait pas été une illumination, mais une lente érosion. À force de voir les traits de Clara se superposer aux miens dans chaque miroir, à force de sentir le parfum de Marc m'envelopper comme une promesse de strangulation, l'instinct de survie avait fini par pulvériser la cupidité. Je me glissai hors des draps de soie — ces draps qui n'étaient pas les miens, qui appartenaient à une morte — et j'enfilai mes vêtements civils. Mes vieux habits de fille du « monde d'en bas ». Ils me parurent rêches, dérisoires face à l'opulence carcérale des de Valmont. En boutonnant ma veste, je sentis une légère raideur à l'épaule gauche, un petit accroc que j'avais moi-même recousu avec ce point de croix si particulier que notre mère nous avait appris, à Clara et à moi, lors des hivers rudes dans notre petite cuisine de province. Ce fil de coton bon marché était mon dernier ancrage à la réalité.

Je franchis le seuil de ma suite avec la précaution d'une voleuse de bijoux. Le couloir s'étirait à l'infini sous la lumière bleutée de la lune. C'était une galerie de marbre où des bustes antiques semblaient suivre mon mouvement de leurs orbites vides. Le 16ème arrondissement, en contrebas, n'était qu'une mer de toits d'ardoise, un monde

inaccessible dont j'étais séparée par des millimètres de verre blindé. Je ne pouvais pas prendre l'ascenseur principal ; ses portes de bronze s'ouvraient avec un carillon mélodieux qui aurait réveillé Marc.

Je connaissais l'existence de l'ascenseur de service, cet appendice discret destiné aux traiteurs et aux livraisons de luxe. C'était l'intestin grêle de ce monstre architectural. Je m'y engouffrai, une vibration sourde battant dans mes tempes. L'étroitesse de la cabine me rassura paradoxalement : ici, au moins, le luxe ne cherchait pas à me séduire. J'appuyai sur le bouton « G ».

La descente fut une agonie de lenteur. Je sentais chaque étage défiler comme une vertèbre le long de l'épine dorsale de l'immeuble. Arrivée au sous-sol, les portes coulissèrent avec un sifflement pneumatique. Le garage était une cathédrale de béton poli, éclairée par des néons d'une blancheur chirurgicale. L'odeur était celle de l'ozone et de la cire de haute qualité. Un silence de sépulcre régnait.

Je me précipitai vers le clavier numérique de la sortie piétonne, celle qui menait à une ruelle dérobée. Mes doigts, moites, tapèrent le code que Jean m'avait montré : 1974. L'année de naissance de Marc.

\*Bip-bip.\* Une tonalité grave, stridente. Un voyant rouge clignota avec une insistance maléfique.

Je recommençai, mes articulations blanchies par la tension. \*Bip-bip.\*

Le code avait été changé. La réalisation me frappa comme une gifle physique. On ne changeait pas un code de sécurité au milieu de la nuit sans une raison précise. On ne changeait pas le code à moins de vouloir garder quelque chose — ou quelqu'un — à l'intérieur.

— Il est inutile de s'acharner, Élodie. Le système a été réinitialisé à minuit.

La voix était calme, dépourvue de toute agressivité, ce qui la rendait d'autant plus terrifiante. Je me retournai d'un bloc. Jean se tenait là, à la lisière des ombres

projetées par un pilier de béton. Il portait son costume sombre, impeccable, comme s'il n'avait jamais l'intention de dormir. Son visage était une topographie de rides sévères. Ses mains étaient croisées devant lui.

— Jean... s'il vous plaît, balbutiai-je, un goût de métal envahissant ma bouche. Laissez-moi sortir. Vous savez ce qui se passe là-haut. Vous savez pour Clara. Je ne peux pas rester.

Je fis un pas vers lui, les mains tendues. Je cherchais une faille dans son armure de serviteur.

— Jean, ils me transforment en elle. Ils veulent m'effacer. Je disparaîtrai, je ne dirai rien à personne...

— C'est trop tôt, Élodie, m'interrompit-il d'un ton monocorde.

— Trop tôt ? Mais de quoi parlez-vous ? Il n'est jamais trop tôt pour sauver sa vie !

Il ne cilla pas. Sa loyauté n'était pas un contrat de travail, c'était une religion. Il s'avança, sa silhouette découpant la lumière crue des néons.

— Vous ne comprenez pas encore votre valeur, reprit-il en posant une main de fer sur mon épaule. Monsieur a de grands projets pour vous. La précipitation est la marque des faibles. Clara était impatiente, elle aussi. Regardez où cela l'a menée.

Le mention du nom de ma sœur — de celle que tout le monde ici appelait "ma prédécesseure" — me glaça le sang. Jean ne me voyait pas comme une victime, mais comme un investissement. Il me fit pivoter avec une autorité qui ne souffrait aucune contestation vers l'ascenseur de service.

— Remontez, Élodie. Il vous attend en haut. Et croyez-moi, il est préférable que ce

soit moi qui vous raccompagne plutôt que de le laisser descendre vous chercher.

Le trajet de retour fut une descente aux enfers inversée. Chaque étage m'éloignait de la liberté. Jean restait immobile, son reflet dans le métal brossé me renvoyant l'image d'une statue d'obsidienne. Je n'étais plus Élodie ; j'étais la Cinquième, une pièce de rechange qu'on ramenait à son atelier.

Lorsque les portes s'ouvrirent sur le vestibule de ma suite, Jean s'écarta. Il s'inclina légèrement, un geste d'une courtoisie atroce.

— Bonne fin de nuit, Élodie. Tâchez de retrouver votre calme.

Les portes se refermèrent. L'obscurité de ma chambre n'était pas vide. Une odeur de tabac blond et de vin rouge onéreux flottait dans l'air. Mon cœur manqua un battement. Près de la baie vitrée, une silhouette était assise. Marc de Valmont. Il était installé dans le fauteuil club en cuir. Il ne portait pas sa veste, seulement sa chemise blanche dont le col était déboutonné, lui donnant un air de prédateur au repos. Dans sa main droite, il faisait tourner un verre de cristal dont le liquide pourpre accrochait les reflets de la ville.

Il ne se tourna pas vers moi tout de suite. Il resta un moment à contempler le vide. Le silence s'étira, chargé d'une tension électrique. Puis, d'une voix de baryton, basse et parfaitement maîtrisée, il brisa le calme.

— Vous avez toujours eu ce tempérament fugueur, n'est-ce pas ? C'est ce qui faisait votre charme lors de l'entretien. Mais ici, dans cette maison, nous n'aimons pas les mouvements désordonnés. Cela nuit à la symétrie de l'ensemble.

Il se tourna lentement. Ses yeux, d'un gris d'acier, brillaient dans la pénombre. Il ne semblait pas en colère, mais déçu. Comme un sculpteur découvrant une fissure dans un bloc de marbre qu'il croyait parfait.

— Pourquoi restez-vous là, à la lisière de la lumière ? murmura-t-il, sa voix glissant sur moi comme une lame de rasoir chauffée à blanc. La peur est une émotion si... prolétaire, Élodie. Elle réduit l'individu à son instinct le plus rudimentaire, alors que j'ai tout fait pour vous élever au-dessus de cette condition.

— Vous saviez que je partirais, n'est-ce pas ? Ma voix n'était qu'un souffle.

— Jean est une extension de ma propre volonté. Vous avez essayé de forcer une issue qui n'existe pas. Ce que vous cherchiez au garage, ce n'était pas la liberté, c'était le néant. Ici, au contraire, tout a un sens. Tout est choisi.

Il se leva d'un mouvement fluide. Son ombre, projetée par les lumières de la ville sur le mur opposé, semblait grandir jusqu'à occulter le plafond. Il s'approcha de moi, si près que je pouvais sentir la chaleur de son corps et l'odeur de son haleine vineuse. Il saisit une mèche de mes cheveux entre son pouce et son index, l'examinant avec une minutie chirurgicale.

— Cette couleur... ce châtain terne que vous portez encore comme un stigmate de votre ancienne vie. Il s'efface. Demain, le blond de Clara prendra le dessus. Ce n'est pas une simple teinture, c'est une métamorphose. Clara n'était pas seulement une employée, elle était un idéal de transparence. Elle ne résistait pas à la structure. Elle se laissait infuser par elle.

Il resserra sa prise, tirant légèrement ma tête en arrière pour me forcer à soutenir son regard.

— Vous parlez d'elle au passé, parvins-je à articuler. Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Hélène m'a dit... elle m'a dit que les choses s'usaient ici. Qu'est-ce qu'une femme "usée" pour vous, Marc ?

Il lâcha mes cheveux et soupira, un son empreint d'une lassitude infinie. Il désigna du

doigt la ville qui s'étalait à ses pieds.

— Regardez cette ville, Élodie. Paris est une nécropole de luxe. Sous chaque pavé, il y a des histoires que l'on a préféré oublier pour préserver la beauté de la façade. L'usure n'est pas une question de temps, c'est une question de dissonance. Clara a commencé à... sonner faux. Elle est devenue un bruit parasite dans une symphonie parfaite.

Il se retourna brusquement, son visage s'animant d'une ferveur inquiétante.

— Et vous ? Allez-vous devenir un bruit parasite ? J'ai investi énormément en vous. Votre dossier, vos dettes... j'ai tout effacé. Vous n'existez plus légalement dans le monde du bas. Tenter de s'enfuir, c'est tenter de se suicider socialement. Et je ne supporte pas le gaspillage.

Je sentis mes genoux se dérober. Il avait raison. Qui me chercherait ? Ma propre sœur avait disparu ici même, et j'étais la seule à l'avoir cherchée jusqu'à me jeter dans la gueule du loup.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— La perfection. Le gala de charité approche. C'est le moment où la Fondation de Valmont montre au monde sa splendeur. Vous serez à mes côtés. Vous porterez les bijoux de Clara, vous parlerez avec la voix de Clara. Et quand le rideau tombera... alors nous verrons si la doublure a remplacé l'originale ou s'il faut, encore une fois, procéder à un remplacement.

Il retourna vers son fauteuil. Le prédateur était satisfait.

— Maintenant, retournez vous coucher. La peur fatigue les traits. Demain, Hélène vous apportera votre robe. Rouge sang. Une couleur qui vous siéra à merveille sous

les projecteurs.

Je fis demi-tour, mes mouvements mécaniques. En franchissant le seuil de la chambre, je jetai un dernier regard vers la baie vitrée. La Tour Eiffel venait de s'éteindre. Dans le reflet du verre, je ne vis pas mon propre visage, mais une silhouette floue, déjà à moitié effacée. Je m'écroulai sur le lit qui sentait encore la tubéreuse et l'ambre gris — le parfum de Clara. Ce n'était pas ma chambre, c'était son mausolée, et je venais d'y être enfermée vivante.

L'aube finit par poindre, blafarde. Une lueur bleutée envahit la chambre, ne promettant aucun renouveau, mais simplement la continuation du supplice. Le silence fut rompu par un clic discret. La porte s'ouvrit sur Hélène. La femme de Marc flottait dans son peignoir de satin crème, son visage pâle comme une hostie. Ses yeux brillaient d'une lueur fiévreuse. Elle tenait entre ses mains un coffret de velours noir.

— Il est l'heure, murmura-t-elle. Le monde attend son miracle.

Elle s'approcha, ignorant ma détresse. Pour elle, j'étais déjà un mannequin de cire. Elle ouvrit le coffret. À l'intérieur, reposait un collier de rubis dont la disposition rappelait une traînée de sang coagulé. En le voyant, un souvenir me transperça : Clara, lors de notre dernière fête foraine, portant un ruban rouge identique autour du cou pour cacher une petite cicatrice qu'elle s'était faite en tombant dans les ronces. Mes doigts frôlèrent la soie de la robe qu'Hélène venait de sortir.

Le rouge était une agression visuelle. Un carmin profond, presque noir dans les plis. Le tissu, une soie sauvage d'une densité exceptionnelle, paraissait vivant. C'était la robe du sacrifice. Hélène commença à me déshabiller. Ses mains étaient froides, d'une froideur de marbre funéraire. Chaque agrafe qu'elle fermait était un verrou supplémentaire.

— Vous êtes magnifique, soupira Hélène. C'est troublant. Si je fermais les yeux, je

pourrais croire qu'elle est revenue.

— Je ne suis pas elle, dis-je, ma propre voix me paraissant plus grave, déjà lissée par l'atmosphère du penthouse.

Hélène eut un petit rire triste.

— C'est ce qu'elle disait aussi, au début. Mais ici, le verre finit toujours par lisser les aspérités. On devient le reflet que les autres projettent sur nous.

Elle tendit à Élodie un rouge à lèvres d'un ton identique à celui de la robe.

— Mettez-le. Et n'oubliez pas : ce soir, vous ne devez pas seulement paraître. Vous devez disparaître.

Alors qu'Hélène quittait la pièce, je me retrouvai seule face au miroir. La transformation était totale. Sous le fard et la soie, la petite étudiante en quête de vérité avait laissé place à une créature de tragédie grecque. Mais au fond de mon épuisement, une étincelle féroce persistait. Je me rappelai le message caché que j'avais trouvé dans la doublure de la précédente robe Dior : \*« Ne mange pas les cerises. »\* Un avertissement, ou un code.

Je n'étais plus seulement la proie. Je commençais à comprendre les règles. Si les de Valmont voulaient une performance, je leur offrirais une tragédie dont ils n'avaient pas écrit le dénouement. Je ne serais pas la cinquième disparue. Je serais le grain de sable dans l'engrenage de platine.

Le bourdonnement de la ville s'intensifiait. Le gala allait commencer. Le rideau se levait sur le huitième étage du 16ème arrondissement. Élodie ne ressentait plus de peur, mais une froide impatience. Elle allait entrer dans l'arène, vêtue de son armure de sang.

Le verre du penthouse, si fier et si solide, n'était après tout que du sable fondu. Et le

sable, si on le frappait au bon endroit, redevenait toujours poussière. Je lissai la soie rouge sur mes hanches, redressai les rubis à mon cou, et marchai vers la porte. La pièce pouvait commencer.

# Chapitre 14

## Chapitre 14 : Tout est perdu

L'obscurité du couloir de service n'avait rien de la douceur de mes souvenirs ; c'était un noir industriel, strié par les reflets blafards des néons de secours. Mes doigts tremblaient sur le bouton d'appel de l'ascenseur, laissant des traînées d'humidité sur le métal froid. Le silence du huitième étage était total, oppressant, celui d'un mausolée suspendu au-dessus de Paris.

Puis, le déclic. Pas celui de la cabine, mais le claquement d'une serrure électronique activée à distance. La lumière jaillit, violente, une cascade de lumens chirurgicaux qui me brûla les rétines.

— Élodie.

Mon nom tomba comme une sentence. Marc de Valmont se tenait à l'autre bout du couloir, émergeant de la pénombre du salon de gala. Il n'était pas essoufflé. Son costume n'offrait aucun pli. Il m'observait comme un conservateur examine une fissure sur un email précieux.

— Vous ne comprenez pas encore, n'est-ce pas ? murmura-t-il en s'avancant d'un pas mesuré. L'effort que vous venez de produire est une impureté. Une fausse note. Clara ne se serait jamais enfuie. Elle comprenait la valeur de ce sanctuaire.

— Je ne suis pas Clara ! parvins-je à articuler, ma voix n'étant qu'un sifflement étranglé. Je m'appelle Élodie ! Vous m'entendez ? Élodie !

Marc s'arrêta. Il inclina légèrement la tête, un mouvement d'une élégance prédatrice.

— Le nom est un accessoire, dit-il avec une douceur qui me glaça le sang. Ce qui compte, c'est la fonction. L'image. Ce que je vois en ce moment n'est pas une personne, c'est une défaillance. Une instabilité qui altère votre éclat. Vous êtes fatiguée, Élodie. Cette tentative de regagner la fange prouve que vous avez besoin d'un ajustement. Pour que vous puissiez briller une dernière fois.

Il fit un geste imperceptible. De l'ombre derrière lui émergea son garde du corps, une extension mécanique de sa volonté. Je voulus courir vers l'escalier, mais mes jambes étaient de plomb. Avant que je n'aie pu esquisser un mouvement, la poigne m'écrasa. Marc s'approcha, sortant de sa poche une trousse en cuir dont il tira une seringue pré-remplie. L'aiguille capta la lumière, un éclair d'argent.

— Ne luttez pas. Considérez cela comme un sommeil réparateur avant la grande scène. Hélène s'inquiète pour vous. Elle n'aime pas que les choses se brisent sous ses doigts.

La piqûre fut une morsure de glace dans mon cou. Instantanément, le monde se liquéfia. La tour Eiffel au loin devint une traînée dorée se dissolvant dans une mer d'encre. Le dernier son que je perçus fut le froissement de la soie de son veston lorsqu'il se pencha pour murmurer : « Dormez, Clara. »

\*\*\*

Le réveil fut une sédimentation douloureuse de la conscience. Une douleur sourde battait le rythme dans mes tempes. J'ouvris les yeux sur la blancheur immaculée du plafond. J'étais allongée sur le lit de Clara, dans ces draps en satin gris perle qui semblaient vouloir m'engloutir. L'air était saturé d'un parfum de lys, une odeur de chapelle ardente.

Je voulus porter la main à mon front, mais un cliquetis métallique arrêta mon geste.

Un froid soudain saisit mon poignet. Une chaîne dorée, d'une finesse exquise, me reliait au montant sculpté du lit. Ce n'était pas une entrave de prisonnier, c'était un bijou de contrainte, une pièce d'orfèvrerie dont chaque maillon brillait d'un éclat maléfique. Elle mesurait environ deux mètres : assez pour m'asseoir, mais pas pour atteindre la porte.

— C'est une pièce de collection, fit une voix dans l'ombre.

Marc était assis dans un fauteuil, un dossier sur les genoux. Il m'observait avec une curiosité clinique.

— L'or est de dix-huit carats, continua-t-il. Il ne marquera pas votre peau. Nous ne pouvons pas nous permettre des ecchymoses pour le gala.

Je me redressai, le cœur cognant contre mes côtes. La chaîne émit un petit tintement mélodique, une parodie de musique.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous allez me faire ?

Marc ferma son dossier et s'approcha. L'odeur de son parfum — santal et ozone — m'enveloppa comme un linceul.

— Le gala de la semaine prochaine est le point culminant de notre saison. Deux cents invités, la presse, les donateurs... Ils s'attendent tous à voir la compagne dévouée des de Valmont. Vous serez là, superbe dans sa robe. Ce sera votre performance d'adieu.

Il caressa du bout des doigts le métal de la chaîne.

— Après cela, nous annoncerons votre départ pour une clinique privée en Suisse. Une dépression nerveuse, une fragilité soudaine... les gens comprennent les tragédies discrètes. Vous disparaîtrez avec la même élégance que Clara.

— Vous l’avez tuée.

Il esquissa un sourire triste.

— La mort est un terme si vulgaire. Disons qu'elle a cessé d'être adéquate. Ne vous inquiétez pas. Pour l'instant, votre seule mission est d'être parfaite. Hélène va venir terminer votre formation. L'élégance, Élodie, c'est de porter ses chaînes comme si elles étaient des ornements.

Il quitta la pièce, éteignant la lumière principale. Seule resta une petite lampe dont l’abat-jour projetait des ombres déformées. Je restai seule, le poignet captif, écoutant le silence de cristal du penthouse. Dans le reflet de la vitre, je ne vis pas mon visage, mais l’ombre de Clara qui m’attendait déjà.

\*\*\*

L’aube se leva avec une cruauté opalescente. La porte coulissa dans un souffle. Hélène de Valmont entra, glissant sur le parquet comme une ombre de soie grise. Elle ne portait pas le visage d’une bourrelle, mais celui d’une prêtresse mélancolique. Dans ses mains, un plateau d’argent. Des flacons de cristal. Un peigne en écaille.

— Il est temps, murmura-t-elle. Marc souhaite que votre apparence soit irréprochable pour la répétition. La Suisse vous attend, mais le monde doit d'abord voir Clara une dernière fois.

Elle s’assit au bord du lit, ignorant la chaîne comme on ignorerait un détail technique. Elle commença à brosser mes cheveux. Chaque coup de peigne semblait vouloir arracher une bribe de mon passé, lisser mes souvenirs, discipliner ma révolte.

— Pourquoi cette mise en scène ? articulai-je, la gorge sèche. Si vous l’avez

remplacée, pourquoi ne pas m'éliminer ?

Hélène s'interrompt. Ses yeux, deux abîmes de lassitude, se fixèrent sur les miens.

— Marc déteste le désordre. Pour lui, une disparition est une faute de goût. Clara ne peut pas simplement cesser d'exister. Elle doit partir pour un voyage, être vue, laisser l'image d'une vie qui se poursuit ailleurs. Vous êtes le point final de sa phrase, Élodie. Une fois que vous aurez franchi le seuil de cette clinique, sous son nom, et que vous y aurez disparu dans le calme d'une cure sans fin, la symétrie sera rétablie. Marc pourra enfin respirer.

L'horreur de cette logique architecturale me frappa. Je n'étais pas une victime de la passion, mais une victime de la géométrie.

— Vous parlez d'elle comme d'un meuble, crachai-je. Mais Clara était humaine. Elle avait une sœur qui la cherche !

Un tressaillement parcourut son visage de porcelaine. Elle reprit son brossage, plus fébrile.

— La douleur est un luxe que nous n'avons plus les moyens de nous offrir. Regardez autour de vous. Ce verre, cet or... tout cela n'est qu'un rempart contre le chaos. Marc ne tolère pas le chaos. Et moi... je ne suis que l'artisan de ses certitudes. Ne luttiez pas. La résistance ne fera qu'abîmer votre visage.

Elle versa quelques gouttes d'un flacon dans un verre d'eau.

— Buvez. C'est pour l'anxiété. Le gala est dans quarante-huit heures. Vous devez être elle, plus qu'elle-même ne l'a jamais été.

Je fixai le liquide. Je compris que ma seule arme n'était plus la fuite. Les murs de

verre étaient trop hauts. Ma seule issue était l'immersion. Si je devais devenir Clara, je le ferais avec une ferveur telle qu'ils en perdraient le contrôle. Je devais absorber son âme pour devenir un poison indétectable au cœur de leur système.

Je saisit le verre et bus d'un trait.

— Très bien, dis-je d'une voix stable. Apprenez-moi la suite. Apprenez-moi comment elle souriait quand elle mentait.

Hélène parut déconcertée, mais le soulagement l'emporta. Elle rangea ses instruments.

— C'est mieux ainsi. Marc viendra vous voir. Soyez parfaite.

La porte se referma. Je m'observai dans le miroir. Sous la pâleur de la drogue, mes yeux brillaient d'une intelligence prédatrice puisée dans mes années de survie. Je n'étais plus la fille brisée par les dettes ; j'étais une revenante prête à hanter ce palais de verre jusqu'à ce qu'il s'effondre.

\*\*\*

Quelques heures plus tard, Marc revint. Sa progression était royale. Il s'arrêta devant moi, les mains derrière le dos.

— Élodie, commença-t-il. Vous avez laissé vos émotions polluer la symétrie que nous construisons. Cette chaîne... voyez-la comme un ancrage nécessaire. Elle vous empêchera de commettre d'autres erreurs regrettables.

Il se tourna vers la baie vitrée. Sa silhouette se découpait en ombre chinoise contre le scintillement de Paris.

— Le gala sera votre dernière apparition. Vous porterez la robe. Vous sourirez. Vous serez l'image de la grâce. Après quoi, nous organiserons votre transfert pour le lac Léman. Un endroit discret, où les dossiers médicaux sont protégés. Vous y trouverez le repos que Clara n'a jamais accepté. Là-bas, vous n'aurez plus besoin de faire semblant. Vous ne serez plus rien du tout.

Je sentis un frisson de glace. La Suisse. L'effacement définitif. Marc ne comptait pas seulement me remplacer ; il comptait clore le chapitre.

Il s'approcha pour vérifier la tension de la chaîne. Satisfait, il effleura mon front avec une condescendance paternelle qui me donna la nausée. Puis, il éteignit la lumière.

— À demain, Clara.

Le verrou électronique résonna comme un coup de tonnerre. J'étais seule, le corps lourd, enchaînée par l'or. Mais dans le noir, ma résolution ne s'éteignit pas. Marc pensait que ma soumission était le fruit de la drogue. Il ne voyait pas que, là d'où je venais, on savait que même le verre le plus épais finit par éclater sous une pression précise.

Le gala de demain ne serait pas ma dernière apparition. Ce serait ma tribune. Je ne serais pas la proie conduite à l'abattoir helvétique. Je serais le spectre qui hante le festin. Je vêtirais les étoffes de la morte pour révéler la charogne qu'ils cachaient.

Je fermai les yeux. Le tic-tac de l'horloge n'était plus un décompte vers ma fin, mais la cadence d'une marche de guerre. Demain, le sang de Clara cesserait d'être une tache pour devenir l'encre avec laquelle j'écrirais leur chute.

La nuit parisienne s'étendait, indifférente. Mais au sommet de la tour, une ombre s'éveillait, bien plus dangereuse que les monstres qui l'avaient emprisonnée.

# Chapitre 15

## Chapitre 15 : Le Twist n°1

Voici la version finale, polie et souveraine du chapitre 15.

\*\*\*

### CHAPITRE 15

L'obscurité dans la suite de Clara n'était jamais totale. Elle était une pénombre artificielle, rythmée par le balayage métronomique du phare de la Tour Eiffel qui venait lécher les parois de verre du penthouse. Paris, en contrebas, s'étalait comme un tapis de braises froides, un spectacle muet pour une prisonnière de luxe. J'étais allongée, les membres ankylosés, le corps moulé dans la soie d'une chemise de nuit qui ne m'appartenait pas. Le froid de l'acier contre mes poignets n'était plus une agression ; c'était une ponctuation. Marc ne m'avait pas frappée. Il m'avait neutralisée avec la précision d'un taxidermiste rangeant une pièce rare. Les chaînes étaient courtes, m'épinglant au centre de ce lit démesuré, véritable autel de mon propre effacement.

Le silence du triplex était une matière dense, presque solide. C'était le silence des coffres-forts, troublé par le seul murmure de la climatisation, ce souffle mécanique qui recyclait un air saturé de parfums onéreux et de secrets rances. Mes pensées tournaient en boucle, semblables à des insectes captifs, se cognant contre les parois de mon impuissance. J'avais cru infiltrer cette forteresse par la ruse. J'avais oublié que dans l'univers des Valmont, l'identité est une monnaie d'échange, une peau que l'on tanne jusqu'à la rendre malléable.

Pourtant, sous la peur, la haine restait mon seul ancrage. Je fermai les yeux et revis le visage de Clara. Pas la Clara de leurs photos retouchées, mais ma sœur. Ma sœur et ses rires d'enfant, avant que l'ambition et la misère ne la jettent dans la gueule de ces loups de velours. Je n'étais pas ici par hasard. Chaque marque sur ma peau était un jalon sur le chemin de ma vengeance.

C'est alors que je l'entendis. Ce n'était pas le pas lourd et territorial de Marc. C'était un froissement, une hésitation de tissu contre le parquet de chêne massif. La porte de la suite pivota sur ses gonds invisibles. Dans l'embrasure, une silhouette se découpa, nimbée par la lumière crue du couloir. Hélène.

Elle ne portait pas son armure habituelle de haute couture. Elle était drapée dans un peignoir de cachemire d'un blanc spectral, ses cheveux défaits retombant en mèches lasses sur ses épaules frêles. Elle s'avança dans la pièce sans allumer, sa démarche trahissant l'influence des hypnotiques qu'elle consommait avec une régularité de métronome. Elle ressemblait à une sainte de vitrail brisée dont on aurait recollé les morceaux de travers.

Elle s'approcha du lit et s'assit. Le matelas s'enfonça imperceptiblement sous son poids dérisoire. Pendant de longues minutes, elle ne dit rien, fixant mes mains entravées avec une fascination morbide. Ses doigts, longs et diaphanes, effleurèrent le drap de satin.

— Ils sont trop serrés, n'est-ce pas ? murmura-t-elle enfin. Sa voix était un souffle, une modulation ténue qui semblait venir d'une autre époque.

Je ne répondit pas. Ma gorge était sèche. Je me redressai autant que les chaînes le permettaient, mes yeux cherchant les siens.

— Pourquoi, Hélène ? Pourquoi cette mise en scène ?

Elle laissa échapper un rire qui ressemblait à un sanglot étouffé. Elle détourna le regard pour contempler la ville, ce phare inutile pour les naufragés de la terre ferme.

— Vous voyez en Marc l'architecte de ce cauchemar, commença-t-elle. Le marionnettiste froid qui sculpte les femmes pour combler un vide. C'est le rôle qu'il a accepté de tenir. Pour moi. Pour nous.

Elle se tourna vers moi. Pour la première fois, je vis une lucidité terrifiante dans ses prunelles délavées. Ce n'était plus la femme recluse ; c'était une prédatrice dont la blessure n'avait jamais cicatrisé.

— Clara n'est pas partie, Élodie. Elle n'a pas fui. Elle est ici, dans les interstices du verre et de l'acier. Elle est dans la mémoire des murs.

Elle tendit la main. Ses doigts étaient glacés, d'une froideur de marbre funéraire. Elle remonta le long de ma mâchoire. Une caresse d'expertise, comme si elle vérifiait la qualité d'une marchandise.

— Marc n'est pas le monstre, reprit-elle, sa voix se faisant plus basse. Il n'est que le gardien. Le restaurateur de l'ordre que j'ai brisé. Il déteste le chaos. Il déteste que la perfection soit entachée par la vulgarité de l'émotion.

Elle marqua une pause. L'air sembla s'épaissir.

— C'est moi, murmura-t-elle enfin. C'est moi qui ai fait taire Clara. Ce n'était pas calculé. C'était... un accès de pureté. Elle commençait à croire qu'elle était plus qu'une image. Elle a eu ce regard... ce regard de triomphe que les subalternes arborent lorsqu'elles pensent avoir franchi la barrière de classe. Elle pensait m'avoir remplacée.

Le récit se déployait avec une lenteur atroce. Une dispute, un éclat de cristal, la

fragilité d'un cou contre la dureté d'un angle de meuble design. Hélène ne parlait pas de meurtre, elle parlait de "rupture d'équilibre".

— Marc est rentré. Il a vu les dégâts. Il n'a pas appelé la police. Il a regardé le corps comme on regarde un vase précieux brisé par mégarde. Son premier réflexe n'a pas été la peur, mais le dégoût face à l'imperfection. Un crime dans le 16ème ? Une tache sur le nom des Valmont ? Inconcevable. Alors, il a décidé de réparer. Non pas de réparer Clara, mais de réparer l'image.

Elle se rapprocha. Je sentis l'odeur de son haleine, un mélange de menthe et de substances chimiques.

— Il a créé la lignée. Pour masquer une disparition, il suffit de ne jamais laisser la place vacante. Une Clara part, une autre arrive. Il suffit de trouver la matière première, de la polir, de lui apprendre les silences. Tant qu'une silhouette hante ces couloirs, personne ne pose de questions. L'identité est un luxe, Élodie, mais c'est aussi un déguisement. Tu es la cinquième. La cinquième à porter ses robes, à dormir dans ses draps. Marc te maintient en vie pour que mon crime reste invisible. Mais les copies finissent par s'user. Comme les originales.

Elle se leva brusquement. Son visage reprit cette expression de vacuité mélancolique. Elle semblait déjà oublier sa confession.

— Le gala est demain, dit-elle d'un ton mondain. Marc veut que tu sois parfaite. Il a investi beaucoup de temps en toi. Ne le déçois pas. Parce que si la doublure défaille, il s'en débarrassera. Comme on se débarrasse d'une pièce d'ameublement démodée.

Elle se dirigea vers la porte. Avant de sortir, elle s'arrêta.

— Dors un peu, Clara. Demain, tu devras briller.

La porte se referma. Je restai seule avec le cliquetis de mes chaînes. Je n'étais pas une proie face à un chasseur unique. J'étais coincée entre une meurtrière fragile et son protecteur obsessionnel. Et le plus terrifiant n'était pas la mort, mais la réalisation que, peu à peu, sous le poids de leurs exigences, je commençais à oublier Élodie. Mais je me trompais. Ma haine était intacte. Elle était le feu qui empêchait la soie de m'étouffer.

Le silence qui succéda au départ d'Hélène n'était pas une absence de bruit, mais une présence étouffante. Le déclic de la serrure résonna comme le couperet d'une guillotine feutrée. J'étais seule dans ce laboratoire de taxidermie sociale.

Je restai immobile. Le contraste était d'une cruauté absolue : ma peau pressait le coton égyptien au tissage millimétré, tandis que le métal entraît dans ma chair avec une rigidité médiévale. C'était là l'essence des Valmont : la barbarie drapée dans du cachemire.

Mes yeux s'habituaient à la pénombre. La Tour Eiffel dardait son phare périodiquement, révélant la suite dans sa nudité macabre : les meubles aux lignes épurées, les bouquets de lys blancs dont le parfum m'écœurerait, et ce miroir immense qui ne renvoyait plus mon image, mais celle d'un spectre.

\*La cinquième.\*

Ce chiffre tournait en boucle. Cinq jeunes femmes sacrifiées sur l'autel de la respectabilité. Marc ne protégeait pas Hélène par amour. Il la protégeait comme on entretient une pièce de collection défectueuse mais indispensable à l'harmonie d'un salon. Il était le conservateur d'un musée de l'horreur.

Je repensai à Clara. Ma sœur. Je revoyais son visage, son rire que je n'entendrais plus. Hélène l'avait tuée par jalousie. Et Marc avait décidé que Clara ne mourrait jamais vraiment, qu'elle serait une fonction, un rôle à pourvoir. Une nausée me tordit

l'estomac. L'identité n'était qu'un accessoire. On changeait de "Clara" comme on changeait de saison.

Le cliquetis de mes chaînes m'arracha à mes pensées. Je testai la résistance du dispositif. Marc avait la précision d'un ingénieur. Les entraves étaient fixées au cadre de lit en acier massif. Chaque mouvement déclenchait une vibration sourde. Je n'étais plus Élodie. Celle qui restait, cette créature parée de bijoux, n'avait plus de nom.

La révélation d'Hélène avait fissuré le masque de Marc. Il n'était pas un monstre de puissance, mais un monstre de lâcheté. Un architecte de l'illusion dont les fondations reposaient sur des cadavres. Je portai ma main libre à mon cou. Sous mes doigts, le froid de la soie. La robe Dior que je devrais porter demain. Hélène m'avait prévenue : je devais briller.

Mais dans cette obscurité, une étincelle de rage commença à consumer ma terreur. Ils pensaient m'avoir brisée. Ils ignoraient que j'étais la sœur de Clara. Marc croyait m'avoir choisie pour ma ressemblance fortuite. Il ne se doutait pas que j'avais cultivé cette ressemblance comme on affûte une lame.

Le plan de survie se structura dans mon esprit. Si je devais être Clara une dernière fois, je le serais avec une intensité destructrice. La micro-caméra, ce bouton de jais que j'avais réussi à subtiliser lors de ma capture et que j'avais dissimulé avec une ingéniosité née du désespoir, était quelque part, attendant son heure. Il me fallait tenir. Accepter l'humiliation des chaînes, le mépris de Marc, la folie d'Hélène.

Le jour commença à poindre sur les toits de Paris. Bientôt, les domestiques viendraient me détacher. Ils me froteraient la peau, me maquilleraient comme on prépare une relique. Ils ne verraient pas la haine sous mon fard.

"Dors un peu, Clara", avait dit Hélène.

Je ne dormis pas. Je restai éveillée, fixant le plafond, comptant les minutes. Dans le silence de l'aube, j'étais au sommet du monde, dans la cage la plus chère de France, et j'attendais l'acte final. La cinquième victime ne serait pas celle qu'ils croyaient.

L'aube s'insinua tel un poison pâle à travers les parois de verre. Le silence ouaté du seizième arrondissement n'était troublé que par le contact de l'acier. Chaque mouvement rappelait à ma peau la morsure du métal.

Soudain, le mécanisme électronique déverrouilla la porte dérobée. Ce n'était pas Hélène. C'était le bruit sourd et coordonné des exécutants. La porte s'ouvrit sur deux silhouettes vêtues de gris, les visages aussi lisses que des masques de porcelaine. Les caméristes. Elles n'avaient pas de noms, seulement des fonctions. Elles s'approchèrent avec une économie de mouvement qui frisait la chorégraphie.

Sans un mot, elles s'activèrent. L'une d'elles défit mes liens avec une dextérité qui trahissait une habitude ancienne. Elle ne me regarda pas. Pour elle, je n'étais qu'une pièce d'ameublement qu'on déplaçait. On m'aida à me lever. Mes jambes flageolèrent. Les poignes de fer des domestiques me maintinrent droite.

— Le bain est prêt, Mademoiselle, murmura l'une d'elles. Sa voix était monocorde.

On me conduisit vers la salle de bains, un mausolée de marbre de Carrare. La vapeur d'eau créait un brouillard opaque. L'eau était brûlante, parfumée au narcisse. Je fus déshabillée avec une pudeur glaciale. Chaque geste était une démission de mon identité. Elles frottaient ma peau avec des gants de crin, cherchant à gommer Élodie pour laisser apparaître la sous-couche : Clara. Sous l'action de l'eau, les marques à mes poignets devinrent des marbrures violacées. Des stigmates que le maquillage se chargerait d'étouffer.

Je me laissai faire, sombrant dans une léthargie de proie. Mais dans mon esprit, le rouage tournait. Je pensais au bouton. Ce minuscule bouton de jais, serti d'une

lentille, que j'avais réussi à garder près de moi. Lors de la séance d'essayage forcée, j'avais profité d'une seconde d'inattention pour substituer l'un des boutons de la robe Dior par mon propre artefact. Un geste de prestidigitateur appris dans les rues sombres de ma jeunesse.

Après le bain vint l'onction. Des huiles coûteuses furent massées sur mes membres jusqu'à ce que ma peau luise. Chaque centimètre carré était inspecté, corrigé. On me sécha les cheveux avec une douceur de croque-mort. Puis vint la coiffure. Le peigne glissait, tirait, sculptait. Je vis dans le miroir mon visage se transformer. Le blond "Clara", froid et spectral, capturait la lumière.

— Vous êtes magnifique, Mademoiselle.

Le compliment sonnait comme l'hommage rendu à une œuvre d'art qu'on s'apprête à sceller. Je ne me reconnaissais plus. J'étais devenue le simulacre parfait, le palimpseste où Marc allait réécrire sa légende.

On me ramena dans la chambre où la robe attendait. Elle était d'un bleu nuit si profond qu'il paraissait noir. Un tissu de soie lourde qui absorbait la lumière. Je sentis son poids sur mes épaules, une armure de luxe qui me corsetait le buste. Chaque couture était une cicatrice. Lorsque la camériste ferma la fermeture éclair, le bruit du métal fut celui d'un verrou définitif.

Je touchai le bouton de jais au niveau de mon plexus. Il pendait légèrement, exactement comme je l'avais prévu. Mon doigt effleura la lentille. Elle était là. Mon témoin silencieux. Mon arme.

— Monsieur vous attend sur le rooftop, annonça la domestique.

Je traversai le penthouse. L'immense salon était en effervescence. Des traiteurs anonymes disposaient des pyramides de nourriture. Des fleurs — des lys blancs —

étaient livrées par brassées, transformant l'espace en chapelle ardente. Personne ne me regardait. J'étais l'hôte, mais j'étais aussi le fantôme.

Je pris l'escalier de verre. À chaque marche, le panorama parisien se dévoilait. Arrivée au sommet, le vent s'engouffra dans ma robe, la faisant claquer contre mes jambes. Marc était là, debout près de la piscine à débordement. Silhouette découpée avec une netteté de rasoir contre l'azur du ciel.

— Savez-vous ce qu'est la symétrie, Élodie ? demanda-t-il sans se retourner.

— Un équilibre, murmurai-je.

— C'est bien plus, dit-il en pivotant lentement. Il m'observa avec une satisfaction presque sensuelle. Ses yeux parcoururent mon visage, mes cheveux. C'est la victoire de l'homme sur le chaos. Regardez-vous. Vous êtes la symétrie retrouvée. Le pont entre ce qui a été et ce qui doit demeurer.

Il s'approcha. Son parfum, tabac froid et cuir, m'assaillit. Il leva une main pour replacer une mèche de mes cheveux. Son contact fut une brûlure glacée. Il ne voyait pas ma sœur. Il voyait la réussite de son entreprise de restauration.

— Ce soir, continua-t-il, vous serez le joyau des Valmont. On vous admirera. Et personne ne posera de questions. Car le monde préfère un beau mensonge à une vérité laide.

Je soutins son regard, le cœur battant sous le bouton de jais.

— Et si la vérité finit par transparaître ?

Un sourire fin étira ses lèvres.

— La vérité est comme cette piscine, Élodie. Cont tenue par des parois de verre. Tant que le verre tient, la vérité n'est qu'un décor. Ne brisez pas le verre. La chute est immense.

Il s'écarta, m'indiquant l'ascenseur qui déversait les premiers invités. Le bourdonnement de la haute société montait vers nous, mélange de rires forcés et de cliquetis de bijoux. Le bal des prédateurs commençait. J'étais la proie au milieu de l'arène, vêtue de la peau de ma sœur. Mais j'avais un venin qu'ils n'avaient pas prévu.

Hélène, Marc, les mécènes... Ils étaient venus pour le triomphe de la forme. Ils allaient assister à son explosion. Je redressai la tête, sentant le froid de la lentille contre ma peau, et j'avançai vers le bord du rooftop. J'étais prête à jouer mon rôle jusqu'à ce que le verre vole en éclats.

Élodie. Je me répétais mon nom une dernière fois dans le secret de mon esprit. Le spectacle pouvait commencer.

# Chapitre 16

## Chapitre 16 : La Nuit Noire de l'Âme

La nuit n'était plus une absence de lumière ; elle s'était solidifiée en une architecture d'ébène, un bloc de silence minéral qui pressait contre les parois de verre du triplex. Dans cet aquarium suspendu au-dessus des reflets moirés du seizième arrondissement, j'étais la seule chose qui respirait encore avec effort. Enchaînée à ce lit de parade — un navire de satin crème qui avait porté les rêves et les naufrages de celle qui m'avait précédée —, j'écoutais la rumeur de mon sang. C'était un métronome affolé, une pulsation sourde qui résonnait contre le fer froid du bracelet enserrant ma cheville. Cette entrave, d'une précision chirurgicale, était le dernier ancrage de Marc de Valmont sur ma réalité : je n'étais plus un être humain, j'étais une pièce de collection dont on s'assurait la permanence avant l'exposition finale.

Par la baie vitrée, monumentale et impitoyable, Paris s'offrait comme une constellation d'indifférence. La Tour Eiffel jetait son éclat cyclope sur la ville, un phare balayant les récifs d'un océan de toits en zinc. Pour le monde, elle était un symbole de prestige ; pour moi, elle marquait le rythme de mon exécution. Quelques mètres plus haut, sur le rebord du rooftop, les ombres furtives des ouvriers de l'événementiel s'agitaient. Dans la pénombre, ils dressaient des structures légères, des projecteurs de forte puissance, des guirlandes de cristal qui s'entrechoquaient avec un bruit de vieux os sous le vent d'ouest. Le gala de charité — « La Nuit des Étoiles » — approchait. Marc n'organisait pas une fête ; il mettait en scène un effacement.

L'épiphanie me frappa avec la netteté d'un éclat de miroir. Tout devint d'une logique atroce, d'une symétrie glacée. Marc ne m'avait pas choisie pour remplacer celle qui n'était plus. Il m'avait sculptée, polie, habitée, pour que je puisse incarner la chute. Un accident. Une tragédie sous les yeux de l'élite parisienne, immortalisée par

l'objectif des photographes de luxe. La pauvre enfant, instable, mélancolique, se jetant du haut du penthouse de verre dans un accès de désespoir romantique, mettant un terme à une vie de privilèges qu'elle ne parvenait plus à porter. Le rideau tomberait sur un visage parfait, les larmes de Marc seraient sanctifiées par la presse, et le secret d'une certaine disparition serait enterré à jamais sous trois mètres de terre, scellé par le témoignage de deux cents invités prestigieux.

Une clé tourna dans la serrure. Le bruit, bien que feutré par l'épaisse moquette de soie, résonna dans mon crâne comme une détonation.

Hélène entra. Elle n'était qu'une silhouette évidée, une apparition diaphane enveloppée dans un déshabillé de satin perle qui semblait flotter autour d'elle comme une brume toxique. Son visage, ravagé par une anxiété que même les sérums les plus coûteux ne parvenaient plus à masquer, était une page blanche où se lisait la terreur de sa propre complicité. Elle tenait un plateau d'argent — une offrande dérisoire composée d'un bouillon clair et d'un verre d'eau dont les reflets tremblaient au rythme de ses spasmes nerveux.

Je ne bougeai pas. Je restai allongée, les cheveux étalés sur l'oreiller, imitant la pose d'une statue de cire en attente de sa boîte. Je savais qu'elle me regardait, cherchant en moi les traits de l'autre, celle qu'elle n'avait pas pu sauver, cherchant peut-être une absolution que je n'avais aucune intention de lui accorder.

— Vous devez manger, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de papier froissé. Marc veut que vous soyez... impeccable demain.

Je tournai lentement la tête vers elle. Mes yeux devaient être des gouffres. Je ne voulais pas de son bouillon ; je voulais sa vérité.

— Impeccable pour mon dernier acte, Hélène ? Ma voix était basse, dépouillée de tout artifice.

Elle tressaillit violemment, le plateau manquant de lui échapper. Elle posa l'objet sur la table de nuit avec des gestes d'automate, évitant soigneusement de croiser mon regard.

— Marc fait tout pour nous protéger, balbutia-t-elle. Pour la réputation de la maison.

— Marc ne protège que son reflet dans le miroir du monde, repris-je en m'asseyant avec une lenteur calculée, faisant bruissier la chaîne contre le montant du lit. Et vous, Hélène, vous êtes l'artisan de votre propre effacement. Croyez-vous vraiment qu'une fois que j'aurai basculé de cette terrasse, le sang sur vos mains s'évaporerait ? Croyez-vous qu'il cessera de vous regarder comme il me regarde : comme une erreur de casting qu'il faut corriger ?

Elle se détourna, ses mains se tordant nerveusement, ses ongles saphir s'enfonçant dans la chair de ses paumes. Je voyais le vacillement de sa colonne vertébrale, cette fragilité aristocratique qui n'était que le masque d'une lâcheté séculaire. Je devais briser le verrou de sa peur par une peur plus grande encore.

— Regardez cette chambre, Hélène. C'est un mausolée. L'odeur de son parfum est encore dans les fibres des rideaux. Je la sens. Elle est ici, avec nous. Elle ne vous quittera jamais tant que Marc contrôlera le récit. Il va me tuer demain soir. Ce ne sera pas une disparition, ce sera un spectacle. Et vous resterez là, à boire du champagne millésimé, en sachant que le corps qui gît sur le trottoir, huit étages plus bas, porte le même sang que celle que vous avez laissé s'éteindre.

Hélène se mit à trembler de façon incontrôlable. Des larmes silencieuses commençaient à tracer des sillons brillants sur son maquillage de porcelaine.

— Je ne peux pas... Marc voit tout...

— Marc ne voit que ce qu'il possède. Il ne voit pas ce qui lui échappe par les fissures. Donnez-moi la clé, Hélène. Pas pour que je m'enfuisse — les ascenseurs sont bloqués et les gardes veillent. Donnez-moi la clé pour que je puisse choisir mon propre moment. En échange, je vous promets que l'empire de Valmont ne s'effondrera pas sur vous. Si je pars selon mes conditions, vous serez libre de ce crime.

Hélène leva les yeux vers moi. Dans son regard, je vis la lutte pathétique entre la soumission et l'instinct de conservation. Elle savait que je mentais peut-être, mais elle avait désespérément besoin d'une porte de sortie. D'un geste brusque, elle décrocha la petite clé plate qu'elle gardait secrètement sur une chaîne autour de son cou. Elle ne s'approcha pas de moi. Elle la posa sur le bord du plateau d'argent, à côté du verre d'eau.

— Le gala commence à vingt heures, dit-elle, les yeux vides. Il viendra vous chercher lui-même. Soyez prête.

Elle quitta la pièce sans un regard de plus, refermant la porte à double tour derrière elle.

Je fixai la clé. Un petit morceau de métal froid qui scintillait sous la lumière de la lune. Ma main ne tremblait plus. Je l'insérai dans la serrure de mon entrave. Le déclic fut le son le plus pur de ma vie. La chaîne tomba sur la moquette avec un bruit sourd de défaite. J'étais libre de mes mouvements, mais j'étais toujours prisonnière du ciel.

L'aube s'insinua comme un poison pâle à travers les vitrages, une grisaille anémique qui lavait le monde sans jamais le purifier. Je restai là, assise sur le rebord du lit. La petite clé brûlait contre la paume de ma main, laissant une marque rouge et pulsante, seul vestige tangible d'une réalité qui basculait.

Je me levai, les articulations craquant avec une netteté effrayante. Je marchai vers le dressing. C'était un corridor de miroirs où reposait la dépouille vestimentaire de celle

que je devais incarner. En ouvrant les portes coulissantes, une fragrance de gardénia et de poudre de riz vint me frapper — l'odeur d'une identité volée. Mes doigts errèrent sur les étoffes. Le cachemire, la soie, le velours. Je cherchais la robe de gala, celle que Marc avait choisie pour le sacrifice.

Je la trouvai au fond, protégée par une housse sombre. En la libérant, l'éclat des broderies d'argent et des cristaux me fit presque mal aux yeux. C'était une armure de luxe, une parure de reine tragique. La « robe de verre ». Et niché dans la doublure, à l'endroit exact où le cœur bat contre le tissu, je vérifiai mon arme : une micro-lentille, un témoin silencieux dérobé dans le bureau de Marc. L'adrénaline remplaçait la terreur par une froideur de marbre.

Le silence fut soudain rompu par le chuintement de l'ascenseur hydraulique. Un son feutré, organique. Le signal de l'arrivée du prédateur. Je retournai prestement sur le lit, disposant la chaîne sur ma cheville avec une minutie maniaque. Je fis glisser le métal froid sur ma peau irritée, m'assurant que le verrou paraissait toujours fermé. Je rabattis le drap.

La porte coulissa. Les pas de Marc sur le parquet de chêne étaient rythmés, assurés. Il ne marchait pas, il arpentait ses terres. Je fermai les yeux à demi. Il s'arrêta à quelques mètres du lit. Je sentis son regard peser sur moi, une caresse glacée qui évaluait l'état de la marchandise.

— Vous dormez, ma chère ? murmura-t-il, sa voix de baryton vibrant d'une bienveillance tranchante comme un rasoir.

Je simulai un réveil embrumé, un murmure de soumission. Je redressai lentement le buste, feignant la résistance de la chaîne.

— Marc... balbutiai-je.

Il s'approcha, l'odeur de son parfum de santal et de tabac froid m'assaillant — l'odeur de la certitude absolue. Il s'assit au bord du matelas. Sa main, soignée, aux ongles parfaits, se posa sur mon genou.

— Le grand soir est enfin là. Vous êtes magnifique dans cette lumière. Hélène a fait un travail remarquable. Vous avez cette mélancolie dans le regard, ce soupçon de tragédie qui rend la beauté insupportable. C'est exactement ce qu'il nous faut pour le gala.

— Vous m'avez dit que je pourrais partir après, murmurai-je, jouant mon rôle jusqu'à l'écœurement.

Il eut un petit rire sec. Il se leva et se dirigea vers la baie vitrée, contemplant Paris à ses pieds comme un dieu fatigué de ses propres créations.

— Partir, oui. Mais il y a des départs qui sont des apothéoses. Le monde a besoin de légendes. Ce soir, la philanthropie parisienne célébrera notre générosité, mais elle pleurera aussi la perte d'une icône. Votre départ doit être à la mesure du mystère que nous avons créé. Une chute sublime, un évanouissement dans l'éther. Les gens ne se souviennent pas des personnes qui s'en vont simplement ; ils se souviennent de celles qui se volatilisent dans un éclat de gloire.

Ses paroles étaient d'une clarté de cristal. Il ne parlait pas de me libérer ; il parlait de m'effacer. Je serais l'actrice principale d'un sacrifice rituel sur l'autel de sa respectabilité. Une chute accidentelle depuis le rooftop, orchestrée par le grand mécène.

Une rage froide bouillait dans mes veines, mais mon corps resta de pierre. Sous l'oreiller, je sentais le relief de la clé. Et sur le mannequin, la robe de verre attendait, avec son œil électronique prêt à tout dévorer.

— Je vais demander à Hélène de monter pour votre dernière séance, reprit-il en se retournant. Tout doit être parfait. Vous porterez la robe de verre. Celle qui capture la lumière et la diffracte en mille éclats. Vous serez l'étoile de ce rooftop. Jusqu'à ce que l'étoile s'éteigne.

Il lissa les revers de sa veste en soie et se dirigea vers la sortie. Au moment de franchir le seuil, il ajouta sans se retourner :

— N'oubliez pas. La symétrie est la règle d'or. Rien ne doit dépasser. Le chaos est le luxe de ceux qui n'ont rien à perdre.

La porte se referma. Le silence revint, plus dense. Je me levai doucement, la chaîne glissant sur le tapis sans un bruit. Je n'étais plus la proie. J'étais le spectre qui allait hanter ce palais de verre jusqu'à ce que les fondations en éclatent.

Je m'approchai de la robe. De près, elle était terrifiante. Chaque perle de cristal de roche semblait être un œil m'observant. Elle exigeait d'être habitée, de transformer celle qui s'y glisserait en un prisme capable de détourner les regards de la noirceur de cette maison. Marc voulait un final grandiose ? Il l'aurait. Mais le rideau ne tomberait pas sur ma disparition. Il tomberait sur le fracas de son empire volant en éclats.

Je me regardai dans le miroir sans tain. Mon reflet était étranger. Mes cheveux, décolorés jusqu'à ce blond polaire exigé par le maître, encadraient un visage que je ne reconnaissais plus. Mais mes yeux brillaient d'un éclat sauvage. Je n'étais plus une victime. J'étais un hybride né de la douleur, une créature de verre prête à se briser pour mieux trancher les mains qui tentaient de la manipuler.

Je commençai à défaire les agrafes invisibles de la robe, me préparant à revêtir ma propre condamnation pour mieux la transformer en arme. Le contact du métal froid sur ma peau me fit frissonner, mais je ne reculai pas. Chaque mouvement était un serment. Chaque perle contre ma chair était une promesse de justice pour celle qui

m'avait précédée.

La nuit noire de l'âme touchait à sa fin. L'aube qui se levait sur le seizième arrondissement ne verrait pas le triomphe des de Valmont. Elle verrait l'éveil d'une proie qui avait appris que le verre, s'il est fragile, peut aussi devenir l'arme la plus tranchante qui soit. Je fermai les yeux, inhalant l'odeur de luxe et de mort qui imprégnait la pièce, et dans un murmure que seules les parois de verre captèrent, je prononçai le nom secret que je portais en moi comme un poignard :

— Regarde-moi. La fête va bientôt commencer. Et ce soir, Marc, c'est toi qui vas tomber.

# Chapitre 17

## Chapitre 17 : Le Plan de Survie

La liberté n'avait pas le goût d'un air frais et pur inhalé à pleins poumons sur les quais de la Seine ; elle avait le goût métallique du sang séché contre mes gencives et l'odeur entêtante du lys blanc qui saturait l'atmosphère du triplex. Marc m'avait détachée. Non par clémence, mais par mépris de l'imperfection. Une femme enchaînée ne peut pas tenir son rôle de potiche lors d'une vente de charité ; elle ne peut pas incarner l'élégance éthérée des de Valmont si ses mouvements sont entravés par la morsure de l'acier. Je n'étais plus une prisonnière au sens littéral : j'étais devenue une pièce de collection restaurée, remise sur son socle de verre sous une surveillance qui confinait à la taxidermie sociale.

Je savais, avec une clarté glaciale, que franchir le seuil de ce penthouse sans un plan d'une précision chirurgicale équivaldrait à un suicide social et physique. Marc possédait la police, les juges, et peut-être même les ombres qui hantent les ruelles du 16ème arrondissement. S'enfuir, c'était accepter d'être traquée comme un animal blessé. Rester, c'était choisir de devenir le chasseur au cœur même de la ménagerie.

Mes doigts cessèrent de trembler au moment où je pénétraï dans la suite de Clara. Cette pièce était un mausolée de soie, un sanctuaire où chaque objet racontait la dépossession d'une vie. Je fouillai le coffret de velours dissimulé derrière une cloison amovible de la coiffeuse. Les bijoux de ma prédécesseure n'étaient pas de simples ornements ; ils étaient les fragments d'une identité démantelée, les restes d'une femme que l'on avait polie jusqu'à l'effacement. Je m'emparai d'une broche en platine sertie d'un saphir de Ceylan, une pièce d'une pureté si insultante qu'elle semblait aspirer toute la lumière déclinante du crépuscule parisien. Ce n'était plus de l'orfèvrerie, c'était mon droit de passage. Dans le monde des de Valmont, la loyauté

ne s'achète pas, elle se négocie par le recel.

L'agitation pré-gala commençait à infuser dans les veines du penthouse. Les prestataires de service s'activaient dans les couloirs dérobés, cette fourmilière invisible qui permet au luxe de paraître spontané. Je me glissai vers l'office de la cuisine, profitant de la confusion orchestrée par l'arrivée du traiteur. Les effluves de truffe blanche et de homard rôti se mêlaient à la sueur nerveuse des commis. C'est là que je le vis : Bastien.

Je l'avais repéré lors d'une précédente réception. Il n'appartenait pas au personnel permanent, à ces automates dévoués qui semblaient avoir prêté un serment d'omerta. Bastien était un "extra", un rouage interchangeable dont le regard fuyant trahissait une précarité que je ne connaissais que trop bien. Je l'interceptai dans l'ombre du cellier, là où les caméras de Marc, si omniprésentes, laissaient un angle mort stratégique derrière les casiers de crus millésimés. Ma main se referma sur son poignet.

— Ne criez pas, murmurai-je. Ma voix n'était qu'un souffle érodé par l'adrénaline.

Ses yeux s'agrandirent, oscillant entre la terreur et la fascination devant ma silhouette. Je ne ressemblais plus à la dame de compagnie docile ; j'étais une apparition de soie et de fureur contenue. Je glissai le saphir dans sa paume moite. Le froid de la pierre sembla le paralyser.

— Ceci vaut dix ans de votre vie, Bastien. Je ne vous demande pas de tuer. Je vous demande de placer ce boîtier derrière la centrale d'incendie, dans la cuisine principale. Et de disparaître avant que le premier bouchon de champagne ne saute. Si vous me trahissez, Marc de Valmont vous broiera avant même que vous n'ayez pu trouver un receleur.

Le boîtier en question, un amplificateur de signal que j'avais dérobé dans le bureau de

Marc, était désormais notre secret commun. Bastien fixa le bijou, puis mon regard. Il vit en moi la même détresse qui le rongait, cette urgence vitale qui rend capable de toutes les audaces. Il hocha la tête, un mouvement saccadé, et fit disparaître le trésor et l'appareil dans la doublure de sa veste de livrée.

Je retournai dans ma chambre, le cœur battant à une cadence de lame de fond. La seconde partie de mon plan demandait une minutie d'une autre nature. Sur le lit de Clara trônait la robe que je devais porter pour le gala : un fourreau de soie cramoisie, d'un rouge si dense qu'il semblait absorber la lumière résiduelle de la pièce. C'était la robe du crime, celle qu'Hélène avait choisie avec une satisfaction presque sadique. En la portant, je n'étais plus Élodie ; j'étais la cible, le sacrifice rituel offert sur l'autel de leur réputation immaculée.

Je m'assis devant la coiffeuse, entourée de miroirs qui me renvoyaient une infinité d'images fragmentées. Dans ma main droite, je tenais la micro-caméra, un bijou de technologie de surveillance déniché dans le double fond d'un tiroir de Marc. Elle était à peine plus grande qu'une tête d'épingle.

Le bouton ornemental situé au centre du décolleté de la robe était une merveille de passementerie : une rose de soie sombre enserrant un cabochon de jais. Avec une aiguille fine et des doigts que je forçai à la stabilité, j'entrepris de dévider quelques fils au cœur même de la fleur. Chaque geste était une profanation de la haute couture, mais aussi une étape vers ma libération. Je logeai l'objectif miniature au centre du cabochon. Là, au milieu des lustres de cristal, la lumière viendrait frapper sans jamais révéler la lentille dissimulée. J'utilisais les instruments de contrôle de mon bourreau pour forger ses propres chaînes.

Alors que je terminais le dernier point de suture, un frisson me parcourut l'échine. Le penthouse semblait respirer autour de moi, les parois de verre vibrant sous l'effet du vent qui fouettait les hauteurs de l'arrondissement. Je me regardai dans le miroir. La robe rouge m'attendait, suspendue comme une promesse de sang. J'étais devenue une

archive vivante, un réceptacle de preuves.

La porte de la chambre s'ouvrit sans un bruit. Hélène de Valmont apparut sur le seuil, sa silhouette longiligne drapée dans une robe de mousseline gris perle qui la faisait ressembler à un spectre élégant. Ses yeux, embrumés par les anxiolytiques mais gardant une lueur de vigilance cruelle, parcoururent la pièce avant de se fixer sur moi. La rigidité de ses traits, figés par trop de chirurgie, ne laissait filtrer aucune émotion humaine.

— Il est temps de vous préparer, Élodie, dit-elle d'une voix dépourvue de toute chaleur. Les invités commencent à arriver. Marc attend que sa création soit parfaite.

Je repliai soigneusement la robe rouge, dissimulant l'endroit où j'avais opéré ma chirurgie clandestine.

— Je serai prête, Madame. Plus que vous ne pouvez l'imaginer.

Elle esquissa un rictus qui n'atteignit jamais ses yeux morts. Elle ne voyait pas la caméra, elle ne voyait pas le saphir disparu, elle ne voyait que la doublure qu'elle avait elle-même façonnée. Elle ignorait que sous la soie écarlate, le cœur de la proie avait cessé de trembler pour commencer à calculer les angles de tir.

L'ascenseur privé s'ouvrit avec un soupir hydraulique sur le grand salon des galas. L'air, jusqu'ici raréfié par le silence des appartements, devint soudain une matière dense, saturée de parfums capiteux et d'un brouhaha de conversations dont le raffinement n'était que le vernis d'une barbarie polie. Sous mes pieds, le marbre de Carrare reflétait les lustres de Murano comme des nébuleuses en colère. Je me sentis d'abord chanceler, non par faiblesse, mais par l'impact brutal de cette opulence qui cherchait à m'écraser.

Le bras de Marc de Valmont pressa le mien. Ce n'était pas le geste d'un amant, mais

la poigne d'un propriétaire s'assurant que sa pièce maîtresse ne glisserait pas de son socle. Je sentais, à travers l'étoffe de son smoking sur mesure, la chaleur d'un corps qui ne connaissait pas le doute.

— Regardez-les, Élodie, murmura-t-il, sa voix se perdant presque dans les premières notes d'un quatuor à cordes. Ils sont venus pour la charité, disent-ils. Mais ils sont là pour le miroir. Ils veulent que nous leur renvoyions l'image de leur propre grandeur. Ne les décevez pas.

Je ne répondis pas. Mon attention était fixée sur le bouton de ma robe, cet œil de cyclope qui, tel un trou noir, aspirait désormais chaque sourire hypocrite, chaque poignée de main moite, chaque aveu silencieux de cette aristocratie financière. J'étais le cheval de Troie au milieu des Troyens en smoking.

Nous traversâmes la foule. Les visages se tournaient sur notre passage, une mer de regards prédateurs qui se scindait pour laisser passer le roi et son simulacre. Je voyais des femmes au cou de cygne, dont la peau semblait avoir été tannée par des décennies d'expositions solaires sur des yachts et de liftings à répétition. Leurs yeux m'analysaient, cherchant la faille, le détail qui trahirait l'imposteuse. Mais elles ne voyaient que ce qu'elles s'attendaient à voir : une version plus jeune, plus vibrante, plus docile d'Hélène. Elles voyaient une ombre qui avait enfin pris corps.

Hélène, justement, se tenait à l'écart, près d'une baie vitrée qui offrait Paris en holocauste à nos pieds. La ville en bas n'était plus qu'une carte mère illuminée, un labyrinthe de circuits froids dont je m'étais extraite au prix de mon âme. La tour Eiffel, corsetée de lumières dorées, semblait une construction dérisoire face à l'immensité du penthouse. Hélène tenait sa flûte de champagne avec une précaution maniaque. Son regard croisa le mien ; il n'y avait aucune haine, seulement une lassitude infinie, la reconnaissance d'une condamnée envers celle qui venait occuper sa cellule.

C'est alors que j'aperçus Bastien.

Il circulait avec un plateau d'argent. Nos regards ne se croisèrent pas — ce serait une erreur de débutante — mais je notai l'inclinaison imperceptible de son buste lorsqu'il s'éloigna vers les cuisines. Dans la poche de son tablier, je savais que le piège était scellé. Un frisson de triomphe glacé parcourut mon échine. Les rouages de la machine de Valmont étaient enfin grippés.

Je m'écartai de Marc sous prétexte de saluer une connaissance imaginaire, glissant à travers les groupes de conversation comme une lame dans une plaie. Je m'arrêtai devant un miroir ancien, faisant semblant de rajuster le collier de perles qui m'enserrait la gorge comme un garrot de luxe. Je m'assurai que l'angle de ma robe pointait vers Marc, qui discutait maintenant avec un ministre, le visage illuminé par une jubilation mal contenue. J'enregistrais ses gestes brusques, ses micro-expressions de mépris, la manière dont il manipulait l'espace autour de lui.

*\*Regardez bien\**, pensai-je en m'adressant à l'objectif invisible. *\*Regardez l'homme qui croit posséder le monde parce qu'il a appris à en masquer les fissures.\**

Le gala atteignait son apogée. L'atmosphère était électrique, une tension sous-jacente qui contrastait avec la fluidité des mouvements. Dans quelques minutes, le discours de Marc sur la philanthropie et la préservation de la beauté allait commencer. Ce serait le moment. Le moment où la proie, lassée de courir, se retournerait pour dévorer le chasseur dans le reflet des vitres de ce penthouse qui n'était rien d'autre qu'une vitrine de boucherie de luxe.

Je n'étais plus Élodie la précaire, ni Clara la disparue. J'étais une troisième entité, une chimère née de la fusion entre la peur et la nécessité de vengeance. Le penthouse de verre, avec sa vue à 360 degrés, était conçu pour que rien ne puisse être caché. Marc aimait l'ordre, la symétrie, la visibilité totale. Il pensait posséder le regard. Il ne savait pas encore que ce soir, le regard changeait de camp. La transparence totale qu'il

chérissait allait devenir son propre échafaud.

Je lissai une dernière fois le tissu pourpre. La robe de la morte était devenue l'armure de la vivante. Je redressai le menton, fixant l'horizon parisien où l'orage commençait à gronder, promettant de laver la ville de ses péchés de verre. Le vent se leva, faisant vibrer légèrement les parois. On aurait dit que le bâtiment lui-même gémissait sous le poids de ses secrets.

Marc revint vers moi, sa main se refermant aussitôt sur ma taille avec une possession réaffirmée.

— Vous semblez ailleurs, ma chère, observa-t-il, ses yeux scrutant mon visage avec une acuité soudaine.

— Je suis simplement éblouie, Marc. Je réalise enfin l'importance de ce que nous faisons ici.

Il sourit, et pour la première fois, ce sourire ne me fit pas peur. Il me parut grotesque, une grimace de théâtre sur un visage de cire. Il ne voyait pas que je l'observais depuis l'autre côté du miroir.

Le quatuor entama une pièce plus rythmée, un scherzo nerveux qui semblait ponctuer les battements de mon propre sang. Le spectacle pouvait enfin atteindre son dénouement. Dans ce penthouse, l'identité était un luxe, mais la vérité, elle, était une arme blanche. Et j'étais sur le point de la dégainer au milieu de la fête, là où personne ne l'attendait, sous les yeux de ceux qui pensaient avoir tout acheté, y compris mon silence.

Le signal était prêt. Bastien était loin. La caméra tournait. Et Marc de Valmont s'avancait vers le micro, ignorant qu'il marchait vers sa propre exécution. Chaque fibre de ma robe rouge vibrerait désormais comme un témoin à charge. Paris nous regardait, mais ce soir, c'est lui qui allait être vu.

# Chapitre 18

## Chapitre 18 : Le Climax

Le schiste noir du rooftop exhalait la chaleur accumulée durant la journée, une haleine minérale qui montait des dalles pour venir mourir contre mes chevilles. En ce mois de juin, l'air parisien n'était plus une simple composante météorologique ; c'était une présence, une pression tiède qui collait aux tempes et chargeait l'atmosphère d'une électricité latente. Suspendue entre le gouffre de la capitale et l'opulence carcérale de la réception, je ne m'appartenais plus. Élodie — cette silhouette aux rêves en friche et à la chambre de bonne sous les toits — s'était dissoute. À sa place se tenait une entité hybride, une chimère forgée dans le creuset de l'obsession des de Valmont.

Ma robe rouge, d'un satin si dense qu'il semblait absorber les photons pour les recracher en un éclat de plaie ouverte, épousait mes hanches avec une précision qui frisait l'indécence. C'était la robe de Clara. Sa seconde peau. Son linceul de soie. Chaque froissement du tissu contre mes cuisses était un murmure, un rappel que je n'occupais pas seulement ses fonctions, mais son sillage, son identité, et bientôt peut-être, son silence définitif. Je sentais le poids du vêtement, cette armure de haute couture qui m'obligeait à une cambrure qui n'était pas la mienne, une raideur de reine condamnée.

Huit étages plus bas, Paris n'était qu'un tapis de gemmes mouvantes, une fourmilière dont nous étions les observateurs arrogants. Le gala de charité atteignait ce point de non-retour où l'alcool commence à délier les langues tout en figeant les sourires. Deux cents silhouettes, sculptées par les mains de tailleurs de génie et le mépris des castes, ondulaient sous des lampions de cristal dont l'éclat rivalisait avec la froideur des regards. Le Tout-Paris s'agglutinait ici, un essaim de prédateurs polis, de mécènes

dont la conscience, blanchie à grands coups de chèques de fondations, s'étalait avec une légèreté qui insultait la gravité de l'air. Les rires, aussi tranchants que les flûtes de Baccarat, se mêlaient aux conversations vaines. Au loin, la Tour Eiffel dressait sa structure de fer, sentinelle géométrique et muette de la mise en scène qui se jouait ici.

Marc de Valmont ne m'avait pas lâchée d'une semelle. Sa main, posée sur le creux de mes reins, exerçait une pression constante, possessive. C'était le geste d'un collectionneur s'assurant de l'intégrité d'une pièce maîtresse avant une vente aux enchères. Son smoking, d'une coupe si rigoureuse qu'il paraissait tracé à l'encre de Chine sur sa carrure de quinquagénaire impérieux, dissimulait un mécanisme de précision que je savais désormais dénué de la moindre fibre empathique. Il me présentait, m'exhibait, déclinant mon identité d'emprunt — cette « dame de compagnie si dévouée » — avec une onctuosité qui me soulevait le cœur. Chaque sourire qu'il m'adressait était un scalpel, une incision chirurgicale dans ma façade. Il n'aimait pas les êtres, il aimait la symétrie qu'ils apportaient à son existence.

À sa gauche, Hélène de Valmont ne marchait pas, elle flottait. Sa robe d'un blanc spectral créait un contraste violent, presque insoutenable, avec mon rouge sanglant. Elle ressemblait à une sainte dévoyée ou à une convalescente dont le mal serait incurable. Ses yeux, deux orbes de jade délavés par les anxiolytiques et les années de secrets, ne quittaient pas mon visage. Dans ses prunelles, je ne lisais aucune reconnaissance pour Élodie. Elle voyait le spectre. Elle voyait l'œuvre qu'elle avait elle-même engendrée dans la douleur. Sa main, gantée de dentelle, tremblait imperceptiblement lorsqu'elle portait la coupe à ses lèvres, un mouvement saccadé qui trahissait la faille béante dans l'édifice de sa perfection apparente.

— Vous êtes exquise ce soir, Clara... pardon, Élodie, murmura-t-elle, sa voix s'effritant comme une vieille étoffe. Cette couleur vous va si bien. Elle fait ressortir... l'éclat de votre teint.

Je sentis une décharge électrique le long de ma colonne vertébrale. L'instant pivot. Ce

moment précis où la proie décide que l'arène sera désormais son terrain de chasse. Je posai ma main sur le bras de Marc, un geste d'une audace calculée, et j'inclinai la tête avec une soumission de façade qui flatta son ego de despote.

— Marc, Hélène... ce tumulte finit par m'étourdir, dis-je d'une voix travaillée pour être le miroir exact de celle de la disparue, un mélange de velours et de mélancolie. Ne pourrions-nous pas nous isoler un instant près de la piscine ? J'aimerais porter un toast privé à votre générosité, loin de ces regards qui nous dévorent.

Marc haussa un sourcil sombre. Il aimait les apartés, ces moments de pouvoir pur où le monde s'effaçait derrière son bon vouloir. L'idée d'un instant de domination exclusive sembla le séduire. Il fit un signe imperceptible au personnel de maison, un ordre silencieux qui écarta la foule devant nous. Nous nous dirigeâmes vers l'extrémité du rooftop, là où la piscine à débordement semblait se déverser directement dans le vide parisien. L'eau, d'un bleu cyan surnaturel, oscillait doucement sous les projecteurs, reflétant les néons de la ville en un kaléidoscope liquide.

À mesure que nous nous éloignions de l'orchestre de chambre, le silence se fit plus dense, une matière solide qui pesait sur nos épaules. Ici, l'air était plus vif, chargé de l'odeur du chlore et du parfum lourd des gardénias bordant la terrasse. Ils nous croyaient seuls. Ils ignoraient que chaque bouton de nacre de ma robe dissimulait une micro-optique haute fidélité, que chaque mot était capté par les microphones que j'avais dissimulés dans les jardinières l'après-midi même. Ils ignoraient surtout que le signal était relayé, en temps réel, sur les écrans géants du salon inférieur, pour l'instant masqués par des rideaux de velours qui n'attendaient qu'une impulsion pour s'ouvrir sur l'abîme.

Je me tournai vers eux, mon verre levé. La lumière de la ville, en arrière-plan, dessinait une aura de saphir autour de ma silhouette pourpre.

— À la perfection, commençai-je, ma voix vibrant d’une ironie froide. À cette symétrie que vous chérissez tant, Marc. Et à la mémoire, Hélène. À tout ce qui reste quand on a cru tout effacer.

Le visage d’Hélène se contracta. Ses doigts se serrèrent sur le cristal avec une force telle que je crus voir le verre voler en éclats. Elle fuyait mon regard, cherchant une issue dans l’obscurité du ciel.

— Pourquoi parlez-vous de mémoire ? demanda Marc, sa voix s’abaissant d’une octave, signe de sa menace latente. Vous êtes ici pour l’avenir, Élodie. Le passé est un bagage inutile que nous avons déjà jeté par-dessus bord pour vous faciliter la marche.

Je fis un pas vers Hélène, ignorant la morgue de son mari. Je m’approchai si près d’elle que je pus sentir le parfum de tubéreuse et la sueur froide qui émanait de sa peau. Je plongeai ma main dans la petite pochette dissimulée dans les plis de ma jupe et j’en sortis un objet qui scintilla sous la lune comme une griffe.

— J’ai trouvé quelque chose de fascinant dans le système d’évacuation de ma suite ce matin, soufflai-je, chaque syllabe pesée pour son impact. Une boucle d’oreille en diamant. Une monture Tiffany. Elle est magnifique, n’est-ce pas ? Mais un détail gâche son équilibre.

Je tendis ma main. Au creux de ma paume, le bijou resplendissait, mais dans les griffes d’argent qui maintenaient la pierre, une petite croûte brune, presque noire, persistait. Une tache de sang fossilisé que ni le temps ni les détergents n’avaient réussi à dissoudre totalement.

— C’est du sang, Hélène, continuai-je avec une douceur de bourreau. Un sang qui ne vient pas d’une coupure maladroite. C’est le sang d’une femme qu’on a voulu réduire au silence. Clara l’avait perdue dans sa lutte, n’est-ce pas ? Juste avant que vous ne décidiez que sa beauté commençait à vous encombrer.

Le masque d'Hélène vola en éclats. La porcelaine sociale se fissura, révélant un gouffre de démente. Ses yeux s'écarquillèrent, deux puits de terreur pure fixés sur le bijou qui semblait soudain peser des tonnes. Marc, sentant le contrôle lui échapper, voulut s'interposer, sa main se refermant sur mon poignet comme une mâchoire d'acier.

— Taisez-vous, ordonna-t-il, les dents serrées. Vous délirez. Rendez-moi ça.

Il était trop tard. La vérité est un poison à diffusion lente qui, une fois dans les veines, ne peut plus être stoppé. Hélène commença à haleter, un bruit sec, animal, déchirant le luxe feutré du rooftop. Elle recula vers le bord de la piscine, ses mains se portant à son cou comme si elle s'étouffait avec ses propres mensonges.

— Ce n'était pas... ce n'était pas voulu ! hurla-t-elle brusquement, sa voix montant dans les aigus, brisant le vernis de la réception. Elle voulait partir ! Elle voulait tout raconter, tout briser ! Marc, tu m'avais dit qu'elle n'était rien ! Une pièce d'ameublement qu'on remplace quand elle est rayée !

Marc tenta de la saisir, mais elle le repoussa avec la force du désespoir. Elle se tourna vers moi, le visage déformé par une grimace de haine.

— Elle me regardait avec ce même air de défi ! Ce même rouge sur les lèvres ! Je l'ai frappée, oui ! Je l'ai frappée jusqu'à ce que son sang tache mes mains, ce sang qui ne part pas, qui ne part jamais ! Tu crois être différente ? Tu n'es qu'une doublure, une ombre, un déchet qu'on a habillé en Dior pour tromper l'absence !

Ses aveux jaillirent comme une boue noire, souillant la pureté de la nuit. Derrière nous, un murmure sourd monta du triplex. Le rideau de velours venait de s'ouvrir. Les deux cents invités, pétrifiés par la curiosité morbide, regardaient désormais l'écran géant où la confession d'Hélène de Valmont s'étalait avec une clarté impitoyable. La

philanthropie venait de céder la place à l'horreur pure.

Je lâchai la boucle d'oreille dans l'eau. Elle coula lentement, une étincelle s'enfonçant dans les abysses de cette cage de verre. Le piège s'était refermé, non pas sur la proie, mais sur les prédateurs qui pensaient dominer le ciel de Paris.

Le silence qui suivit n'était pas une absence de bruit, mais une chape de plomb. L'air semblait raréfié, chargé d'une électricité statique qui faisait vibrer les parois vitrées. Sous nos pieds, à travers les dalles transparentes, je voyais l'onde de choc se propager. Cette élite arachnéenne, dont les soies scintillaient d'ordinaire avec une morgue feutrée, s'était figée dans une chorégraphie d'effroi. Les écrans, destinés à projeter les paysages idylliques des missions humanitaires — puits en Afrique, sourires d'enfants — affichaient le visage convulsé d'Hélène, ses pores dilatés par la sueur, ses yeux révoltés par la résurgence du crime.

Marc de Valmont se décomposait. Ses traits semblaient fondre, la symétrie qu'il chérissait s'effondrant dans une asymétrie grotesque. Ses doigts griffaient maintenant l'air vicié. Il ne cherchait plus à me faire taire ; il cherchait à retenir les lambeaux de son empire qui s'échappaient entre ses phalanges.

— Vous avez tout détruit, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un sifflement. Le nom, le prestige, l'œuvre de trois générations... Pour une fille de rien. Pour une ombre.

— Elle n'était pas une ombre, Marc, rétorquai-je, ma voix retrouvant enfin son propre timbre, dépouillé des artifices de ma sœur. Elle était mon sang. Et le sang a une mémoire que vos chèques ne pourront jamais effacer.

Hélène s'était affaissée contre le rebord. Elle n'était plus l'icône de la mode, la figure de proue de la grâce parisienne. Elle n'était plus qu'une femme brisée, ses cheveux blonds s'échappant de son chignon en mèches filandreuses. Elle pleurait sans bruit, des larmes qui creusaient des sillons dans son maquillage, révélant la peau

parcheminée par les secrets.

— Le sang ne part pas, Marc, hoqueta-t-elle. Tu m'as dit que nous étions au-dessus des lois. Mais il n'y a pas assez d'or dans tout Paris pour laver ce tapis. Elle criait... Mon Dieu, elle criait avec ta voix, Élodie.

À cet instant, le poids de la robe rouge devint insupportable. Ce tissu de luxe n'était plus un vêtement, mais un linceul partagé. J'étais le vecteur de leur chute, l'instrument d'une justice que j'avais patiemment forgée dans le secret de mes nuits d'insomnie. Chaque geste, chaque mimique apprise devant le miroir, chaque inflexion de voix volée à Clara convergeait vers cet instant de déliquescence.

En bas, le brouhaha se transforma en clameur. Le personnel de maison, ces ombres invisibles, s'était arrêté de bouger. Je pouvais imaginer les visages de ces diplomates, de ces influenceurs, tordus par le dégoût et la jouissance malsaine d'assister à la chute des dieux du 16ème arrondissement. Ils s'éloignaient des écrans comme on s'écarte d'un cadavre, tout en étant incapables de détacher leur regard.

Marc fit un pas vers moi, ses mains se serrant en poings blancs. L'instinct du prédateur cherchait une ultime issue.

— Vous ne sortirez pas d'ici vivante, éructa-t-il. Vous êtes au sommet d'un triplex sécurisé. Je possède chaque millimètre de ce verre, chaque bit de ce réseau.

— Vous possédez le décor, Marc, mais vous n'avez plus de spectateurs complices, rétorquai-je froidement. Regardez les écrans. Ce n'est pas votre réseau que j'utilise. C'est le leur.

Je fis un geste vers la ville. Des millions de smartphones relayaient déjà le flux vidéo que j'avais détourné vers les serveurs de la presse nationale. L'empire de la philanthropie venait de se transformer en un théâtre de la cruauté en mondovision.

Hélène poussa un cri étranglé et se jeta en avant. Non pas vers moi, mais vers le vide. Marc l'attrapa par la taille au dernier moment. Ils s'écroulèrent tous deux sur le sol, formant une masse pathétique de chair et de haute couture. Ils ne ressemblaient plus aux souverains de Paris, mais à deux naufragés s'agrippant à une épave avant qu'elle ne sombre définitivement dans la Seine.

Je m'approchai du bord, sentant le vent de la nuit fouetter mon visage. L'odeur de l'ozone et du jasmin me parut soudain écœurante, imprégnée de l'odeur métallique du sang que j'imaginai sous le tapis de la suite. J'avais passé des semaines à m'effacer, à devenir une autre, à laisser mon identité se dissoudre dans le moule de la disparue pour mieux piéger ses bourreaux. Et maintenant que la vérité avait éclaté, je me demandais ce qu'il restait d'Élodie sous cette soie rouge.

Le fracas de la porte vitrée me fit sursauter. La sécurité, menée par le garde du corps dont les avertissements m'avaient si souvent troublée, fit irruption. Mais ils restèrent pétrifiés devant le spectacle de leur employeur, prostré sur le sol, berçant sa femme délirante comme une poupée cassée.

— C'est fini, dis-je, moins pour eux que pour moi-même.

Une larme roula sur ma joue. Ce n'était pas de la tristesse, mais le signe d'une décompression brutale. Clara n'était plus une ombre ; elle était devenue le cri qui hanterait ces murs de verre pour l'éternité. Je regardai Marc une dernière fois. Dans son regard, je ne vis plus de haine, mais une incompréhension totale. Pour lui, j'étais une anomalie, une pièce d'ameublement qui s'était mise à mordre. Il ne comprendrait jamais que l'identité n'est pas un luxe, mais un feu qui dévore tout quand on tente de l'étouffer.

Je me détournai et marchai vers l'ascenseur, laissant derrière moi le tumulte et le sifflement du vent. Je n'étais plus la proie, je n'étais plus la doublure. J'étais celle qui

sortait de la cage, laissant les fauves s'entre-dévorant. Mais alors que les portes dorées se refermaient, je croisai mon reflet. La robe rouge était éblouissante, mon port de tête royal, mon regard d'une dureté de diamant. Le frisson qui me parcourut n'était pas dû au froid. C'était la réalisation terrifiante que, pour les détruire, j'avais dû devenir exactement ce qu'ils attendaient de moi. La métamorphose était complète. En sortant de ce penthouse, je ne savais pas si je saurais un jour redevenir la fille de la chambre de bonne, ou si le fantôme de Clara, dans sa splendeur glacée, avait définitivement pris possession de ma peau. Le luxe est un solvant, et il ne restait de moi qu'une silhouette de verre, magnifique et coupante.

# Chapitre 19

## Chapitre 19 : Le Twist n°2 (Le Choc)

L'air, à cette altitude, possédait une morsure particulière, une alchimie d'ozone urbain et de froideur métallique qui semblait figer les mouvements des deux cents convives massés sur le rooftop. La terrasse de trois cents mètres carrés, prouesse architectonique suspendue au-dessus du vide parisien, scintillait sous les projecteurs comme un diamant brut taillé pour l'abîme. Au milieu de ce parterre de soies sauvages et de smokings à la coupe chirurgicale, Élodie se tenait droite, colonne de marbre blanc érigée au centre d'un temple profane. Elle habitait la robe de Clara — un fourreau de crêpe de soie d'un bleu minuit si profond qu'il paraissait noir, absorbant la lumière artificielle sans jamais la restituer. C'était la robe que Clara portait sur la dernière photographie, celle où son sourire s'effritait déjà sous le poids d'une menace invisible.

Marc de Valmont, à quelques pas d'elle, affichait cette assurance imperturbable qui était son armure sociale. Il venait d'achever un discours sur la « dignité humaine » et le « devoir de transmission », une oraison funèbre déguisée en philanthropie. À ses côtés, Hélène n'était plus qu'une silhouette évanescence, une poupée de cire dont les yeux vitreux reflétaient l'éclat lointain de la tour Eiffel. Ils croyaient avoir scellé le destin d'Élodie. Pour eux, elle n'était qu'une itération supplémentaire, une version 5.0 d'un idéal féminin malléable, une argile pétrie pour combler le vide laissé par leurs crimes. Ils ne voyaient pas la faille. Ils ne voyaient pas que la proie avait appris à mimer la morsure du prédateur.

C'est alors que le premier son discordé déchira la symphonie feutrée du gala.

Ce n'était pas encore les sirènes, mais le bruit sec, métallique, des portes de

l'ascenseur de service que l'on force en bas. Un frémissement parcourut la foule, une onde de choc invisible qui fit tinter les flûtes de cristal. Puis, les pulsations bleutées des gyrophares commencèrent à lécher les parois de verre du triplex, montant depuis la rue comme une marée électrique. Le bleu de la justice venait profaner l'or des Valmont. Marc fronça les sourcils, un unique pli d'agacement barrant son front noble. Il ne connaissait pas encore la peur ; il ne connaissait que l'irritation face à un contretemps logistique qui souillait sa mise en scène.

Élodie sentit un calme absolu l'envahir. C'était le froid du chasseur qui, après avoir passé des mois tapi dans l'ombre, voit enfin sa cible entrer dans l'axe du tir. Elle porta la main à sa tempe, là où la dentelle de la perruque blonde — ce blond « polaire » si chèrement exigé par Marc pour ressusciter son fétiche — adhérait à sa peau grâce à une colle invisible.

— Marc, murmura-t-elle.

Sa voix coupa le murmure inquiet des invités avec la précision d'un scalpel. Il se tourna vers elle, son regard protecteur dissimulant à peine la menace habituelle, ce mélange de paternalisme et de possession qui l'avait tant de fois étouffée.

— Ne craignez rien, Élodie. Un malentendu avec la préfecture, sans doute. Rentrez à l'intérieur, la fraîcheur vous égare.

Élodie esquissa un sourire qui ne lui appartenait pas, ou plutôt, qui n'appartenait plus à la jeune femme fragile et endettée qu'ils pensaient avoir recrutée. Elle plongea ses doigts sous la naissance des cheveux synthétiques. D'un geste lent, liturgique, elle arracha la perruque.

Le silence qui suivit fut plus lourd que le béton du penthouse. Sous les mèches blondes factices apparut une chevelure d'un brun jais, courte, rebelle, qui encadrait un visage dont les traits semblaient soudain s'être durcis, révélant une ossature plus

anguleuse, un regard plus sombre. Le scalp synthétique tomba au sol, gisant sur le marbre comme la dépouille d'une identité sacrifiée.

Hélène laissa échapper un hoquet étouffé, ses mains gantées de blanc remontant vers sa gorge dans un réflexe de suffocation. Marc, pour la première fois en vingt ans, recula d'un pas. Sa superbe ne s'effondra pas bruyamment ; elle s'évapora, le laissant nu sous les projecteurs, sa mâchoire tressaillant imperceptiblement.

— Vous avez toujours eu un problème avec la mémoire, Marc, reprit Élodie, sa voix montant d'un octave, portant jusqu'aux oreilles de la haute société parisienne qui commençait à refluer comme une mer basse. Vous collectionnez les femmes comme des éditions originales, mais vous ne lisez jamais les préfaces. Vous avez cru que j'étais une proie facile, une de ces filles perdues que l'on achète avec des robes de créateurs et des promesses de sécurité.

Elle fit un pas vers lui. Elle habitait désormais l'espace avec une autorité sépulcrale.

— Vous ne m'avez pas choisie, Marc. C'est moi qui vous ai sélectionné. J'ai passé sept cent trente jours à étudier vos bilans comptables, vos habitudes maniaques, votre obsession malade pour la symétrie. J'ai appris à marcher comme elle, à rire comme elle, à détester les cerises comme elle. Mais pas parce que vous me l'ordonniez. Parce que j'avais besoin que vous me fassiez entrer dans le sanctuaire. J'avais besoin de voir l'endroit exact où vous l'avez brisée.

Les premiers policiers en uniforme apparaissaient maintenant au bout de la terrasse, guidés par le serveur qu'Élodie avait acheté avec les diamants mêmes de la famille Valmont. Mais elle ne les regardait pas. Elle ne voyait que le visage de Marc, cette décomposition lente d'un dieu de l'immobilier réalisant qu'il n'était que le locataire de sa propre chute.

— Qui... qui êtes-vous ? bégaya Hélène, dont le masque de médicaments se fissurait

pour laisser place à une terreur brute.

Élodie fixa la femme qui avait regardé sa sœur mourir sans un mot. Elle sentit le micro-émetteur dissimulé sous la dentelle de sa robe brûler contre sa poitrine. Chaque seconde de cette scène était captée, archivée, diffusée.

— Je m'appelle Élodie Leroy, dit-elle avec une douceur terrifiante. Mais il y a dix ans, dans une petite maison d'Arras que vous avez effacée de vos souvenirs, on m'appelait « la petite sœur ». Clara était mon souffle, Marc. Elle était mon sang. Quand ses lettres ont commencé à parler de « murs qui regardent » et de « peur du vide », j'ai compris. Elle m'avait prévenue : « Ne mange pas les cerises ». Elle savait que vous empoisonniez son identité avant de vous débarrasser de son corps, comme on jette un flacon de parfum vide.

Elle s'approcha si près de Marc qu'il put sentir l'odeur du parfum de Clara qu'elle s'était imposée pendant des semaines, mais qui, sur elle, sentait désormais la poudre à canon et la vengeance froide.

— Vous avez tué Clara parce qu'elle commençait à « s'user », n'est-ce pas ? Parce qu'elle n'était plus le reflet parfait que votre narcissisme exigeait. Vous pensiez avoir trouvé en moi une cire vierge. Mais on ne grave rien sur l'acier, Marc. Je ne suis pas venue ici pour vous remplacer. Je suis venue pour vous disséquer.

Le silence qui succéda à cette déclaration ne fut pas une simple absence de bruit ; ce fut une décompression brutale, un vide pneumatique qui sembla aspirer l'oxygène de la pièce. Dans ce triplex de verre, la vérité venait de jeter un voile de suie. Les visages de l'élite, figés par les convenances, offraient le spectacle d'une déliquescence soudaine, une galerie de masques dont l'émail se fissurait.

Marc de Valmont ne vacilla pas physiquement, mais une mutation s'opéra sur ses traits. Ses yeux, d'un bleu d'acier qui n'avait jamais connu le doute, se muèrent en

deux puits de vacuité sombre. La symétrie dont il était l'esclave venait d'être profanée par une asymétrie morale absolue. À ses côtés, Hélène s'effondra sur un sofa de velours crème, sa tête renversée en arrière, ses yeux fixant le plafond comme si elle cherchait une issue par les étoiles. Elle était déjà ailleurs, dans un paradis artificiel où les cadavres n'avaient pas de nom.

Dehors, le ballet des gyrophares s'intensifiait. Le bleu électrique frappait les cristaux de Baccarat, le rouge sang inondait les toiles de maître. C'était une mise à mort visuelle. Le luxe n'était plus qu'un linceul. On entendait désormais le martèlement des bottes sur le marbre du hall d'entrée, un bruit sec, chirurgical, qui annonçait la fin de l'impunité.

Les officiers de police pénétrèrent dans le salon, intrusion brutale de réalité sombre dans cet univers de pastels et d'or. Leurs uniformes mats détonnaient avec l'éclat obscène des bijoux des convives. Le serveur aux yeux fiévreux se tenait derrière eux, pointant du doigt le centre du cauchemar. Marc de Valmont se redressa brusquement, une ultime tentative pour restaurer son aura de puissance. Il ouvrit la bouche pour commander, pour éteindre l'incendie avec le souffle de son autorité, mais aucun son ne sortit. Le magnat n'était plus qu'un homme âgé, dont le costume sur mesure semblait soudain trop grand pour ses épaules voûtées.

Le cliquetis des menottes qui se refermèrent sur ses poignets soignés fut le seul son qui brisa la nouvelle chape de silence. Ce bruit sec, définitif, marquait la fin d'une ère. Il passa devant Élodie, et pendant une seconde, leurs regards se croisèrent. Il n'y avait plus de haine dans ses yeux, seulement un vide sidéral, l'abîme de celui qui réalise que le miroir dans lequel il s'admirait était en réalité une vitre sans tain derrière laquelle la mort l'observait depuis le début.

Élodie resta seule près de la vitre alors que le penthouse se vidait peu à peu, emportant les débris de deux vies bâties sur le mensonge. Elle posa son front contre la paroi glacée. La ville, en bas, continuait de palpiter, indifférente. Mais l'histoire ne

s'arrêtait pas à cette arrestation spectaculaire. Elle le savait. La justice est un théâtre, mais le pouvoir est une structure.

---

Le silence qui suivit le fracas des bottes s'engouffra dans le triplex comme une marée d'azote. Dans ce vide, Maître Arnault apparut. L'éminence grise du groupe Valmont, l'homme qui transformait les tragédies en notes de bas de page. Il tenait une mallette de cuir noir, son visage demeurant une page blanche, dépourvue de toute émotion humaine.

— Mademoiselle Leroy, commença-t-il d'une voix dont la sécheresse rappelait le parchemin ancien. Ou devrais-je dire... Madame la Directrice ?

Élodie se tourna vers lui, lissant la robe de soie de Clara, cette armure de haute couture qui lui collait à la peau.

— Vos clients sont en cellule, Maître. Votre présence ici est un anachronisme.

— Au contraire, Mademoiselle. Je suis la constante. La procédure sera longue, pénible pour les actionnaires. Le nom de Valmont est une marque mondiale. Une révélation totale sur la nature exacte de la disparition de votre sœur détruirait des milliards d'actifs. Et nous savons tous deux que vous avez documenté bien plus que le sort de Clara. Vous tenez le dossier noir du groupe.

L'avocat s'approcha de la baie vitrée, contemplant Paris avec une lassitude de vieux monarque.

— Le prix de votre silence est exorbitant, mais il est inférieur au coût d'un effondrement boursier. La fondation Valmont peut rester debout, sous une nouvelle égide. Marc et Hélène seront jugés pour des « négligences » et soignés dans une

clinique privée de luxe, hors de portée des caméras. En échange, vous devenez la légataire de cette vie. Non pas comme une doublure, mais comme l'héritière.

Il sortit un document épais, marqué du sceau du cabinet. Un accord de confidentialité d'une complexité byzantine, assorti d'une clause de transfert de fonds et de parts sociales qui donnerait le vertige à n'importe quel banquier d'affaires.

Élodie regarda le stylo. Elle regarda ses mains qui ne tremblaient plus. La vengeance est une émotion de pauvre ; la possession est un calcul de riche. Elle réalisa qu'elle ne voulait pas retourner dans sa chambre de bonne insalubre. Elle ne voulait plus jamais avoir faim. En signant ce papier, elle n'obtenait pas seulement justice pour Clara. Elle dévorait l'empire de ses meurtriers. Elle devenait la propriétaire légitime du bocal de verre. Elle signa d'un trait net, définitif.

---

Un mois plus tard.

Le penthouse n'avait pas changé, et pourtant, tout était différent. Les parois de verre n'étaient plus des limites, mais des horizons qu'elle possédait. Élodie s'assit dans le fauteuil club en cuir où Marc aimait s'installer pour contempler sa collection d'êtres humains. Elle portait une robe Dior, bleu nuit, une pièce unique que Clara n'avait jamais eu le temps de porter. Elle n'était plus une obligation, elle était un butin de guerre.

Elle regarda ses mains. Elle avait appris à apprécier l'ordre, la symétrie, cette froide perfection que Marc chérissait tant. Elle avait fait remplacer le personnel ; les nouveaux étaient encore plus discrets, plus invisibles.

Un sentiment d'une ironie mordante l'envahit alors qu'elle portait à ses lèvres un verre de cristal rempli d'un vin dont le prix aurait pu nourrir une famille pendant une

décennie. Elle s'était battue pour dénoncer la cruauté des Valmont, leur manière de réduire les individus à des objets de décoration. Et pourtant, en cet instant précis, en observant son reflet se superposer aux lumières de Paris, elle réalisait qu'elle aimait ce silence. J'aimais cette hauteur qui transformait les gens d'en bas en fourmis insignifiantes.

L'identité n'est pas une essence, c'est un décor. On peut changer de peau, de nom, de souvenirs, pourvu que le cadre soit assez luxueux pour étouffer les cris de la conscience. Elle n'était plus la sœur de Clara. Elle n'était plus Élodie. Elle était la maîtresse du Penthouse de Verre, une créature façonnée par la haine et polie par la richesse.

Elle se leva et marcha vers la suite de Clara. Elle tourna la clé dans la serrure. La chambre était restée telle quelle, une capsule temporelle de soie et de secrets. Elle s'approcha de la table de chevet. Un bol en cristal contenait des fruits de saison.

Elle tendit la main, ses ongles parfaitement manucurés brillant sous les spots encastrés. Elle saisit une cerise, rouge, charnue, vénéneuse de beauté. Elle la porta à sa bouche. Elle la croqua lentement, savourant son jus sucré et métallique, avec la certitude glaciale que, désormais, plus rien ne pourrait jamais l'empoisonner. Elle avait gagné. Mais en regardant le vide de la pièce, elle comprit que le prix de la victoire n'était pas la liberté : c'était de devenir le gardien de sa propre prison. Elle était devenue ce qu'elle détestait, et le pire, c'est que rien ne lui avait jamais paru aussi exquis.

Le verre, sous la pression de la vérité, n'avait pas éclaté. Il s'était simplement refermé sur une nouvelle reine.

# Chapitre 20

## Chapitre 20 : L'Image Finale

Le silence qui sature mon nouvel appartement n'a rien de commun avec le mutisme oppressant du triplex des de Valmont. Ici, au septième étage d'un immeuble haussmannien de l'avenue Montaigne, le silence possède une texture soyeuse, presque onctueuse, comme si l'air lui-même avait été filtré par des purificateurs d'or avant de venir mourir sur les moulures du plafond. C'est le silence de l'impunité. Un mois a passé depuis que les flashes des photographes ont lacéré la nuit du rooftop, un mois depuis que le masque d'ivoire d'Hélène s'est brisé sous le poids d'une vérité trop lourde pour ses frêles épaules de porcelaine. Mais dans cette cage de cristal que j'habite désormais, les échos du scandale ne parviennent que sous la forme de titres de presse lointains, étouffés par l'épaisseur souveraine des tapis de laine de Tasmanie.

Je suis assise sur la terrasse, un promontoire de pierre calcaire qui domine les toits de zinc de Paris comme le pont d'un navire amiral. Le ciel est d'un gris perle, une nuance d'une mélancolie si précise que Marc l'aurait qualifiée de « parfaite » pour une toile de Rothko. Mes doigts effleurent le rebord d'une flûte dont la finesse menace de céder sous la moindre pression atmosphérique. À l'intérieur, le champagne n'est plus une célébration ; c'est un fluide technique, un carburant nécessaire pour lubrifier les rouages d'une conscience qui a enfin appris à se taire.

Les avocats du groupe de Valmont sont venus me voir trois jours après l'arrestation. Maître Vaugirard et ses acolytes, des hommes dont la courtoisie n'était qu'une extension raffinée de leur tarif horaire. Ils n'ont pas parlé de morale, ni de justice, et encore moins de Clara. Ils ont parlé de « préservation des actifs » et de « stabilité systémique ». Ils savaient que je possédais les preuves — les dossiers cryptés, les vidéos de surveillance, et surtout, les aveux enregistrés dans la trame même de cette

robe Dior que je portais comme une armure de trahison. Nous avons dansé une valse juridique sur le cadavre encore chaud du scandale. Ils voulaient mon silence sur les quatre autres filles, celles qui avaient précédé ma sœur et dont les noms n'étaient plus que des murmures dans les archives secrètes de Marc. J'ai demandé un prix exorbitant, indécent, un prix qui ferait de moi non plus une victime, mais une associée de l'ombre. Pour ces gens-là, l'argent est une gomme universelle capable d'effacer les taches de sang les plus tenaces. J'ai signé le contrat avec un stylo-plume dont l'encre semblait plus dense que mon propre sang, acceptant la rente et l'impunité en échange de l'oubli.

Je me lève, le mouvement de ma jupe provoquant un froissement discret, un murmure de tissu qui semble m'adresser des reproches dans une langue que je ne veux plus comprendre. Je rentre à l'intérieur. Le salon est un sanctuaire de minimalisme, une réplique glaciale de l'esthétique des de Valmont, mais purgée de leur présence physique. Pourtant, leur ombre est partout. Elle est dans le choix de ce canapé en velours taupe, dans la disposition géométrique des livres d'art sur la table en marbre de Carrare, dans cette obsession pour la symétrie qui me dévorait autrefois et qui, aujourd'hui, m'apporte un réconfort aussi malsain qu'efficace.

Je me dirige vers le dressing. C'est une pièce aveugle, éclairée par des spots encastrés qui diffusent une lumière chirurgicale, exempte de toute zone d'ombre. C'est ici que reposent les dépouilles de mon ancienne vie et les trophées de la nouvelle. Les malles de Clara sont là, ouvertes, vomissant des flots de soie, de dentelle et de cachemire. Ce sont des malles Goyard, frappées aux initiales des de Valmont, déposées ici comme des sarcophages de luxe. Je devrais éprouver de la douleur. Je devrais pleurer cette sœur que j'ai perdue et que j'ai finalement vengée. Mais en plongeant mes mains dans ces étoffes, je ne ressens qu'une curiosité froide, presque clinique.

Clara n'est plus une personne. Elle est devenue un concept, un étalon de mesure pour ma propre réussite.

Je trie les robes avec une lenteur méthodique. Chaque vêtement est une strate de son existence que je m'approprie. Voici la robe verte de son premier gala. Voici le manteau en vigogne qu'elle portait lorsqu'elle pensait encore que Marc l'aimait. Mes doigts s'arrêtent sur une pièce particulière : une robe de cocktail ivoire, d'une simplicité tranchante, dont la coupe semble avoir été conçue pour souligner la fragilité du cou. C'était sa préférée. Celle qu'elle portait sur la photo que je gardais jalousement dans ma chambre de bonne insalubre, à l'époque où mon loyer était une angoisse quotidienne et ma faim une compagne fidèle.

Je retire mes vêtements actuels — des pièces luxueuses mais encore trop proches de "l'ancienne Élodie" — et je reste nue un instant devant le miroir triptyque. Ma peau semble plus pâle, presque translucide sous les néons. La précarité a laissé place à une forme de noblesse spectrale. Je ne suis plus la jeune femme brisée par l'échec ; je suis une page blanche sur laquelle la fortune a commencé à écrire un récit dont je suis désormais l'unique auteur.

Je glisse la robe de Clara sur mes hanches. Le tissu est froid, un baiser de glace qui me fait frissonner jusqu'à la moelle. La fermeture Éclair remonte le long de ma colonne vertébrale avec un cliquetis métallique qui résonne comme le verrouillage d'une cellule de prison. Mais c'est une prison dont j'ai moi-même forgé les barreaux. La coupe est parfaite. Nous avons la même silhouette, le même port de tête, le même désespoir caché sous des sourires de façade. Je me regarde. Vraiment.

Le miroir ne me renvoie pas l'image d'une sœur endeuillée. Il me renvoie l'image d'une de Valmont en devenir. Mes cheveux, maintenant teints dans ce blond polaire que Marc exigeait avec une précision de coloriste maniaque, encadrent un visage qui a perdu sa malléabilité émotionnelle. Mes yeux sont des lacs de mercure, impénétrables. La transformation n'est pas seulement esthétique ; elle est moléculaire. En acceptant cet accord, en acceptant cet appartement et ces millions, j'ai ingéré le poison que je prétendais combattre. Je me souviens des paroles d'Hélène : *"Il ne supporte pas que les choses s'usent. Quand elles s'usent, il les remplace."*

Je ne me suis pas contentée de la remplacer. Je l'ai transcendée. Je suis la version 2.0 de la proie, celle qui a appris à mordre la main qui la nourrissait pour s'emparer de la gamelle d'or. Je saisis un flacon de parfum sur la coiffeuse — \*Cuir de Russie\*, la signature olfactive de Clara. J'en vaporise un nuage fin et je marche au travers. L'odeur m'étourdit, un mélange de tabac, de bouleau et de peau brûlée. C'est une odeur de pouvoir et de deuil, le parfum d'une femme qui n'existe plus mais dont je porte le spectre comme une parure héraldique.

Je me dirige vers la cuisine, un espace de quartz blanc et d'inox brossé où rien n'a jamais cuit, où aucune odeur domestique ne vient souiller la pureté de l'air. J'ouvre le réfrigérateur. À l'intérieur, des rangées impeccables de bouteilles d'eau minérale de luxe et des fruits disposés avec une précision maniaque. Je saisis une cerise, une seule, d'un rouge si sombre qu'il en est presque noir. Je me souviens du mot caché dans la robe, cet avertissement désespéré de Clara : \*« Ne mange pas les cerises »\*. C'était sa mise en garde contre le poison de cette vie, contre l'anesthésie de l'âme par le luxe.

Je porte le fruit à mes lèvres. Sa peau est tendue, prête à éclater. Je mords dedans. Le jus sucré et légèrement acide inonde mon palais. Je ne crains plus le poison, car je suis devenue le venin. Chaque goutte de ce jus écarlate qui coule dans ma gorge scelle mon appartenance à ce monde de prédateurs.

Je m'approche du miroir du vestibule jusqu'à ce que mon souffle embue la surface vitrée. Je lève la main et j'efface la buée d'un geste lent. Mon reflet me sourit. Ce n'est pas un sourire de joie, c'est une contraction musculaire parfaitement orchestrée, une démonstration de contrôle. Je réalise alors avec une clarté terrifiante que le plan de Marc a réussi, au-delà de ses espérances les plus folles. Il voulait une doublure, une créature façonnée à l'image de ses désirs, une entité dénuée d'identité propre pour servir ses desseins. Il est en prison, certes. Hélène croupit dans une unité psychiatrique judiciaire, attendant un procès dont j'ai moi-même expurgé les preuves

les plus accablantes pour protéger mon propre empire naissant. Mais leur œuvre est ici, debout dans ce salon de l'avenue Montaigne. L'effacement est total. Élodie, la jeune femme idéaliste et révoltée, est morte sur le rooftop du 16ème arrondissement. Celle qui habite ce corps est une architecture de reflets, brillante, tranchante et désespérément vide.

Je retourne sur la terrasse. La nuit commence à tomber sur Paris, allumant un à un les bijoux de la ville. La Tour Eiffel scintille au loin, son armature de fer se muant en un squelette d'or au milieu des ténèbres. C'est un rappel constant de mon ancienne servitude, mais c'est aussi mon royaume. Je porte la robe d'une morte, j'habite le silence d'un crime étouffé, et je contemple l'horizon avec la satisfaction glacée de ceux qui ont enfin tout obtenu, pour s'apercevoir qu'ils n'ont plus rien à perdre, car ils ne possèdent plus rien d'eux-mêmes. L'identité est un luxe que les riches ne peuvent pas se payer ; ils ne possèdent que des images. J'ai vendu la mienne, et le prix en valait chaque centime de solitude.

Dans cette pénombre bleutée, rythmée par les éclats lointains de la ville, je m'assois dans un fauteuil en cuir dont la froideur m'apaise. Je ferme les yeux et je laisse le silence m'envelopper. Je ne suis plus Élodie. Je ne suis plus Clara. Je suis l'idée que le monde se fait de la perfection : une chose belle, silencieuse, et dont on ignore le prix exact, car il est indécent. Le penthouse de verre n'était qu'un avant-goût, une étape nécessaire de ma déshumanisation. Ici, les murs sont de pierre, mais la prison est la même. Sauf que cette fois, c'est moi qui tiens les clés, même si je n'ai plus aucune intention de sortir.

Je me regarde une dernière fois dans le reflet de la baie vitrée avant que l'obscurité totale ne l'efface. Mon sourire est une cicatrice de lumière blanche dans le noir. Je suis enfin arrivée là où je devais être. Tout en haut. Tout à fait seule. Tout à fait nulle part. Je suis le chef-d'œuvre d'un sculpteur absent, la preuve vivante que l'on peut tout racheter, même l'irréparable, à condition d'accepter de devenir soi-même une marchandise d'exception. Le rideau peut tomber ; il n'y a plus de spectateurs,

seulement le miroitement infini du luxe sur le vide absolu de mon existence. Je suis la reine d'un royaume de cendres dorées, et pour la première fois de ma vie, je ne ressens plus le besoin d'être sauvée. Car il ne reste plus rien à sauver.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Penthouse de Verre"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)